UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01582378 4

UN TOURISTE

AU CAUCASE

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

UN TOURISTE AU CAUCASE

VOLGA

CASPIENNE — CAUCASE

— AVEC UNE CARTE —

PAR

A. KOECHLIN-SCHWARTZ

PARIS

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

DK
511
C1K6

LIBRARY
JUN 2 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

1087300

AVANT-PROPOS

C'est avec raison qu'on nous reproche, à nous Français, de n'être pas voyageurs; nous nous trouvons si bien en France que nous avons peine à nous décider d'en sortir.

Les événements de 1870 nous ont amèrement punis de ce trop grand amour du *chez nous* et de notre ignorance de ce qui se passe chez nos voisins.

En me décidant à livrer à la publicité les notes de mon voyage sur le Volga et au Caucase, ce n'est nullement que j'aie cédé au désir de me donner la satisfaction de *faire un livre*. Mon but a été de contribuer à faire connaître ces pays lointains; je serais heureux si les impressions que j'en ai rapportées pouvaient engager quelques-uns de mes compatriotes à les aller visiter.

A. KOECHLIN-SCHWARTZ.

UN TOURISTE

AU CAUCASE

CHAPITRE PREMIER

NIJNI-NOVGOROD

Déjà plusieurs fois j'avais été en Russie. Saint-Pétersbourg et Moscou m'étaient connus. Mais jamais les circonstances ne m'avaient permis de pousser plus avant vers l'est ou le midi du pays. Pendant l'été de 1879, me trouvant de nouveau à Moscou, je résolus de descendre le Volga, de gagner la Caspienne et de visiter le Caucase, qui tentait tout particulièrement mes curiosités de voyageur.

C'est dans ce but qu'un beau soir, je quittai mon hôtel de Moscou, le « slavänski bazar » ou bazar slave, pour monter en wagon à la gare de Nijni; car c'est en chemin de fer qu'on parcourt aujourd'hui la distance de 410 verstes[1] qui sépare Moscou de Nijni-Novgorod.

La gare qu'il me fallait gagner est fort éloignée du

1. Une verste a 1067 mètres, soit un peu plus de 1 kilomètre.

centre de la ville, à l'extrémité d'un faubourg interminable, tout à fait en pleine campagne, et l'exécrable route qui vous y mène est bien propre à donner aux voyageurs un avant-goût des affreux chemins qui les attendent dans la suite du trajet.

Après avoir été secoué, cahoté, meurtri pendant une heure, dans une de ces atroces petites voitures qu'on ne trouve heureusement guère qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou, j'arrivai enfin à la gare.

J'avais une avance de cinquante minutes environ sur le départ du train; mais l'encombrement était tel, qu'au milieu de cette foule de voyageurs, de ces amoncellements de colis, j'eus toutes les peines imaginables pour obtenir mon billet, et bien plus encore pour faire enregistrer mes bagages. Le flot des arrivants grossissait sans cesse. Depuis longtemps l'heure réglementaire du départ était passée, et le train, archiplein, bondé, bourré, restait en gare; car, pour satisfaire les derniers venus, on ajoutait wagon après wagon jusqu'à former un convoi d'une longueur démesurée. Et, lorsqu'on se décida enfin à donner au mécanicien le signal pour qu'il se mît en route, il restait encore sur le quai une centaine de personnes affolées, irritées, criant et gesticulant, voulant partir malgré les employés, mais qui, bon gré mal gré, durent se résigner à attendre le train suivant.

Les voitures en usage sur la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod sont semblables à celles des principaux chemins de fer russes, grandes, spacieuses, commodément disposées, se terminant à chaque extrémité

par une plate-forme couverte ou découverte, traversées par un couloir qui permet de parcourir le wagon et même de circuler d'un bout à l'autre du train. Les premières et les secondes sont très confortablement installées avec cabinet de toilette et water-closet, choses fort précieuses dans un long parcours, et que nos compagnies françaises trouvent superflu de nous accorder.

Chaque voiture a son frein et par suite son garde-frein, vêtu d'un uniforme pittoresque et fort élégant, à peu de chose près semblable à celui du chef de train : tunique bleue, galonnée d'argent, croisée et agrafée sur la poitrine sans boutons et sans collet, laissant voir une chemise de couleur étroitement serrée autour du cou ; la jupe de la tunique, plissée comme celle de nos chasseurs d'Afrique, est serrée à la taille par une ceinture de soie ou de cuir, suivant la fonction ; pantalons larges et bouffants enfoncés dans des bottes molles ; bonnet de velours noir, carré, à la polonaise, égayé sur le côté par un bouquet de plumes de paon. Tous ces employés sont polis, complaisants, prévenants même pour les voyageurs, et bien faits pour être donnés en exemple au personnel de quelques-unes de nos lignes françaises.

Le train express qui m'emmenait met un peu plus de douze heures pour ce trajet. Partis de Moscou à huit heures du soir, nous ne devions arriver à Nijni qu'à neuf heures du matin. Sur cette ligne, on ne perd pas grand'chose à voyager de nuit. Le parcours est peu intéressant dans ce pays plat ; le train s'arrête au moins sept ou huit fois pour desservir autant de petites gares

de troisième ordre; une seule ville importante, Wladimir, chef-lieu du gouvernement de ce nom, comptant à peu près vingt mille habitants. Wladimir date du douzième siècle: mais les Tartares l'ont si fréquemment ravagée, détruite, incendiée, qu'il n'y reste plus rien debout qui mérite d'être visité. Peu de commerce d'ailleurs, la situation étant médiocrement favorable au milieu de ces plaines et loin de toute rivière navigable.

Comme les voitures sont plus que pleines, la nuit est fatigante; on est pressé, on étouffe, le grand nombre de voyageurs empêche de se mettre à son aise. Il faut renoncer à dormir, et c'est avec soulagement qu'on aborde enfin la gare de Nijni.

Le débarquement est aussi pénible que le départ. C'est un tumulte, un encombrement, un fouillis de voyageurs, de colis, un concert discordant de réclamations, un tohu-bohu qui tient de la bataille; c'est à qui arrivera le premier en ville pour chercher où se loger, problème difficile pendant la foire. Enfin, après des efforts quasi-héroïques, je suis en possession de mes malles, et je puis me faire conduire à l'hôtel Lopaschef, où j'ai eu l'heureuse inspiration de retenir une chambre plusieurs jours à l'avance, le bateau que je compte prendre pour descendre le Volga ne devant partir que le lendemain de mon arrivée à Nijni.

Et bien m'en a pris de songer d'avance à mon gîte. Sans cette sage précaution, comme tant d'autres, il m'aurait fallu passer la nuit à la belle étoile, campé sur mes bagages, non que les hôtels manquent à Nijni, mais tous regorgent de voyageurs, tant est considé-

rable l'affluence des étrangers et des négociants venus pour la grande foire annuelle.

Nijni-Novgorod, compte aujourd'hui 100,000 habitants. Chef-lieu de gouvernement, bâtie au confluent du Volga et de l'Oka, elle est séparée en deux parties par cette dernière rivière. La ville haute est à droite, construite en amphithéâtre sur le versant d'une colline qui domine le Volga et l'Oka ; à gauche, au delà de l'Oka, la ville basse où se tient la foire.

Un pont de bateaux de construction récente relie entre elles les deux villes.

Comme généralement dans toute la Russie, la ville primitive, la ville ancienne est la ville haute. La fondation de Nijni remonte, dit-on, à l'année 1227. Sa population première se composa d'un mélange de tribus finnoises et mongoles. Dominant la vieille ville, on voit se dresser un kremlin qui date du XIVe siècle. Un grand nombre d'églises, l'arsenal, plusieurs casernes, le tribunal, l'évêché grec sont enfermés dans ses vastes murailles, qui ne furent élevées qu'au XVe siècle et qui révèlent le style italien. Ce groupe de monuments forme au sommet de la colline une silhouette des plus pittoresques, et donne un grand caractère à Novgorod-la-Petite.

La ville basse n'est, à proprement parler, que le champ d'exploitation ou d'installation de la grande foire ouverte du 27 juillet au 22 septembre (style russe). sorte de congrès universel du commerce d'Europe et d'Asie, qui attire à Nijni plus de 400,000 étrangers et qui donne lieu à des transactions, à des échanges,

à des opérations multiples pour une somme qui, suivant les dernières évaluations, doit dépasser le chiffre fabuleux de 500 millions de francs.

L'administration locale a une façon fort originale, mais aussi fort discutable, de faire l'estimation du nombre des visiteurs durant la foire. Ne pouvant relever le chiffre exact de tous les allants et venants, on calcule leur nombre d'après la quantité de livres de pain vendu journellement par les boulangers. C'est-à-dire que, partant de cette hypothèse que chaque individu mange une même quantité de livres de pain par jour, on se borne à diviser par cette quantité x la somme totale du pain boulangé et vendu quotidiennement, et l'on donne le chiffre ainsi obtenu comme l'évaluation à peu près certaine des visiteurs de la foire.

Il suffit d'un instant de réflexion pour s'apercevoir du vice de ce procédé empirique, et pour comprendre l'inexactitude des chiffres donnés. Car, en admettant même qu'on pût obtenir ainsi le nombre des personnes ayant mangé du pain un jour, ce qui est fort contestable, l'appétit variant suivant les tempéraments, suivant l'âge et suivant le sexe, on ne pourrait établir que ceux-là qui ont mangé le pain des boulangers de Nijni aujourd'hui sont les mêmes qui l'ont mangé hier et qui le mangeront demain. Les uns partent, d'autres arrivent, c'est un va-et-vient perpétuel. Aussi tout le monde s'accorde-t-il à reconnaître, j'entends tous ceux qui ont séjourné à Nijni pendant le foire, que le chiffre officiel de 300,000 visiteurs fourni par l'autorité administrative est de beaucoup au-dessous de la vérité. Peut-

être pourrait-on l'admettre comme le chiffre des individus présents journellement ; mais il faudrait une majoration d'au moins trente pour cent pour arriver au véritable total des visiteurs. En effet, pendant les deux mois que dure la foire, cette population flottante se renouvelle de quinzaine en quinzaine presque régulièrement.

Tout d'abord, cette affluence vous suggère une comparaison curieuse avec la sorte de discrédit où sont tombées aujourd'hui les foires principales des autres pays de l'Europe. Le télégraphe et les chemins de fer ont apporté de telles facilités et, par suite, de si importantes modifications dans les relations commerciales, que les grandes foires de Leipzig, de Beaucaire, pour ne citer que celles-là, ont perdu, depuis une vingtaine d'années, presque toute leur importance. Très influentes jadis sur les transactions internationales, elles n'exercent plus aujourd'hui qu'une action très limitée, réduite, je ne dirai pas même au pays où elles se tiennent, mais à un rayon provincial des plus restreints ; tandis que la foire de Nijni, tout au contraire, semble chaque année augmenter de crédit, de prospérité et d'importance.

Depuis la gare du chemin de fer jusqu'aux rives du Volga et de l'Oka, dans le vaste triangle limité par le cours des deux fleuves, s'étend une plaine immense, couverte de constructions de toutes formes, de toutes dimensions, de tous styles, uniquement destinées à servir de magasins et de logements pendant la durée de la foire.

Ici ce sont, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, des sortes de ruches n'ayant qu'un rez-de-chaussée, formées d'alvéoles ou magasins étroitement collés les uns aux autres, espèces de boyaux sombres, de caveaux noirs et sales, fermés chacun par une grande porte de fer donnant sur la rue, unique ouverture par où l'air et la lumière puissent pénétrer à l'intérieur. Les marchands, une fois installés dans ces antres malsains, y passent leurs journées et souvent leurs nuits. Beaucoup d'entre eux y couchent en effet, autant pour veiller sur leurs marchandises, car les voleurs sont nombreux à la foire, que par mesure d'économie, les logements étant hors de prix. J'en ai vu même plus d'un étendu la nuit sur son toit et dormant philosophiquement à la belle étoile.

Là, deux étages s'élèvent au-dessus des magasins-entrepôts du rez-de-chaussée ; même longueur démesurée d'ailleurs pour chaque maison. Ces logements, qui dominent les caves marchandes dont je viens de décrire l'aspect, sont occupés en partie par les marchands, et plus souvent encore par les filles publiques, qui, chaque année, accourent par milliers de tous les coins de la Russie, et même de l'étranger, pour venir réclamer leur part du prestigieux gâteau de roubles qui se débite à la foire de Nijni.

D'après la statistique officielle, à la foire de 1878, on avait constaté la présence de 18,000 filles publiques ; je répète dix-huit mille en toutes lettres pour que vous n'imaginiez pas que je me suis trompé d'un zéro. Admettez que chacune de ces demoiselles paye pour

son loyer une somme de 100 roubles seulement, ce qui est modeste, vous obtenez le chiffre fabuleux de 1,800,000 roubles, soit environ 5 millions de francs rien que pour le logement de ces marchandes de plaisir.

J'ai constaté tout à l'heure que, tant acheteurs que vendeurs ou curieux, la foire attire pour le moins chaque année 400,000 personnes venues de tous les gouvernements de la Russie d'Europe et surtout de tous les États et provinces de l'Asie. On y rencontre, on y croise à chaque pas des échantillons de toutes les races sémitiques, des Persans, des Arméniens, des Sibériens, des Chinois, des Circassiens, des Turcs, des Indiens, des Kirghis, des Tartares, etc., etc. ; beau champ d'observations pour un anthropologiste. Tous ces représentants des diverses familles asiatiques étalent sous les yeux des acheteurs européens les marchandises les plus diverses, en regard des produits de l'industrie occidentale. Là, des étoffes de soie, de coton et de laine: ici, des broderies de Perse, puis des cotonnades anglaises ou françaises, à côté des denrées alimentaires de toute provenance, thé, vins, bières anglaises, fruits secs, épices, sel; plus loin des armes, des bijoux, des pierres précieuses. Tout s'y trouve, même ce qu'on n'y cherche pas, car l'amateur de bibelots, qui a longtemps fureté les étalages pour conquérir quelque curiosité de son goût, fera sagement en rentrant au logis de s'assurer, par une revue complète de sa personne, du nombre de sujets mongols, indiens ou autres qu'il a rapportés avec lui, après les avoir involontairement cueillis au passage dans cette foule bigarrée

Et tout ce monde vend, achète, crie, bonimente, se pousse, se presse, va, vient, court au milieu d'une indescriptible cohue de personnages aux costumes les plus variés et les plus pittoresques. C'est une fièvre, une concurrence, un accaparement, une ardeur à conclure, qu'il faut avoir vus pour les comprendre; tous ces gens se débattant au sein d'une poussière lourde, épaisse, qui charge et trouble l'air, sous les rayons d'un soleil incandescent, dans une atmosphère viciée par toutes les puanteurs imaginables et inimaginables, attaqués par des milliers de mouches, dévorés par des milliers d'insectes, par toutes les espèces de vermines connues, et s'interpellant, se répondant, s'injuriant en cent langues différentes, si bien qu'il faut par la pensée remonter à l'époque de la tour de Babel pour concevoir l'impression d'un chaos pareil.

Il faut avoir été enlacé, enserré, pressé, foulé, porté, bousculé par cette marée humaine à travers ces chariots étranges, heurté par ces portefaix sales, crasseux, pliant sous le faix, par ces porteurs d'eau, ces vendeurs ambulants, il faut avoir été à demi aplati contre ces piles de marchandises et être sorti sain et sauf de ce laminoir vivant pour savoir ce que c'est que la foire de Nijni-Novgorod.

A travers cette foule compacte, glissent, s'insinuent, se coulent comme des anguilles des milliers de moines et de nonnes de toutes sectes et de tous costumes, la sébille à la main; ils sont sûrs en effet de faire là une bonne récolte de roubles. Le principal et presque tout le revenu des couvents russes provient de cette mendi-

cité organisée sur une vaste échelle à la foire de Nijni. Au milieu de ce grand mouvement d'affaires, la générosité est une vertu courante, on donne sans compter et sans réflexion; et comme à la foire on ne connaît pas la petite monnaie, qu'on jette les roubles comme en temps ordinaire on donne des kopeks, les aumônes sont aussi importantes qu'abondantes.

Du lever du soleil à la tombée de la nuit, on ne songe qu'aux affaires, on ne prend même pas le temps de manger. Ce n'est pas que les marchands de comestibles ambulants fassent défaut; on en rencontre à chaque pas: ils vous poursuivent, les uns avec des morceaux de viande rôtie, les autres avec des pâtisseries, ou bien avec des sucreries de toutes sortes; celui-ci vous offre de la bière, pendant que celui-là vous présente des sorbets glacés; mais les négociants vraiment absorbés par leurs opérations se contentent, le jour, d'avaler en courant vingt verres de thé pour délayer la poussière qui les étrangle... seulement, sitôt la nuit, toutes les affaires sont suspendues. Alors les jardins publics se remplissent, les cafés concerts s'illuminent, les restaurants, les cafés regorgent; chacun met à se distraire, à s'amuser, à boire, à manger, à rire, la même ardeur qu'il avait réservée tout le jour aux intérêts de son commerce. Cette fièvre de plaisir n'épargne personne pendant la durée de la foire. Et ce n'est pas le moins curieux de tous ces spectacles de voir ces fils de l'Asie, au port grave, à la démarche majestueuse, se pressant, s'empilant dans les alcazars de l'endroit pour entendre chanter *la Fille Angot*, *les Cloches de Corneville*, *la Tour Saint-*

Jacques, ou toute autre scie musicale d'importation française.

Pendant la nuit, les rues sont aussi bruyantes, aussi animées que durant le jour. Quand tous ces gens-là trouvent-ils le temps de dormir ? On n'en sait rien. La plupart ont cependant un lit pour se coucher, car les hôtels sont si bien garnis, bondés, qu'on n'y pourrait obtenir un coin de banquette, la jouissance d'une chaise ou le quart d'un billard sans l'avoir retenu à l'avance. C'est à ce point que nombre de visiteurs, qui ne viennent que par simple curiosité, arrivent le matin de Moscou par le train de nuit et repartent de Nijni le soir du même jour.

La foire terminée, chacun s'occupe de l'expédition de ses marchandises, et l'encombrement des bateaux et des chemins de fer recommence comme avant l'ouverture de la foire. Cela dure encore trois ou quatre semaines. Le mois suivant, cette plaine si animée semble morte : rues désertes, maisons fermées ; dès que les visiteurs sont loin, les indigènes rentrent dans leurs résidences de la ville haute, car, tout l'hiver et presque tout le printemps, la ville basse, la ville du champ de foire est inhabitable. Tous les ans le Volga déborde et l'inonde, et pendant plusieurs mois elle reste sous l'eau. Ce n'est guère qu'au milieu de mai et parfois même seulement en juin, comme cette année, que l'eau disparaît des rues et des maisons. Alors les propriétaires accourent ; ils ouvrent leurs magasins pour les aérer et les sécher. Grosse affaire d'assainir ces caves où, pendant six mois et plus, il a séjourné de trois à quatre pieds d'eau. On combat cette humidité tant bien que mal,

puis on passe une couche de badigeon sur les murs ; et viennent les étrangers : la ville est prête. Et tous les ans on recommence la même opération.

L'établissement d'une foire dans cette partie de la Russie remonte à une époque si reculée qu'on ne pourrait préciser la date de sa fondation. Plusieurs fois elle a changé d'emplacement. En dernier lieu elle se tenait à Makarieff, près d'un grand monastère situé au bord du Volga, à quelques verstes de Nijni. En 1817, un ukase impérial a ordonné la translation du champ de foire sur l'emplacement actuel. Décision très judicieuse, car Nijni, par les cours d'eau qui la traversent, avait été marquée par la nature même comme le lieu de rendez-vous commercial de l'Europe orientale avec l'Asie centrale.

Quatre mois durant, de la fin juin à la fin octobre, avant, pendant et après la foire, le Volga, l'Oka et la Kama sont littéralement surchargés de bateaux de toutes sortes, amenant ou remportant voyageurs et marchandises. A Nijni, les paquebots, les navires, les chalands sont tellement pressés bord à bord sur le Volga et sur l'Oka, qu'on ne voit plus qu'une forêt de mâts, et qu'il devient impossible de distinguer la couleur de ces fleuves ; il n'y a plus que des bateaux, l'eau a disparu, comme dans le conte du Marseillais, parlant d'une rivière provençale où il y avait tant de poissons, disait-il, qu'ils l'avaient absolument mise à sec.

C'est au milieu de ces milliers de bâtiments qu'était mouillé le *Général Kauffmann,* vapeur de la Compagnie Kawkas et Merkur, sur lequel je devais m'embarquer pour descendre le Volga jusqu'à Astrakan.

CHAPITRE II

LE VOLGA

Pour gagner le bateau, il fallait traverser en voiture avec mes bagages une partie du champ de foire, ce qui n'était pas chose facile au milieu de cette presse, de ces chariots et de cet encombrement des avenues. L'installation à bord ne fut pas moins laborieuse. Cependant, grâce à la précaution que j'avais prise, selon mon habitude, de retenir mon passage et ma cabine plusieurs jours à l'avance, je réussis à me caser fort convenablement.

A onze heures du matin, le *Général Kauffmann* se mettait en marche; nous quittions le quai d'embarquement du champ de foire, pour remonter d'abord le fleuve dans la direction de la ville haute, en franchissant l'embouchure de l'Oka, ce superbe tributaire du Volga, qui ne lui apporte ses eaux qu'après un parcours de 1300 verstes, et après avoir au passage recueilli la Moskwa, un de ses principaux affluents.

A la ville haute, nous embarquons quelques passagers

de troisième classe, et vers midi nous repartons. Cette fois nous voilà définitivement en route.

Le pilote du bateau est heureusement des plus habiles, car c'est un véritable tour de force de faire manœuvrer, filer, virer de bord, parfois pivoter sur lui-même un vapeur de la taille de celui-là à travers les mille embarcations de toutes dimensions, de toute nature, de marche et de style divers, qui couvrent le fleuve. Quelle heure d'émotions et d'inquiétudes pour les passagers! A toute minute on s'imagine qu'on va aborder un autre bateau, ou chavirer et submerger quelqu'une de ces coquilles de noix qui glissent audacieusement sous notre proue en se croisant dans tous les sens. Au milieu de ce dédale mouvant, on s'en doute bien, nous n'avançons que fort lentement, mais nous sortons cependant sans encombre et sans accident de cette passe difficile; le fleuve nous apparaît plus libre, et nous pouvons alors nous lancer à toute vapeur.

Le Volga est non seulement le plus grand des cours d'eau qui sillonnent la Russie, c'est le plus considérable, le plus important de tous les fleuves d'Europe. Il prend sa source dans le Gouvernement de Twer, et son cours qui se termine à Astrakan, où le fleuve se jette dans la Caspienne, est évalué à 3000 verstes (3200 kilomètres, soit plus de 800 lieues), c'est-à-dire trois fois la longueur du Rhin et deux fois celle du Danube. Le Volga est déjà navigable depuis longtemps quand il arrive à Twer, mais c'est de là seulement que partent les bateaux à vapeur qui font le service régulier du fleuve.

De Nijni à Kazan, le Volga court d'abord vers l'est,

mais, à partir de Kazan et jusqu'à ses bouches sur la mer Caspienne, il se dirige presque en ligne droite sur le midi. En temps ordinaire, son courant est médiocrement rapide, ce qui s'explique par le peu de déclivité du pays qu'il traverse et la largeur du fleuve; à Nijni, en effet, le Volga mesure de 1500 à 2000 mètres. La rive gauche est plate presque à perte de vue; la droite, plus élevée, plus accidentée, est légèrement boisée.

Depuis nombre d'années je me promettais comme une fête ce voyage que j'entreprends aujourd'hui, et pourtant, il faut bien que je l'avoue, mes premiers jours de navigation sur le grand fleuve russe m'apportèrent de terribles déceptions.

Une eau trouble, d'un jaune rouge rappelant la couleur de l'ocre sale, me produisait la plus désagréable, la plus décevante impression. Pourquoi m'étais-je figuré que j'allais retrouver la belle eau verte de nos fleuves français, ou les flots bleus du Rhin ou du Danube? Je ne revenais pas de ma surprise. Et cependant j'avais déjà vu bien des fleuves russes, et je savais, à n'en pas douter, que toutes leurs eaux étaient teintes de cette couleur jaune et terreuse, et qu'à aucune époque de l'année on ne pouvait se vanter de les avoir trouvées non pas même transparentes, mais seulement claires.

Chaque hiver le Volga déborde, inondant toutes les provinces qu'il traverse. C'est naturellement sur la rive gauche, qui est plate, qu'il a plus de facilité pour s'étendre, parfois jusqu'à 15 ou 20 verstes de son lit. Par contre, sa profondeur est faible sur les deux tiers et même sur les trois quarts de son parcours, ce qui rend

la navigation difficile, commande l'usage exclusif des bateaux à fond plat, et encore, malgré cette précaution, les voit-on, l'été, s'ensabler à chaque instant.

Après les quelques moments de préoccupation, je dirai même d'émotion, que me cause généralement un départ, mon premier soin a toujours été de visiter, dans le plus grand détail, le bateau sur lequel je me suis embarqué : aussi, fidèle à mon habitude, je me mis à parcourir dans tous les sens et à examiner minutieusement le *Général Kauffmann*, auquel j'avais confié le soin de me conduire jusqu'à Astrakan.

C'est un bateau à roues mesurant environ 80 mètres de long sur 20 de large. La cale est absolument plate et ne tire que 1^{m},15 d'eau. Sans être tout à fait aménagé comme le type véritable des steamers américains du Mississipi si renommés pour leur magnifique installation, il s'en rapproche cependant. Il compte trois étages, en y comprenant la cale, où sont entassées des marchandises de toute nature. Au-dessus de la cale un premier plancher, sorte d'entrepont dépassant d'environ un mètre la ligne de flottaison. A l'avant de cet entrepont, les cabines des premières ; à l'arrière, le salon et les cabines des secondes ; les côtés de la partie du milieu, entre les cabines des premières et celles des secondes, sont occupés par la cuisine, le logement des ingénieurs et du personnel ; au centre, dans l'espace laissé libre entre toutes ces cabines, sont entassés pêle-mêle les voyageurs de troisième classe.

Plusieurs escaliers conduisent au pont supérieur, dont l'accès est réservé aux voyageurs des deux premières

classes. Le grand salon, qui sert en même temps de salle à manger aux premières, est à l'avant. Le reste du pont est libre. Quand le vent n'est pas trop fort, une grande tente est aussitôt guindée pour abriter les promeneurs de l'ardeur du soleil.

Au milieu de la passerelle qui surmonte à l'avant le salon des premières se dresse, comme une grande lanterne, une sorte de cabinet vitré où se tiennent à l'abri le pilote, le timonier, qui de là manœuvre la barre, et l'officier de quart, quand le temps ne lui permet pas de se promener sur la passerelle.

Les cabines sont propres, mais obscures, car elles ne sont éclairées que par un seul hublot, et de bien petite dimension. Les couchettes sont là ce qu'elles sont partout en Russie, de simples banquettes, rembourrées avec une grande discrétion. On en donne pour excuse que les Russes n'aiment pas les lits moelleux. Par exemple, oreillers, traversins, draps, serviettes de toilette, tout cela fait absolument défaut, non pas que, dans le pays, comme on pourrait l'imaginer, on considère ces objets comme un luxe inutile, mais parce que les Russes qui voyagent ont pris l'habitude d'emporter avec eux tout ce matériel de leur chambre à coucher.

A ceux des passagers qui n'ont pas songé à prendre cette sage et prudente précaution, le garçon loue, pour quelques kopeks, tout ce qu'il faut pour transformer la banquette de la cabine en un semblant de lit.

Un des lieutenants me fait très gracieusement les honneurs de la machine, de construction anglaise, que je trouve dans un fort bel état d'entretien. Les deux

chaudières sont chauffées, comme celles de tous les bateaux de la Compagnie Kawkas et Merkur, avec des résidus de naphte.

Ces résidus, achetés à très bon compte, presque pour rien, à Bakou sur le lieu de production, sont amenés dans le Volga par les bateaux de la Compagnie qui font le service de la Caspienne et emmagasinés dans de grands réservoirs, sortes de pontons en fer amarrés contre le bateau-ponton d'embarquement, à toutes les stations et sur tout le parcours. Sur le bateau même, sont aménagés des réservoirs qui tiennent la place des anciennes soutes à charbon et dans lesquels on transborde pendant les arrêts, soit par le jeu des pompes, soit simplement à travers de longs boyaux, le naphte pris aux pontons d'approvisionnement.

Le liquide est ensuite amené, par un tuyau et avec une pression d'une atmosphère et à une température de 65 degrés environ, dans les quatre pulvérisateurs disposés au-dessous des deux chaudières. A cette température de 65 degrés le naphte prend feu aussi facilement que le gaz; la faible pression d'une seule atmosphère suffit pour lancer un jet de flamme éblouissant, long d'un mètre environ, et qui produit une très forte chaleur.

On consomme par heure 21 pouds[1] (343 kilogr. 812) pour obtenir une pression de vapeur de 4 1/2 atmosphères; le poud revient à environ 20 kopeks. En brûlant du bois, comme le font d'autres Compagnies, on dépenserait 180 roubles par vingt-quatre heures, au lieu de

1. 1 poud égale 16 kilogr. 372.

124 roubles que coûte le chauffage au naphte. Et il faut encore tenir compte, à l'avantage de ce système, de la simplification de la main-d'œuvre : on n'a plus besoin d'un personnel spécial de chauffeurs ; les robinets ouverts et les jets enflammés, l'homme unique préposé à la surveillance des feux peut circuler partout ; il va et vient, nettoie sa machine sans préoccupation ; il n'a pas à charger ses feux, pas de scories à enlever, de cendres à balayer. Et, d'autre part, à la grande satisfaction des passagers, le pont, les escaliers, les rampes, les sièges ne sont plus souillés, noircis par ces résidus de fumée qui tachent tout ; et l'on n'a plus à se garer de ces désolantes flammèches qui, dans les autres steamers, pleuvent sur les habits à chaque instant et les trouent prestement avant qu'on ait eu le temps de les secouer. J'ajouterai, enfin, que ce mode de chauffage, qui m'a paru excellent de tous points, ne présente aucun danger d'incendie, car le naphte ne brûle pas à une température moindre de 50 à 55 degrés.

L'état-major de notre bateau est fort bien composé, d'officiers complaisants et bien élevés. Le capitaine, un Russe des provinces baltiques, parle l'allemand; les trois lieutenants, de vrais Russes, ne parlent que leur langue, mais semblent faire tout ce qui leur est possible pour être agréables aux passagers.

Le maître-coq est Russe également : mais, si j'en juge par les premières épreuves, il ne doit pas mal cuisiner. Nous aurons d'ailleurs tout le temps d'apprécier sa science durant nos sept jours de navigation. J'insiste, car c'est un souci qui en vaut la peine. Ceux-là seuls

qui ont navigué sont à même de comprendre l'importance que prennent les repas dans la vie du bord. Lorsqu'on passe de longues journées prisonnier sur un bateau, où il est véritablement impossible de s'occuper sérieusement, on a beaucoup de temps à tuer, et l'on en vient fatalement à attribuer une importance inaccoutumée aux repas, sans même être gourmet.

Nous saurons bien vite à quoi nous en tenir sur les qualités culinaires du chef, mais déjà la vue d'un garde-manger fort convenablement approvisionné contribue à nous rassurer.

Les passagers de première classe ne sont pas très nombreux. Dans les premières heures, on se borne à se dévisager, puis, les circonstances aidant, les rapprochements se font, et les conversations s'engagent.

Mon premier interlocuteur est un prince russe, grand propriétaire à Samara, membre de la *Ziemstwo* de sa province, assemblée locale qui équivaut à peu près à notre Conseil général. Le prince est fort intelligent, très instruit, agréable causeur, d'autant qu'il parle le français comme un Parisien. Il a beaucoup voyagé, en France particulièrement, qu'il connaît à fond. Il est grand agriculteur, il a installé sur ses terres toutes les machines nouvelles, expérimenté tous les systèmes et paraît s'entendre fort bien dans l'exploitation de ses domaines. Petit à petit il se livre davantage, et nous en arrivons à causer de politique générale d'abord, puis à discuter l'administration russe, et enfin la politique russe a son tour. Il avoue qu'il est fort mécontent de la situation et du régime actuels. Il se plaint amèrement

de la persistance de l'empereur à tenir complètement à l'écart des affaires le parti ancien russe, comme on l'appelle. Il espère cependant encore qu'Alexandre II se résoudra avant peu à octroyer une Constitution à ses sujets. Selon lui, c'est le seul moyen de mettre un terme aux menées des nihilistes. Au fond, je devine, à sa façon d'exposer les incidents de la lutte, que le vieux parti russe, auquel il appartient lui-même, n'est peut-être pas fâché de cette agitation, qu'il en pardonne les violences, qu'il appuie même le mouvement, sinon ouvertement, tout au moins de ses vœux, convaincu qu'on forcera de la sorte la main à l'empereur et qu'il se déterminera enfin à donner cette constitution qui est le but de tous leurs efforts, car ils espèrent qu'alors le gouvernement du pays reviendra aux vrais Russes seuls, et que l'on se débarrassera des Allemands.

Puis, à propos de ses propriétés, le prince me parle du paysan russe et des difficultés qu'on a pour vivre en bonne intelligence avec ces natures rétives, ces êtres paresseux, d'une incroyable incurie, ne travaillant jamais que lorsqu'ils y sont absolument contraints. Ces paysans sont-ils du moins honnêtes ? Pas même. Le fait suivant, qu'il me donne comme exemple, démontre suffisamment que la probité n'est pas leur vertu dominante.

La *Ziemtswo* force les paysans, dans leur propre intérêt, d'assurer leurs maisons contre l'incendie ; mais, comme ils avaient pris l'habitude d'y mettre le feu eux-mêmes pour toucher l'indemnité, on dut élever jusqu'à 3 pour 100 le montant de la prime. Ils ont subi l'aug-

mentation, mais sans renoncer à leur procédé. Et les maisons assurées continuent à flamber de plus belle.

D'ailleurs la chose se passe à peu près de même dans toutes les provinces russes; à Nijni, dont je viens de parler, les magasins du champ de foire, les magasins vides de marchandises s'entend, rien que l'immeuble, payent également une prime d'assurance de 3 pour 100. Pendant la durée de la foire les incendies sont rares; ils ne profiteraient à personne. Mais, sitôt la foire terminée, ils deviennent si fréquents qu'on ne s'en préoccupe plus; c'est devenu comme un usage. Certains propriétaires allument tranquillement leurs magasins. Avec l'argent qu'ils touchent ainsi des Compagnies d'assurances, ils trafiquent tout l'hiver en honnêtes commerçants. Le printemps venu, ils rafistolent la maison à demi brûlée, ou la reconstruisent si elle a été détruite de fond en comble, puis, de nouveau, s'assurent, pour recommencer fructueusement à l'automne leur petit feu de joie. C'est pour quelques-uns d'entre eux une simple opération commerciale.

Autre passager avec lequel je noue bientôt connaissance : celui-là est un gros marchand de bois, Suisse de Glaris, qui habite depuis longtemps la Russie; il voyage avec sa femme, originaire du même pays et du même canton que lui, pour surveiller ses trains de bois qui descendent le Volga. Nous rencontrons en effet, sur le fleuve, des centaines de barques chargées de bois, des milliers de radeaux à destination d'Astrakan ou des autres stations. La plupart de ces chargements

seront expédiés par la Caspienne sur Bakou, qui manque absolument de bois.

A bord nous avons encore un autre couple de négociants : un marchand de poisson salé et de kawiar d'Astrakan, qui fait un voyage d'agrément avec sa femme, une bonne grosse dondon, à la figure rieuse et aux joues si pleines qu'on ne lui voit plus les yeux.

Enfin une dame génevoise (les Suisses émigrent volontiers en Russie), qui, accompagnée de ses deux enfants, va rejoindre à Bakou son mari, lequel monte là-bas une fabrique de produits chimiques. Je pensais terminer là mon énumération des passagers; mais une surprise m'attendait, une grande et agréable surprise, ma foi, comme vous en cause toujours en pays étranger l'arrivée d'un compatriote. Et s'ils sont deux, n'est-ce pas mieux encore? Notez que nous étions en marche depuis une heure et plus, que j'avais tout exploré, tout visité, fureté partout, et que je m'imaginais bonnement que rien ni personne n'avait échappé à mon coup d'œil investigateur, quand je vis apparaître tout à coup sur le pont un monsieur et une dame, que j'avais déjà aperçus à Moscou au Slawänski-bazar, mais sans d'ailleurs leur avoir parlé. Des Français, il n'y avait pas à en douter, un ménage mondain en promenade. Madame, vive, pétillante, rieuse et curieuse, voulant tout voir, ne doutant de rien, la vraie Parisienne, qui partout se sait souveraine : gracieuse, jolie, vingt-huit ou trente ans, et toujours en mouvement, toujours armée d'une grosse lorgnette marine, qu'elle braquait

de tous côtés, et dont Monsieur portait philosophiquement l'étui en sautoir.

Ce mari, avec un air bon enfant, s'était fait, on le devinait au premier coup d'œil, le très complaisant serviteur de sa femme. De tournure distinguée, élégamment vêtu d'habits de coupe savante, chaussé de bottes fines, coiffé du feutre melon adopté par la gomme, un ruban rouge à la boutonnière et les mains soignesement gantées, il avait l'air d'un homme du meilleur monde qui traverse le boulevard avant déjeuner, pour fumer un cigare, donner ses ordres à son agent de change ou faire quelque grave recommandation à son tailleur.

Deux aimables échantillons de nos boulevardiers, ne ressemblant par aucun côté à de vrais voyageurs, j'entends voyageurs expérimentés; mais rappelant plutôt ces promeneurs fantaisistes que l'on rencontre en Suisse sur les bateaux à vapeur qui font le service des lacs, les jambes serrées dans de reluisantes jambières toutes neuves, et s'appuyant invariablement sur d'immenses alpenstocks mirlitonés en lettres noires d'une foule de noms de chutes, de glaciers et même d'hôtels connus ou inconnus.

La présentation a été vite faite et nos relations entamées sur le pied de la plus franche cordialité; j'avais deviné juste, ce sont des Parisiens pur sang; M. et Mme Dubourg habitent en effet le coin de la rue Laffitte et du boulevard. Ils se sont embarqués dans ce grand voyage, si loin de leur centre habituel, sans trop savoir où ils allaient. M. Dubourg avait, il est vrai, une affaire en suspens à Moscou et s'est imaginé d'aller la terminer

lui-même, sans bien se rendre compte de la portée de sa résolution, car sa présence n'était pas indispensable. Il avoue même qu'elle a plutôt compliqué que simplifié les choses. Quant au départ de Madame, pur caprice ou simple fantaisie, comme il vous plaira. Tous deux sont partis un beau matin pour la Russie, comme s'il se fût agi simplement d'un voyage aux Pyrénées. D'un seul trajet ils sont allés droit à Pétersbourg, non sans trouver la promenade un peu longue. Une fois là, il fallait bien aller à Moscou, puisque c'était le but du voyage. Ils y avaient à peine séjourné quinze jours qu'un Russe, avec qui ils s'étaient trouvés en relation momentanée, leur dit :

« Vous allez sans doute à la foire?

— Quelle foire? dit Mme Dubourg, qui ne connaissait guère que la foire aux pains d'épices de la barrière du Trône.

— Mais celle de Nijni. C'est la plus grande attraction du pays à cette époque. Vous ne pouvez repartir pour la France sans avoir vu cela. »

Et il donna quelques détails qui suffirent à éveiller la curiosité de la jeune femme. En même temps il parlait du Volga, de ses splendeurs, des panoramas superbes qui se déroulent sur ses rives.

« J'irai, dit-elle; assurément, nous ne pouvons manquer une si belle occasion.

— Certes, dit l'autre, vous ne reviendrez peut-être de longtemps en Russie.

— Probablement jamais, s'écria Mme Dubourg, tout à fait convertie. »

Et voilà comment je les ai trouvés sur le *Général Kauffmann*, faisant tranquillement route... pour Astrakan. On leur eût vanté Irkoutsk, qu'ils y fussent allés aussi bien... Qui sait? ils reviendront peut-être par là.

Naturellement, en vrais Français qu'ils sont, ils ne savent ni l'un ni l'autre un mot de la langue russe. Il est vrai qu'ils ont pris la précaution d'emmener avec eux, en qualité d'interprète, un domestique de place recruté à Moscou. Je le reconnais aussitôt pour l'avoir employé l'an dernier, et suis à même de juger comme ils ont eu la main heureuse en le choisissant : Péter est un Suisse échoué en Russie, on ne sait pourquoi ni comment. Il emploie assez couramment le français et l'allemand, mais, quant au russe, il ne l'entend guère, la parle à peine et ne le lit pas du tout; en revanche le brave homme est sourd comme un pot.

Ils se sont arrêtés à Nijni, je viens de le dire; mais vous ne sauriez imaginer la vive irritation qu'en emporte Mme Dubourg.

« Mais c'est un séjour maudit que votre foire de Nijni, si vantée. Vous en admirez le côté pittoresque.... Certes j'aime le pittoresque moi-même, mais je le veux propre, possible à approcher... J'ai essayé de contempler vos Asiatiques... mais c'est une horreur... je ne m'étais pas promenée une demi-heure au milieu de cette foule, que je me suis sentie atteinte, obsédée, envahie, dévorée par des légions de je ne sais quelles affreuses bêtes que vos Orientaux ne sont pas les seuls à colporter, car la plupart de vos marchands d'Europe en font hommage à leurs clients avec la même généro-

sité. Si encore on pouvait se défendre des dangers de ce frottement en faisant en voiture le tour du champ de foire....

— Eh bien! c'est facile, les voitures ne manquent pas, ce me semble. Vous en aviez là de toutes formes, et de tous styles....

— Je vous conseille d'en parler... de jolies inventions! Ce sont de vraies boîtes à suicide que ces voitures ou plutôt ces charrettes... et moi, je tiens à la vie. Vous m'accuserez peut-être d'être nerveuse, on le serait à moins. Jamais un *jemtchik* (cocher russe) ne marchera à ma guise : les uns courent si vite qu'on dirait des fous; les autres, pour aller d'un train plus lent, n'en accrochent pas moins à tous les chariots qu'ils rencontrent, et, quand on n'a versé que cinq ou six fois dans la journée à Moscou, on peut se croire l'objet d'une faveur particulière. Tenez, rien que ce souvenir me donne le frisson. »

J'eus toutes les peines du monde à la calmer. A chaque instant, c'était quelque autre ennui qu'elle avait subi en route et qui lui revenait à l'esprit. Elle ne pouvait pardonner aux moujiks leur parfum national. Et les corneilles du Kremlin, quel drame! Ne s'étaient-elles pas réunies, un beau soir qu'elle se promenait seule, au nombre de plusieurs milliers, l'entourant, la pressant et voulant la dévorer!

Tout ce terrible réquisitoire, d'ailleurs, débité de la façon la plus charmante, et sans bien sérieuse rancune.

En somme, M. et Mme Dubourg sont gens de bon ton,

d'esprit ouvert, de très agréables compagnons de route.

A trois heures, la cloche du bord nous appelle. C'est le dîner. D'abord une excellente soupe au stchi, soupe des plus substantielles qui, à elle seule, constitue presque un repas. Ensuite des sterlets. Je n'ai pas à décrire ce poisson, d'une forme à la fois si élégante et si bizarre, mais je dois constater qu'il n'est pas au-dessous de sa réputation; c'est bien certainement le plus délicat des poissons. Après cela, un filet rôti saignant, etc.; un bon dîner en un mot et bien composé; un petit nombre de plats, mais soigneusement accommodés. Une bonne note au chef pour son début.

A table on n'a parlé que français, et tous les convives se sont montrés pleins de gaieté et d'entrain.

Nous avons franchi plusieurs stations; on stoppe toutes les deux ou trois heures, pendant quelques minutes, pour accoster un ponton et prendre ou débarquer des passagers de troisième classe et des marchandises. Les bords du Volga défilent devant nous à peu près sous le même aspect qu'au début du voyage; à gauche toujours un pays plat, à droite une rive plus élevée, taillée à pic. Les forêts succèdent aux champs cultivés, puis de grandes steppes, parfois des villages formés d'affreuses et informes baraques couvertes de chaume et campées pêle-mêle, sans ordre, se contrariant, au versant d'une colline; une petite église à toit vert, au milieu, et sur le bord de l'eau, vêtus de rouge ou de blanc, assis, nous regardant au passage, quelques habitants, hommes ou femmes; mais pas un arbre, ni dans le village ni aux alentours.

Nous sommes incessamment croisés par des flottilles considérables de grandes barques lourdement chargées qui, remorquées par des bateaux à vapeur, se pressent de porter à Nijni leurs marchandises avant la fin de la foire. Souvent un seul de ces vapeurs remorque jusqu'à trois, quatre et même cinq de ces énormes barques.

En sens contraire, descendant le fleuve, ce sont des bâtiments portant un chargement de bois. A chaque instant nous dépassons des trains de bois, énormes radeaux de plusieurs centaines de mètres de long, vraies forêts ambulantes, montés et manœuvrés par vingt, trente et jusqu'à quarante mariniers.

Dans l'après-midi nous passons devant le monastère de Makarieff (Saint-Macaire), placé sur la rive gauche. C'est là que se tenait autrefois, que s'est tenue jusqu'en 1817 la grande foire aujourd'hui installée à Nijni. Le monastère est bien déchu de son antique splendeur : Il tombe en ruines, et, grâce au Volga, il n'en restera bientôt plus trace ; déjà le fleuve, minant et rongeant la rive, a emporté pierre à pierre les trois quarts des murs d'enceinte. Par la brèche, il s'avance vers le monastère, dont ses eaux ne tarderont pas à lécher les parois. Encore quelques hivers, et Makarieff aura disparu.

Je poursuis mes pérégrinations sur le bateau et descends voir l'installation des passagers de troisième classe. Ils sont une centaine environ, entassés pêle-mêle avec les colis, les bagages, les ballots, dans l'entrepont au-dessus de la cale. C'est un mélange de types, de races, de costumes inimaginables. Hommes, femmes

enfants, tout ce monde grouille, dort, mange, se promène, dans un espace très restreint : une véritable arche de Noé. Toutes les nationalités de l'Asie y sont représentées. Ce n'est pas le moins curieux spectacle du voyage que la vue de ce caravansérail nautique. Je n'engagerais pas, certes, Mme Dubourg à y descendre, mais pour moi j'éprouve le plus vif intérêt à étudier dans leur naïveté les mœurs de ce petit monde. D'ailleurs nul ne fait attention à moi ; chacun s'occupe de son ménage sans même s'inquiéter de son voisin. A cette heure ils font et boivent leur thé, ce qui est une de leurs grandes occupations. Chacun a ses appareils pour le thé près de lui, qu'il emporte toujours en voyage, la théière, le paquet de thé, le sucre, le verre et parfois une cuiller. Dans la cuisine du bateau chauffe perpétuellement un énorme samowar où tous les passagers peuvent à volonté venir puiser de l'eau bouillante. Le premier verre bu, ils ajoutent indéfiniment de l'eau, sans remettre du thé, ce qui fait qu'ils en arrivent promptement à ne boire que de l'eau chaude ; ils sucrent tous leur thé, mais ils ont une façon à eux de le sucrer. S'ils mettaient un morceau de sucre dans chaque tasse, la consommation de sucre serait trop forte au gré de leur économie. Ils prennent donc un très petit morceau de sucre, le tiennent dans la bouche et boivent. De cette façon l'âcreté du thé est suffisamment corrigée, et un très petit morceau suffit pour une tasse.

On ne saurait s'imaginer à quel point ces gens sont indifférents à tout ce qui se passe autour d'eux. Sitôt que chacun a étendu son tapis à terre, posé dessus son

bagage plus ou moins volumineux, il se regarde aussi bien chez lui que s'il était entouré de cloisons et la porte fermée. Les musulmans font leurs prières, leurs ablutions; les barbiers persans rasent le crâne de leurs compatriotes comme s'ils étaient dans leurs boutiques d'Ispahan. Puis, la nuit venue, chacun s'enroule dans sa couverture, tous les bruits s'apaisent, le silence règne et, dans la demi-obscurité de l'entrepont, on ne saurait plus distinguer ces ballots humains des ballots de marchandises.

Toute l'après-midi nous avions eu le vent debout. Mais, le soir, il tombe, et la nuit est superbe, calme, tranquille avec un beau ciel étoilé. Les uns se promènent sur le pont, d'autres continuent au salon une partie de préférence commencée après dîner, marquant leurs points avec de la craie sur le tapis vert de la table de jeu. C'est, paraît-il, l'usage du pays. Quelques-uns enfin soupent à la carte, car il n'y a table d'hôte qu'une seule fois par jour à trois heures.

La nuit est si tiède et si belle que j'ai peine à me décider à quitter le pont. Mais j'ai fort mal dormi, les nuits précédentes, en wagon et dans l'hôtel de Nijni, si bien que, vers minuit, la fatigue est la plus forte, le sommeil me gagne, et je descends dans ma cabine chercher quelques heures de repos.

CHAPITRE III

KAZAN

Je suis réveillé à trois heures du matin par un mouvement de va-et-vient qui s'opère dans l'entrepont. Le bateau s'arrête. Nous sommes à Kazan. Je m'habille en hâte et descends à terre, désireux d'utiliser de mon mieux, pour bien voir Kazan, le peu de temps que le steamer doit passer ici.

Il n'est encore que trois heures, et c'est à peine s'il fait un peu jour, d'autant qu'à cette belle nuit étoilée a succédé un affreux brouillard qui couvre toute la plaine.

Malgré l'heure matinale, on nous attendait. Toute une longue file de véhicules s'était rangée à quai pour nous prendre. Et quels véhicules, grand Dieu! De fait, je vois bien à chacun à peu près quatre roues sur lesquelles repose une caisse; accroché devant la caisse un semblant de cheval, et, assis sur le bord, un bonhomme étrange armé d'un bâton d'où pend une sorte de ficelle et qui lui sert de fouet; c'est le cocher.

Je ne suis pas exigeant en voyage et sais m'accommoder de tout; mais toute ma bonne volonté ne saurait suffire à me faire admettre pour une voiture cet appareil primitif. Je m'imaginais, après avoir passé à Pétersbourg et à Moscou par les plus navrantes expériences, que je ne trouverais jamais pis que les fiacres de ces deux capitales. Je me trompais, je dois le confesser. Cette file de choses sans nom, dont je vois la silhouette, estompée par le brouillard, s'allonger sur la rive escarpée du Volga, me paraît plus effrayante encore.

Il n'y avait pas à choisir; je monte au hasard dans une de ces brouettes informes; mais, sur la banquette, pas l'ombre d'un coussin; on s'assied mollement à même la planche. L'automédon tartare daigne tourner la tête vers moi pour me dire que le prix de sa course est d'un rouble. J'offre tranquillement 50 kopeks. Il accepte et le cheval part... au pas. Comme cette allure, qu'il affectionnait sans doute, ne changeait pas, je m'impatientai, et, pour réveiller le cocher, je lui lançai le mot sacramental *skoro* (vite) que j'accompagnai d'une apostrophe un peu vive, du mot *chaïtan* (diable), une grosse injure, paraît-il, pour les Tartares. Mais j'étais excusable, c'était à peu près le seul mot tartare que je connusse alors, le fond de la langue tartare pour moi, comme *goddam*, pour Figaro, était le fond de la langue anglaise.

Malgré sa gravité, mon Tartare sur ce mot se retourna rouge d'indignation et me cria qu'il était *kniass*, c'est-à-dire prince.

Prince, soit; mais il menait un bien triste équipage ce prince-là, et lui-même avait l'air d'un fort pauvre diable. Il est bon de savoir que, chez les Tartares, le nombre des princes défie la statistique. C'est à croire qu'ils le sont tous. Avant la domination russe, à l'époque de la Horde d'or, tout individu qui possédait le moindre lopin de terre était prince de fait. Aussi rencontre-t-on à chaque pas en Russie des princes tartares faisant tous les métiers possibles.

Et c'est ainsi que je fus mené par un prince jusqu'à la ville, d'abord au pas et ensuite au petit trot.

Kazan est bâtie à six verstes du fleuve, à cheval sur un repli de terrain qui domine le confluent du Volga et de la Kazanka, rivière sans grande importance, qui longe un côté de la ville, dont la partie principale s'étend dans la plaine. Une chaussée très large, très élevée, mais dont le macadam a des lacunes regrettables, est la seule voie qui conduise de la ville au port. Tout le terrain avoisinant est impraticable, le Volga et la Kazanka rivalisant, à la saison des inondations, à qui envahira les terres basses. Sur cette chaussée où l'on a récemment établi un tramway, des boutiques, des entrepôts de marchandises, voire même des cabarets et des restaurants ont été construits en bordure et forment un petit faubourg qui se prolonge jusqu'au Volga.

Ces constructions s'arrêtent à deux verstes de la ville. La voie se trouve subitement dégagée des deux côtés, et, comme le brouillard à ce moment me fait la politesse de se dissiper, j'aperçois en face de moi Kazan se découpant majestueusement sur l'horizon au milieu

d'une plaine immense. Au centre de la ville, sur la hauteur, le Kremlin, entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tours rondes, entre lesquelle son aperçoit des églises de toutes les époques et de tous les styles, avec leur invariable coupole dorée; puis, les grands bâtiments massifs de l'Université; plus loin, les casernes; dans les quartiers bas, encore des églises; partout des clochetons, de grands et beaux édifices entremêlés d'arbres vigoureux et touffus, silhouette magnifique se découpant sur le ciel clair et brillant. Au delà de la ville, comme fond du tableau, une plaine traversée par la Kazanka; au dernier plan, une chaîne de collines bleues... c'est l'Oural; derrière l'Oural, c'est la Sibérie.

A ma gauche, à 300 mètres de la chaussée, s'élève une pyramide de style assyrien, un ossuaire d'un goût médiocre, élevé là en l'honneur des soldats d'Ivan le Terrible, tués en 1552 à la prise de Kazan. La Kazanka, couverte de radeaux, passe derrière ce monument. De ce côté, devant la ville, le long de la chaussée, il n'y a pour ainsi dire que de l'eau; ce ne sont que marais couverts de roseaux et, par-ci par-là, des amoncellements de bois de chauffage ou de construction. Le soleil qui se lève éclatant met en relief ce beau panorama; les lignes du Kremlin avec ses minarets élancés, ses clochetons dorés, ses dômes qui étincellent, ses tours crénelées, ses vieilles murailles, tout cela se détache net et se reflète dans l'eau comme dans un immense miroir. L'effet est vraiment magique et grandiose.

C'est à ce moment que j'eusse désiré aller au pas pour mieux jouir de ce merveilleux spectacle: mais mon prince, mon *kniass*, soit par manière de représailles, soit qu'il fût médiocrement touché des beautés de la nature, se réveilla juste à point pour mettre son cheval au galop, et, après quelques bons cahots, nous entrions en ville.

Kazan, une des plus belles villes de la Russie, compte 100,000 habitants : des rues larges, droites, bien alignées, relativement bien pavées, éclairées au gaz et bordées de trottoirs; partout des maisons en pierre, sauf dans les faubourgs où les constructions en bois dominent encore. Non seulement se révèle aussitôt à vous la grande ville, mais aussi la ville de progrès, en pleine voie de prospérité. L'impression est aimable, l'ensemble de ce qu'on voit a un aspect coquet, soigné; on dirait que les habitants s'étudient de leur mieux à l'embellir, à la parer, comme on fait d'une maîtresse bien aimée; souci qui ne préoccupe guère les habitants des autres villes russes. Aussi Kazan, sans que je puisse expliquer au juste à quoi cela tient, a, dans tout l'Empire, la réputation d'être la ville gaie par excellence, la ville où l'on s'amuse. Son théâtre est cité, ses fêtes, ses bals défrayent la chronique, et tous ceux qui l'ont habitée sont possédés du désir d'y retourner.

Malheureusement il ne m'était pas permis, sans manquer le départ du bateau, de m'arrêter longtemps dans cette ville séduisante. Je dus courir rapidement aux choses les plus intéressantes.

Tout d'abord, c'est l'image vénérée de Notre-Dame

de Kazan, image célèbre par toute la Russie, qu'on me fait voir dans l'église d'un couvent de jeunes filles. Après le grand incendie de 1579, ce portrait de la Vierge fut trouvé absolument intact au milieu des ruines. Il n'en fallait pas davantage pour qu'on criât au miracle. Le tzar ordonna la construction d'une église sur l'emplacement même où l'image avait été découverte; et c'est dans cette église qu'on la conserve encore aujourd'hui très précieusement.

Les autres églises, fort nombreuses, que l'on rencontre par la ville ne semblent pas de date bien ancienne. Un seul édifice, grand minaret à plusieurs étages, bâti dans le Kremlin, réminiscence du style mongol, rappelant par certains détails de vieux monuments que j'ai vus dans l'Inde, pourrait bien remonter à la fondation de la ville. Le reste date au plus du XVIe siècle. Et comment pourrait-il en être autrement, la guerre, les incendies ayant, à plusieurs reprises, presque totalement détruit la ville.

Fondée, dit-on, en 1257, Kazan fut jusqu'en 1552 la capitale du Khan tartare de la célèbre Horde d'or. En cette année 1552, Ivan le Terrible l'assiégea avec une armée de 150,000 hommes et la prit d'assaut. Ce n'était pas assez : en 1774, en 1815 et en 1842, d'immenses incendies la dévorèrent. De là viennent certainement son progrès architectural, ses belles rues et ses maisons de pierre; une rareté dans les villes russes.

Kazan n'est pas seulement une ville riche par elle-même; on compte beaucoup de très grosses fortunes chez ses habitants, résultat d'une situation commer-

ciale tout à fait exceptionnelle. Outre les industries locales, qui jouissent d'une réputation légitime dans le pays, fabriques de cuir, de savon, de stéarine, etc., et qui contribuent, de façon notable, à la richesse de la ville, le principal élément de prospérité de Kazan, c'est d'être le grand entrepôt du commerce de la Sibérie.

Par la Kama, qui est la grande route de l'est, journellement il arrive à Kazan d'énormes quantités de marchandises de toutes sortes. Cette rivière, de la dimension d'un grand fleuve, après avoir pris sa source dans l'Oural, traverse Perm et va se jeter dans le Volga un peu au-dessous de Kazan. Dans un pays comme la Russie, où les routes de terre font presque complètement défaut, ces grandes artères, telles que le Volga et la Kama, navigables tout l'été, et que la glace, en hiver, transforme en voies fermes, solides, meilleures que les routes ordinaires, suffisent pour assurer la prospérité et la richesse d'une province.

J'ai remarqué à Kazan, notamment, de grands entrepôts de sel, de fer, de métaux divers, des magasins de pelleteries, toutes choses qui viennent de la Sibérie, à côté d'une foule de produits variés qui attendent là qu'on les y transporte par cette même voie de la Kama.

J'aperçois en passant plusieurs grands monastères que je n'ai pas le temps de visiter. A mon grand regret, il me faut renoncer aussi à pénétrer dans la célèbre Université fondée en 1805 par Alexandre Ier, fréquentée, chaque année, par plus de 500 étudiants, qui viennent y suivre les cours de droit, de médecine, de

théologie. L'université de Kazan possède une bibliothèque de plus de 80,000 volumes, très riche, dit-on, en livres rares, en manuscrits précieux, en collections de toutes sortes et se complétant par un musée.

Mais l'heure s'avance, je ne puis m'attarder. Je traverse en courant le quartier tartare, moins soigné comme viabilité que les autres quartiers de la ville ; les maisons en bois y dominent ; à chaque carrefour une église et à côté de l'église une école.

J'ai fait ainsi le tour de la ville en longeant la rive de la Kazanka ; je passe devant l'ancien arsenal de Pierre le Grand. C'est là qu'il fit construire sous sa direction, en mettant la main lui-même à l'œuvre, la première flottille de barques destinées à descendre le Volga et à prendre possession des côtes de la Caspienne.

Entre autres curiosités, on conserve dans cet arsenal, sous un grand hangar vitré, comme une précieuse relique, une espèce de galère, grande barque pontée que manœuvraient des rameurs, qui servit à Catherine II pour faire le voyage d'Astrakan. Ce bateau, en fort mauvais état à cette heure (il tombe littéralement en ruines), est grossièrement peint de couleurs éclatantes et criardes et surchargé d'ornements du plus mauvais goût.

Je rejoins enfin la chaussée et je monte en tramway. N'est-il pas original et curieux de trouver à Kazan un tramway, fonctionnant depuis plusieurs années, quand, à Paris, nous commençons à peine à comprendre l'utilité de ce système de locomotion et à en développer le fonctionnement ?

Arrivé au Volga, je fais en curieux une rapide tournée chez les marchands dont les boutiques bordent le quai, et je remonte à bord.

En mettant le pied sur le pont, je me trouve nez à nez avec M. et Mme Dubourg, mes amis de la veille, qui sont tout prêts, au moment du départ, à aller visiter la ville : Monsieur portant toujours en sautoir sa grande lorgnette marine, Madame fort animée et houspillant maître Péter qui plie sous une charge de châles, de paletots, de coussins, de pliants...

Alors Mme Dubourg me raconte avec une franche indignation que, depuis une heure tout au moins, ils sont prêts, archiprêts et qu'ils ont passé tout leur temps à chercher Péter, devenu subitement introuvable. Ils ont bien essayé de s'en passer, mais, après quelques pas sur le quai, ne comprenant pas le russe, ils n'ont pu se débrouiller tout seuls et n'ont pas osé se risquer à l'aventure. Remontés à bord, naturellement furieux contre leur guide, ils l'ont vu arriver tranquillement quand le vapeur chauffait pour repartir.

De fait, après les avoir réveillés à l'arrivée à Kazan, ne les voyant pas sortir de leur cabine, le flegmatique Péter était allé se promener tout seul.

Mme Dubourg est très vexée; elle en vient par une pente naturelle à accuser son mari qui n'a pu se lever à temps. M. Dubourg se rebiffe, c'est Madame qui n'en finit jamais. Comme conclusion on s'accorde pour laver de nouveau la tête à Péter, et, pendant ce petit incident comique, le *Général Kauffmann*, qui a fini de

charger et de décharger passagers et marchandises, se met en marche. Il est huit heures du matin.

Mais je trouve le moyen de remettre en belle humeur Mme Dubourg ; nous convenons tous les trois qu'à l'avenir nous associerons nos curiosités et que nous nous promènerons ensemble.

CHAPITRE IV

LA KAMA

Les passagers des premières sont les mêmes. Pas de nouveau venu. Mais, en troisième, c'est autre chose, l'entrepont est plein. Comme on ne garantit aux voyageurs de cette classe aucune place fixe, et l'équipage accumulant dans cette partie du bateau tout ce qui ne peut être arrimé dans la cale, les passagers s'arrangent ensuite du mieux qu'ils peuvent. Hier, comme je l'ai dit, chacun avait trouvé assez d'espace pour étendre son tapis à terre et s'y installer. Aujourd'hui, impossible de prendre ses aises, ils sont serrés les uns contre les autres à ne pouvoir bouger; beaucoup se huchent sur les ballots. Si cette progression continue à chaque station, que fera-t-on des nouveaux contingents?

Les bords du fleuve restent ce que nous les avons vus, la rive droite surélevée, la rive gauche presque au niveau du flot; à l'horizon aucune chaîne de montagnes, un pays absolument plat.

Parfois le Volga s'étale et s'élargit jusqu'à compter

de cinq à six verstes d'une rive à l'autre, puis il se rétrécit sans cause apparente. Ses eaux conservent toujours cette même couleur jaune d'ocre sale que j'ai signalée, et j'y insiste parce que cet aspect bourbeux du fleuve nuit beaucoup à la poésie du voyage.

A partir de ce point, la navigation sur le Volga est moins active. Les barques qui remontent le fleuve sont toutes remorquées par des vapeurs. Le progrès est sensible avec le système pratiqué il y a quelques années seulement. Alors chaque bâtiment était muni de deux fortes ancres. On mouillait l'une de ces ancres, puis, le bateau solidement amarré, on plaçait la seconde ancre dans une chaloupe. Un câble rattachait cette ancre au cabestan établi sur le pont du navire. La chaloupe remontait le courant à la rame, ou, si l'eau n'était pas profonde, traînée à la corde; arrivés à quelques centaines de mètres, les matelots de la chaloupe mouillaient l'ancre qu'ils avaient apportée là, et, sur leur signal, tout l'équipage se mettait au cabestan. La grande barque remontait ainsi le courant jusqu'à la chaloupe : de nouveau on mouillait la première ancre, on remontait la seconde dans la chaloupe qui recommençait une autre étape de quelques centaines de mètres. Le cabestan travaillait à son tour, et ainsi de suite jusqu'à destination. Il fallait de la sorte des mois et un personnel considérable de bateliers pour aller d'Astrakan à Nijni, distance qu'un remorqueur franchit aujourd'hui en quinze jours au plus, entraînant après lui plusieurs bateaux lourdement chargés.

Quelques heures après avoir quitté Kazan, on arrive

à la Kama, rivière immense qui a toutes les allures d'un grand fleuve et ne se jette dans le Volga, à 65 verstes au sud de Kazan, qu'après un parcours de 1500 verstes. Comme le Volga, elle est sillonnée de barques et de vapeurs de toute espèce. Plusieurs services réguliers de paquebots, entre autres ceux de la Compagnie Kawkas et Merkur, fonctionnent entre Nijni et Perm. La durée du trajet est de quatre jours environ, sur des steamers généralement bien aménagés.

Les rives de la Kama vous offrent un pays absolument plat. Beaucoup de villages sur le parcours, pas une ville.

Perm compte 25,000 habitants ; mais, pour qui sort de voir Kazan, elle a triste apparence. Des maisons en bois couvertes de chaume ou de tôle, des rues non pavées, aucun monument, rien à visiter qu'une fonderie de canons de l'État qui occupe un grand nombre d'ouvriers.

Un chemin de fer, achevé depuis peu de temps, conduit de Perm à Ékatarinenbourg en traversant les monts Ourals. Le parcours se fait très lentement à cause de la multiplicité des courbes. La ligne suit toutes les sinuosités des vallons ; quelques pentes sont très raides, bien que le point culminant de la voie ferrée n'atteigne pas plus de 800 mètres de hauteur. Le plus haut sommet de l'Oural ne dépasse d'ailleurs pas 1200 mètres. On ne peut comparer aux Alpes cette modeste chaîne de montagnes qui n'est qu'une succession de mamelons arrondis ; pas de massifs de rochers, nulle part de ces immenses murailles de granit taillées à pic, comme on

en rencontre à chaque pas en Suisse ; un paysage d'une monotonie attristante ; des bouleaux, des mélèzes de petite dimension, des taillis couvrent les flancs des collines ; nulle part de grands et beaux arbres, partout des espaces vides, portant la trace d'incendies récents.

De Perm à Ekatarinenbourg, les stations sont très nombreuses, et les cinq minutes d'arrêt, traditionnelles chez nous, se multiplient par des quarts d'heure. En revanche, les buffets, pour la plupart, sont aussi mal tenus et aussi mal approvisionnés que possible. Aussi les vingt-cinq heures de route paraissent un siècle, avant d'arriver à cette grande cité sibérienne, le centre des mines en exploitation, qui compte 35,000 habitants et qu'on cite pour l'importance de ses industries.

Mais revenons à la Kama, dont ces digressions m'ont momentanément éloigné.

Quand j'aperçus de loin l'embouchure de cette rivière, qui est la vraie route de la Sibérie, malgré moi mon cœur se serra. Ma pensée s'envolait vers ces malheureux déportés dans ce pays de glace, à jamais séparés de leurs familles, de leurs amis, condamnés à vivre et à mourir seuls, pour toujours privés de l'espoir de revoir leur pays natal.

Absorbé par cette impression douloureuse, j'avais à peine aperçu un petit vapeur remorquant un ponton, qui comme nous descendait le Volga, mais que nous avions assez rapidement dépassé, alors qu'il appuyait sensiblement sur sa gauche pour entrer dans les eaux de la Kama.

« Ce ponton, dit à mes côtés une voix grave, est rempli de prisonniers... on les mène en Sibérie. »

Sans me préoccuper autrement de mon interlocuteur, je regardai alors plus attentivement le bâtiment qu'il me désignait. Il avait en effet un aspect sinistre. C'était une sorte de boîte en fer, peinte en noir, sans mâts, sans autres ouvertures aux flancs que de très petits hublots, tous fermés et à travers lesquels je pus voir distinctement quelques prisonniers, le visage collé aux vitres; à l'exception des sentinelles qui se promenaient l'arme au bras, de l'arrière à l'avant, le pont était absolument désert.

Le remorqueur, au contraire, était chargé de soldats qui chantaient à tue-tête, sans paraître se douter de ce qu'il y avait de lugubre et de cruel dans la mission qu'ils remplissaient. Au passage ils nous saluèrent par des longs hurrahs !

Vapeur et ponton eurent bientôt disparu dans la Kama. On ne voyait plus d'eux au loin qu'une traînée de fumée noire. Mais moi, j'avais encore dans l'oreille le chant des soldats, et devant les yeux les pâles figures de ces infortunés, se pressant derrière la glace épaisse des hublots solidement fermés.

Pas plus que moi, le passager inconnu qui m'avait signalé le ponton n'avait quitté le bordage. De tristes pensées, de sinistres souvenirs peut-être, l'obsédaient sans doute. Tout à coup, il rompit le silence, et, comme pour chasser un cauchemar, il me dit, en affectant un ton délibéré :

« Les malheureux que vous venez de voir ne sont pas

des prisonniers politiques, mais des criminels condamnés aux travaux forcés et qui vont subir leur peine en Sibérie, au lieu de rester enfermés dans les prisons russes. »

La glace était rompue. Nous engageâmes la conversation, et, après avoir tergiversé et longuement hésité, il finit par m'avouer qu'il connaissait la Sibérie pour y avoir passé lui-même de longues et douloureuses années. C'était un ancien déporté politique.

Cette rencontre était, pour un curieux comme moi, une trop bonne aubaine pour la laisser échapper. Que de renseignements précieux, d'observations prises sur le vif, un tel homme ne pouvait-il pas me fournir! Je sus lui inspirer confiance, et c'est presque sous sa dictée que j'ai écrit le chapitre suivant, qui sort, il est vrai, du cadre de mon récit, mais qui m'a paru cependant mériter d'y prendre place par les intéressantes révélations qu'il contient.

CHAPITRE V

LA SIBÉRIE

« Je suis Polonais et docteur en médecine, me dit-il, et je venais de terminer mes études ; je commençais à peine à exercer, lorsque, à la suite d'une insurrection en Pologne, je fus arrêté. On ne m'avait pas surpris cependant les armes à la main, mais on me soupçonnait de faire des vœux pour les insurgés, et cela suffisait. Admettez même que cette accusation fût fondée, a-t-on le droit de scruter ainsi les consciences? Était-ce un si grand crime, après tout, de la part d'un Polonais, de rêver du fond du cœur la délivrance de la patrie? Mais à quoi bon discuter avec un fait brutal : je fus arrêté, déporté en Sibérie, sans jugement, bien entendu, ainsi que des milliers de mes compatriotes.

« Il y a quelques années, tous ceux qu'on expédiait en Sibérie, les déportés politiques aussi bien que les criminels de droit commun, étaient contraints de faire la route à pied et les fers aux jambes. On commençait par réunir un certain nombre de condamnés, soit à

Vichni-Volotchock, la grande prison centrale, située entre Pétersbourg et Moscou, soit dans toute autre prison de l'Empire; lorsque le nombre était suffisant pour former un convoi, on leur rivait aux pieds, à nu sur la chair, les fers qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'à l'arrivée; on les attachait à une longue chaîne, puis on se mettait en route.

« Pour arriver à destination, il fallait souvent, suivant le lieu désigné pour la résidence, huit à dix mois; parfois une année entière s'écoulait à faire le trajet dans ces atroces conditions. Aussi plus d'un anneau de cette triste chaîne se brisait en route. Que de malheureux sont morts ainsi de fatigues, de privations, d'épuisement! On détachait les fers, on jetait le corps dans la neige sur le bord du chemin..... puis, « marchez vous autres », le fouet claquait sur la chair, et le convoi repartait, lugubre, silencieux, sans que personne osât regarder en arrière.

« Dans ces derniers temps, le système s'est quelque peu amélioré; non pas qu'on ait renoncé à déporter en Sibérie les politiques et les criminels, en y ajoutant les suspects; les étudiants russes, récemment transportés par fournées sans jugement en Sibérie, sont la preuve du contraire.

« Mais, depuis 1862, un ukase a fait défense de mettre aux prisonniers les fers sur la chair à nu; il a été ordonné en outre que le trajet se ferait, suivant les circonstances et les lieux, soit en voiture, soit en bateau à vapeur, soit en chemin de fer. C'est ainsi qu'on amène aujourd'hui les condamnés à Nijni, de

tous les points de l'Empire, ou à tout autre port d'embarquement sur le Volga. Un ponton pareil à celui que nous venons de voir les transporte à Perm. Ils traversent en chemin de fer les monts Ourals jusqu'à Ekatarinenbourg, la première ville de la frontière sibérienne. Arrivés là, la voie ferrée cesse, il leur faut alors rejoindre en téléga ou à pied les divers cours d'eau, tels que les affluents de l'Ob, l'Ob lui-même, le Jenisseï et son affluent l'Angura, la Léna, etc., sur lesquels sont installés des services de bateaux à vapeur qui permettent de gagner l'est de la Sibérie, les centres d'internement comme Irkoutsk ou Jakoutsk. »

Ici je demande la permission d'interrompre le discours de mon nouvel ami, le docteur polonais, et d'ouvrir une parenthèse, pour rappeler à quelle intervention fut due, en 1862, la suppression de cet abominable supplice de la chaîne.

Je ne puis mieux faire que d'emprunter à un rédacteur de la *France*, M. Marius Vachon, le récit fort intéressant qu'il a fait de l'incident qui a préparé cette réforme humanitaire. L'article est de date récente.

« En 1861, raconte M. Marius Vachon, M. Jacoby exposait à l'Académie des beaux-arts de Pétersbourg un tableau représentant une halte de forçats sur la route de Sibérie. L'artiste, qui apporte dans l'étude et l'exécution de tous ses tableaux une minutie d'exactitude égalant, si elle ne la surpasse, celle de Meissonier, devenue légendaire dans les ateliers français, avait travaillé d'après nature. Il était allé dans les cachots dessiner de véritables condamnés portant des

fers aux pieds et aux mains, et ayant subi de longs mois de privations et de souffrances. Lorsqu'une chaîne de Sibérie commença sa funèbre et douloureuse pérégrination vers le pays du désespoir et de la mort, il accompagna pendant deux jours les condamnés qui la composaient. Il avait vu de près cette épouvantable chose ; il avait entendu les soupirs de douleur de ces malheureux dont les fers, à chaque pas, meurtrissaient et déchiraient les chairs ; il en avait vu tomber ensanglantés sous le fouet de leurs gardiens sauvages ; et, rentré dans son atelier, il avait peint tout cela sous l'impression vibrante de ce spectacle plein de tristesse et d'écœurement pour un homme généreux, mais grandiose et d'un pittoresque bien émouvant, avec son décor de solitude et de neige, pour un peintre amoureux du fantastique et de la vie.

« Il en résulta une œuvre d'une originalité singulière, pleine de fièvre et d'audace, émue et violente, accusant vigoureusement un tempérament satirique qui s'était encore à peine laissé soupçonner dans les productions antérieures de l'artiste, mais qui, depuis, devait en faire l'enfant terrible de l'Académie, dont chaque nouveau tableau : *le Petit Lever de l'Impératrice Anne, Un Conseil de ministres, la Noce dans un palais de glace,* etc., pamphlet sanglant contre les turpitudes et les hontes d'un règne en quenouille et en marotte, inquiétait et troublait les régions officielles.

« *La Halte des forçats* fit un bruit du diable. Il attira à l'Académie la cour et la ville.

« Sous prétexte de décrire le sujet et de formuler

ses impressions artistiques, la presse russe critiqua avec une violence inouïe le système de la déportation en Sibérie et attaqua impitoyablement, par allusion, la justice et le gouvernement. De toutes parts s'élevèrent des protestations indignées contre les traitements cruels dont on accablait les malheureux condamnés, en prison et en exil.

« Le czar voulut voir ce tableau qui provoquait une si vive agitation. On le porta à son palais. Après l'avoir longuement regardé, Alexandre II, dont le visage rahissait une profonde émotion qu'il était impuissant à dissimuler, demanda à l'artiste présent si la scène qu'il avait représentée était bien exacte et s'il ne s'était pas laissé aller à l'exagération ou à la fantaisie. M. Jacoby répondit au czar qu'il avait peint toutes les parties de son tableau d'après nature et qu'il avait vu tout ce qu'il avait représenté. On vit alors l'empereur pâlir.

« Le grand-maître de la police l'accompagnait. Alexandre II se tourna vers lui, et, d'un ton irrité, lui dit : « Monsieur, cela est-il vrai? » Le fonctionnaire balbutia une réponse évasive, que l'on entendit à peine; le czar ne répliqua rien, et, après avoir félicité l'artiste sur son talent, se retira.

« Le lendemain paraissait un ukase ordonnant que les condamnés aux travaux forcés en Sibérie seraient désormais transportés à leur lieu de détention en bateau ou en télègue, et défendant de mettre aux condamnés sur la chair à nu les fers ou les menottes. L'épouvantable mode de voyage à pied, sous l'escorte de Cosaques à cheval, était supprimé.

« Le tableau de M. Jacoby fait partie de la collection privée de l'empereur de Russie.

« Et c'est ainsi qu'un peintre a pu simplement, avec son pinceau et son talent, rendre un grand service à la cause de l'humanité et faire opérer une réforme pénitentiaire qui est devenue un événement historique. »

Je ferme la parenthèse et je rends la parole au docteur.

« Le régime auquel sont astreints les prisonniers une fois arrivés à destination, continua-t-il, varie naturellement suivant les catégories auxquelles ils appartiennent ; mais on peut poser en règle générale que *tout déporté en Sibérie y est pour la vie.*

« Ceux qui, en outre de la déportation, sont condamnés à la peine des travaux forcés ou au travail des mines, sont tenus, leur peine subie, comme tous les autres déportés, de rester en Sibérie et d'y finir leurs jours. Il ne faut rien moins, pour en pouvoir sortir, qu'un ukase impérial décrétant la grâce spéciale d'un condamné.

« Pendant le voyage, les déportés sont nourris aux frais de l'État, tant qu'ils sont sur le territoire russe. Mais, sitôt qu'ils ont mis le pied en Sibérie, on cesse de leur fournir leurs repas, et on leur distribue à chacun 10 kopeks par jour ; c'est avec cette misérable somme qu'ils doivent trouver moyen de pourvoir à leur nourriture. Chose à noter toutefois : malgré l'immensité du pays, ils trouvent partout sur leur passage des provisions à acheter, et à des prix relativement raisonnables. Une longue route traverse toute la Sibérie de l'ouest à l'est. L'intérieur du pays n'est presque qu'un vaste

désert; mais cette route est semée à chaque pas de maisons hospitalières, bordée de nombreux villages; partout des marchands se présentent, friands des kopeks des déportés. Pour la plupart même, les habitants ont le cœur charitable; beaucoup d'entre eux, ou quelques-uns de leurs parents, ont déjà fait ce douloureux trajet dans des conditions identiques; aussi viennent-ils du meilleur gré au secours des infortunés à qui les ressources manquent.

« Les déportés simples, qu'aucune peine, aucun travail afflictif ne réclame, sont internés dans un district quelconque, désigné à l'avance. Puis on les laisse libres d'aller, de venir comme bon leur semble dans un rayon déterminé. Mais il leur est interdit de quitter la ville ou le district qui leur a été assigné comme résidence. Pendant tout le trajet, on les a nourris ou bien on leur a fourni leur petit subside de 10 kopeks par jour; mais, arrivés à destination, ils ne doivent plus compter sur le moindre secours. Ils n'ont plus droit à rien. C'est à eux de pourvoir comme ils peuvent à leur subsistance, de se loger où ils voudront et de prendre du travail s'ils en trouvent. Et il est facile de comprendre quel douloureux problème se pose pour chaque déporté quand il se voit ainsi abandonné à lui-même dans un pays comme la Sibérie, n'ayant plus même à compter sur le pain noir de la prison ou sur les 10 kopeks journaliers de la chaîne! Pas un rouble en poche, naturellement, pas un ami à qui s'adresser. Il ne demande qu'à travailler; mais à quoi? chez qui? Le plus souvent, il est arrivé malade, épuisé, à moitié mourant de fatigue

et de faim. Le gouvernement qui l'a arraché à sa famille, à sa situation, qui l'a dépouillé de ses biens, prétend ne lui rien devoir. On ne saurait trop citer la réponse faite à ce propos par un très haut fonctionnaire, de qui l'on sollicitait la pitié pour de malheureux déportés arrivés à destination dans le plus affreux dénûment : « Vos déportés, s'écria-t-il, mais ils me gênent et m'embarrassent; n'espérez pas que je fasse jamais rien pour les empêcher de mourir de faim. »

« Sans doute ils pourraient s'enfuir, et facilement, mais où iraient-ils? S'ils suivent la grande route, le jour même les Cosaques les arrêteront, car ils n'ont pas de passeport à montrer; s'ils s'enfoncent en plein pays, ils n'ont d'autre espoir que de mourir de faim. C'est ce qui explique pourquoi la surveillance des déportés n'est pas organisée en Sibérie de façon bien sérieuse.

« Les condamnés aux travaux forcés à temps, que ce soient de simples criminels ou des politiques, sont entretenus aux frais de l'État jusqu'à l'expiration de leur peine. A ce moment, ils rentrent dans la catégorie de ceux dont nous venons de parler, et sont internés comme eux; mais, de même aussi, à dater de ce jour, ils ont à subvenir eux-mêmes aux nécessités quotidiennes de la vie.

« Il arrive quelquefois que des déportés sont graciés par l'empereur. Fortune rare. Dans ce cas on leur remet leur passeport, et on leur laisse le choix, soit de rentrer en Russie à leurs frais, soit de se fixer en Sibérie, pour y vivre à leur guise en toute liberté. Le plus sou-

vent, ceux qui sont l'objet de cette faveur exceptionnelle se décident à rester. La raison en est simple : le gouvernement confisque invariablement les biens de tous ceux qu'il déporte. Ils se savent donc absolument ruinés, ils savent que, fussent-ils l'objet d'une grâce spéciale de la part de l'empereur, leurs biens ne leur seront jamais rendus. On comprend facilement alors que, s'ils n'ont point en Russie une famille qui les appelle, s'ils ont pu se faire en Sibérie, à force d'activité et d'intelligence, une petite situation, ils désirent et préfèrent la garder. Rien ne les force plus à rester exilés; mais qu'iraient-ils faire chez eux, ne pouvant rien retrouver ni réclamer de leur fortune première?

« Les Polonais, ajouta le docteur, se trouvent, s'ils sont graciés, dans une position tout particulièrement cruelle : la loi actuelle leur permet de jouir en Pologne de leurs biens patrimoniaux, mais elle leur interdit formellement toute nouvelle acquisition de terres. Ils peuvent vendre, mais non acheter, fût-ce une simple bicoque, pas même un pouce de terrain. En vertu de cette loi qui pèse également sur tous les fils de la Pologne, un déporté, dont on a confisqué les propriétés, ne peut donc en aucun cas, s'il rentre un jour chez lui, ni racheter ses terres, ni même en acquérir d'autres.

« Je viens de vous dire que, lorsqu'un déporté est gracié, il est libre de quitter le pays ou d'y rester. Il faut en excepter les déportés étrangers, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas sujets russes. A ceux-là, il est interdit de séjourner en Sibérie, la grâce obtenue. Ils doivent partir aussitôt qu'on leur a délivré leur passeport. Je

puis vous en citer un exemple qui s'est passé sous mes yeux. Un étranger était interné aux environs d'Irkoutsk. Il avait dû chercher sa vie dans le travail et s'était engagé comme garçon de ferme chez un brave paysan russe, colon libre, qui, le voyant rangé, laborieux, intelligent, se prit d'affection pour lui et n'hésita pas à lui donner sa fille unique en mariage. Plusieurs années s'écoulèrent. Le fermier se sentait vieillir ; mais ses affaires avaient prospéré grâce au zèle et à l'activité de son gendre, et il se reposait sur lui du souci de l'avenir. Tous vivaient heureux et satisfaits de leur part de joie dans ce monde, quand, un beau jour, le jeune mari reçut sa grâce et, avec sa grâce, un passeport portant l'injonction d'avoir à quitter la Sibérie sur l'heure, pour n'y jamais remettre les pieds. Vous jugez du désespoir de ces braves gens. C'était pour tous la ruine à courte échéance. On essaya de tout pour faire révoquer l'ordre de départ ; de hautes influences s'interposèrent, on alla jusqu'au gouverneur lui-même. Peines inutiles. Et l'étranger serait parti si un hasard n'avait pas amené à cette époque dans le pays un membre de la famille impériale. On put lui exposer la situation et, grâce à son intervention, on obtint du czar un ukase spécial, permettant au jeune mari, bien que gracié, de demeurer en Sibérie.

« Aux déportés comme aux colons libres, on accorde toute autorisation, on donne toute licence de s'établir. L'État est de fait seul propriétaire légal du sol, et il ne vend pas sa terre à qui que ce soit ; mais il l'octroie, et le premier occupant qui la cultive la fait produire, l'utilise, en est vraiment aussi maître que s'il en était

propriétaire. Un colon arrive, il trouve sur un emplacement qui lui plaît un terrain inoccupé; il s'y installe, en délimite l'étendue, l'exploite selon ses aptitudes, y construit en toute sécurité, car le terrain est dès lors considéré comme lui appartenant. Il peut le rétrocéder ou le vendre. Ses enfants ou ses proches en hériteront après sa mort. La seule condition imposée, c'est que l'exploitation, quelle qu'elle soit, continue. Car, si l'on peut constater que, pendant deux ans, elle a été interrompue, celui qui l'occupe, que ce soit le premier preneur ou un de ses ayants droit, en est aussitôt dépossédé. Le tout fait retour à l'État. Il en est de même pour les mines et pour les bois, les exploitations agricoles, etc...

« Comme d'immenses forêts de sapins ou de bouleaux couvrent certaines parties du pays, beaucoup de pionniers préfèrent cette exploitation à la culture de la terre. Quand ils ont choisi et délimité leur emplacement, ils abattent des arbres, établissent des scieries et sont libres de mettre en coupe réglée leurs bois, de les débiter, de les vendre, toujours à la même condition qu'ils ne resteront pas plus de deux ans sans travailler sur leur concession.

« Et l'État ne marchande pas ces concessions, car les terrains inutilisés ne manquent pas en Sibérie. Sur la grande route qui traverse tout le pays de l'ouest à l'est et dont je vous parlais tout à l'heure, il y a des villages, des villes, des hameaux, des habitations, semés de distance en distance; mais, à droite et à gauche de cette route, poussez à 3 ou 4 verstes seulement, c'est le

désert, c'est l'inconnu : des terres, des bois, des vallons, des cours d'eau sans un habitant, sans un riverain, tout est à prendre et à créer, jusqu'aux chemins qu'il faudrait tracer au fur et à mesure qu'on s'avance dans cette immensité solitaire.

« Si l'on se contente des produits d'alimentation du pays, la vie est à bon marché, et même à très bon marché, en Sibérie, mais ce qui vient d'Europe coûte des prix fous. Une bouteille de vin se payera de 5 à 10 roubles, ce qui n'empêche pas la consommation d'en être importante.

« L'ivrognerie fait là-bas de nombreuses victimes, presque autant que le froid, si l'on ne sait pas s'en défendre.

« Les aborigènes, les anciens habitants du sol, avant l'occupation russe, sont des nomades, les seuls êtres qu'on rencontre errants à l'intérieur des terres. Ils vivent de leur chasse et n'ont encore pour armes qu'un arc et des flèches. Ils se construisent de misérables huttes de branchages de 3 à 4 mètres de diamètre, et entourées d'écorce de bouleau. Ils ont le soin de creuser le sol de la hutte de 1 mètre au-dessous du niveau de la terre environnante, ils font un grand feu au milieu et vivent là, l'été, de leur chasse et de lait de renne, l'hiver, de poissons ou de viandes séchés à l'air, mais non salés ; aussi ces provisions, quand ils les mangent, sont-elles à demi pourries, grâce à leur méthode trop primitive de conservation. Ces malheureux, décimés par la petite vérole, victimes de leur ivrognerie, disparaissent rapidement du sol de la Sibérie : dans un avenir prochain on n'en aura plus que le souvenir.

« On peut dire que la Sibérie est un des pays les plus riches : sol fertile dans les régions méridionales, forêts d'arbres séculaires et des meilleures essences. mines innombrables, variées, inépuisables.

« Sans parler des pierres précieuses fort estimées qu'on y trouve, le sol contient toutes les espèces de métaux, le platine, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, etc. Ces exploitations minières forment un des principaux revenus de la Couronne et la source principale des fortunes particulières faites en Sibérie.

« Comme pour le sol agricole, comme pour les bois. les mines se donnent à qui veut les exploiter ; seulement il faut préalablement faire une demande de concession au ministère des finances. La concession se délivre gratuitement, mais elle impose l'obligation au concessionnaire de payer au gouvernement un droit fixe et annuel de 500 roubles argent. — Bien entendu, pour les paysans ou les marchands seulement, car les nobles n'ont pas de redevance à payer.

« Chaque concession donne droit à une surface de terrain de 5 verstes de long sur 100 sagènes de large, c'est-à-dire environ 11,384 mètres carrés. Comme une même personne peut demander et obtenir un nombre illimité de ces concessions, à la condition toutefois de payer 500 roubles argent chaque année par chaque titre, il s'ensuit que la même personne peut posséder un territoire considérable: il est vrai qu'une disposition bizarre de la loi défend à tout preneur de posséder des concessions mitoyennes. Mais la loi est faite pour qu'on la tourne. Et si l'on veut empêcher un intrus de

se glisser dans vos jambes et de surprendre le secret de votre travail, on demande des concessions au nom de sa femme, de chacun de ses enfants, de ses frères, sœurs, neveux, cousins jusqu'au dixième degré ; on en prend cinq ou six, ou dix ou vingt, selon que l'on se sent les reins solides ; et, grâce à ce biais très en usage, et que l'administration ne discute pas, on se trouve en réalité, malgré les prohibitions légales, propriétaire incontesté de vingt concessions parfaitement mitoyennes et n'en faisant plus qu'une seule.

« Les titres obtenus, chacun choisit son emplacement à sa guise dans les territoires vacants, et n'a plus qu'à payer ses redevances et à exploiter ses mines sans interrompre jamais ses fouilles deux années complètes. Car, en ce cas, comme je vous l'ai dit, il perdrait, non pas sa concession qui reste valable tant que les 500 roubles annuels sont payés, mais il serait dépossédé de son terrain.

« C'est une grosse affaire que le choix d'un terrain minier. Comme il faut quitter la région centrale des zones habitées, on commence par chercher de bons guides, par organiser toute une caravane pour emporter provisions et outils ; puis, on se lance au hasard ou sur des indications vagues. On cherche, on fait des sondages, on étudie l'importance des filons qu'on rencontre. Lorsque, enfin, on croit avoir trouvé un bon terrain d'exploitation, on délimite sa concession et l'on se met en mesure de se procurer des travailleurs pour la saison suivante. Pour cela on expédie des émissaires dans les villages les plus proches. On embauche par

leur entremise des ouvriers à raison de 100 à 150 roubles pour la saison complète, le prix de l'engagement variant suivant les distances à parcourir et suivant les frais d'entretien ; car, en dehors de ce salaire convenu, on s'oblige à loger, à nourrir et habiller les travailleurs. Cet embauchage se conclut d'ordinaire sans grandes formalités. Une fois d'accord sur le prix, on avance, à titre d'arrhes, 25 ou 30 roubles au futur mineur, et il vous remet son passeport sans lequel on ne peut circuler en Sibérie. Si l'on négligeait de prendre cette précaution indispensable, les arrhes une fois bues, ce qui ne serait pas long, l'engagé ne se ferait aucun scrupule de se procurer d'autres moyens de boire en se faisant embaucher par un second et même par un troisième concessionnaire. La soif du paysan sibérien est inextinguible. Et, même en prenant toutes les précautions requises, il faut encore, au début de la saison, les envoyer chercher. D'eux-mêmes ils ne viendraient jamais.

« Ces travailleurs sont tous des hommes libres, colons, déportés libérés ou fils de déportés ; le gouvernement réserve en effet les prisonniers pour le travail des mines de l'État.

« La cohorte des embauchés réunie et conduite à la concession, on les habille de pied en cap, on leur donne des bottes, etc., et le travail commence.

« La saison des mines ouvre à la fonte des neiges et finit régulièrement le 10 septembre par toute la Sibérie. Si le travail se prolongeait au delà de cette date, les mineurs n'auraient pas le temps suffisant pour regagner leur village avant le retour des neiges.

« C'est pourquoi, le 10 septembre, tous les ouvriers reçoivent le salaire convenu, en même temps qu'on leur restitue leur passeport. Immédiatement ils regagnent la grande route par la voie la plus courte, et là commence un voyage plein de tentations, auxquelles ils succombent presque tous. Comme ils ont de l'argent, à chaque pas ils rencontrent des marchands qui les exploitent. Ils achètent des pantalons en velours de coton noir, des chemises rouges, mais surtout ils s'enivrent du matin au soir. Quelques-uns, plus vaniteux, se payent le luxe de voitures à quatre chevaux pour rentrer au village. En général, avant d'arriver au logis, ils ont mangé ou bu jusqu'à leur dernier kopek. Plus d'un se voit forcé d'achever à pied et en mendiant la route qu'il parcourait si glorieusement au début en voiture. Puis, aussitôt rentrés, leur premier souci est de se procurer un nouvel engagement pour la saison suivante, afin d'en toucher les arrhes et, naturellement, de les boire aussitôt. Après cela, ils passent l'hiver dans une misère cruelle, retournent travailler au printemps, gaspillent leur pécule en automne, et chaque année de même.

« Ces exploitations minières ne sont pas toutes également fructueuses pour les concessionnaires ; quelques-unes rapportent beaucoup d'argent, d'autres se soldent en perte, c'est affaire de chance. Aussi, lorsqu'une mine ne produit pas suffisamment, on l'abandonne, et l'on va chercher de meilleurs filons ailleurs, la même concession pouvant servir indéfiniment.

« Après les districts des monts Ourals, les gouver-

nements de Sibérie où l'on trouve le plus de mines d'or sont ceux de Jeniseisk, d'Irkoutsk et de Tschita.

« L'or se trouve, soit dans des roches de quartz, soit à l'état de poudre ou de pépites dans les sables. On donne généralement la préférence à ces derniers gisements, dont l'exploitation par le lavage est peu compliquée et nécessite le moins de frais d'installation; car les appareils dont on se sert sont des plus primitifs, comme vous allez en juger :

« C'est d'abord une table horizontale en tôle ou en bois de 40 à 50 centimètres de longueur, munie de rebords à angles droits et percée de trous gros comme le doigt. Puis, au-dessous de cette table, une planchette munie de deux rebords, inclinée, longue de 1^{m}, 50 environ ; l'inclinaison de la planchette variant selon la richesse et la densité du sable. — Dans cette planchette des rainures transversales ont été préalablement taillées, rainures qu'on remplace parfois par de simples petites lattes, clouées en travers et qui forment autant d'arrêts.

« Ajoutez-y une pompe à bras, qui sert à projeter l'eau sur la table percée de trous, et vous aurez dans tous ses éléments l'appareil de lavage employé dans presque toute la Sibérie. Certains y apportent quelques perfectionnements, mais le procédé est partout le même.

« L'opération du lavage s'exécute également de façon tout à fait naïve : on place sur la table une certaine quantité de sable aurifère, un enfant le remue avec une petite pelle de bois pendant que l'eau coule dessus. En coulant, l'eau entraîne à travers les trous le

sable qui tombe sur la planchette inclinée; l'or, plus lourd que le sable, est retenu par les crans d'arrêt, où il se mêle au mercure qu'on y a mis, tandis que le sable s'écoule. Ce mercure chargé d'or est rarement distillé, faute d'appareils nécessaires. On se contente, la plupart du temps, de chauffer le mélange dans une cuiller en fer. Le mercure s'évapore, et l'or reste.

« Tout cet or, recueilli par les concessionnaires, doit être livré au gouvernement; nul n'a le droit d'en conserver la moindre parcelle. Sur plusieurs points de la Sibérie, l'État a des agences où les exploiteurs de mines sont tenus, sous les peines les plus sévères, d'apporter tout l'or recueilli sur leurs concessions, sous quelque forme que ce soit. On trouve de ces agences à Irkoutsk, à Miass, etc.

« Le gouvernement russe paye 14,000 roubles argent le poud d'or dont la valeur réelle est de 16,000 roubles.

« L'État fait donc un bénéfice de 2,000 roubles par chaque poud d'or; et, si nous prenions la peine de calculer le nombre de mines d'or en exploitation et les quantités de métal extraites, vous verriez que cette prime, que le gouvernement russe s'adjuge, constitue un colossal revenu. Le payement aux concessionnaires se fait en bons de couleurs variées selon leur importance. Les bons rouges valent 20 impériales, les verts 200, les gris 2,000.

« Ces bons sont, à échéance de six mois, remboursables en espèces monnayées d'or par les banques de l'État. Mais ceux qui sont pressés d'argent trouvent toujours à escompter ces mandats.

« L'exploitation des terrains aurifères diffère naturellement selon les localités et les habitudes. Je vous citerai par exemple le gouvernement de Iakoutsk. Là, sur la rivière Alokma ou sur le Vitim, deux affluents de la Léna, on est forcé de procéder d'autre sorte. Songez que c'est la partie la plus froide de la Sibérie habitée. Pendant des mois, le thermomètre reste stationnaire à 50 degrés Réaumur au-dessous de zéro; mais, dans cet épouvantable froid, le vent n'a pas sa part. Pas le moindre souffle d'air, une atmosphère calme. Toute l'humidité de l'air est gelée et transformée en petits cristaux, qui volent dans l'air en assez grande quantité pour empêcher de voir à quelques mètres devant soi. En plein jour, dans les rues, on ne distingue pas la maison qui vous fait face. Certaines natures supportent assez bien ce froid intense; la plupart des internés en sont considérablement affaiblis; c'est ce qui m'est arrivé, et j'en puis parler savamment, car j'avais tout d'abord été envoyé à Iakoutsk.

« Eh bien! continua le docteur, quand j'allais visiter mes malades, après une tournée de deux heures, j'étais forcé de rentrer chez moi dans un état vraiment pitoyable. Il me fallait absorber aussitôt plusieurs verres de vin chaud tout bouillant, et je crois bien que je serais mort, si j'avais dû prolonger d'une heure mes sorties.

« Vous comprenez facilement que, dans un pays où la température se maintient aussi basse pendant la plus grande partie de l'année, la chaleur d'un très court été ne suffit pas à réchauffer la terre. Et, en effet, à un mètre de profondeur, elle ne dégèle jamais. Or, par un bizarre

caprice de la nature, ce sol éternellement gelé et dur comme de la pierre se trouve être, par places, très riche en or. Vous voyez d'ici les difficultés de l'extraction. Là, les procédés ordinaires ne servent à rien. On commence par faire dans la montagne, tant bien que mal, une tranchée. Sur cette coupe verticale, on distingue alors facilement le filon qui contient de l'or. On place dans cette tranchée une machine à vapeur de construction spéciale qu'on fait venir de Belgique. Avec cette machine on lance sur le filon des jets de vapeur très chaude. La terre se fond et coule en boue noire, de laquelle on extrait, par les procédés ordinaires du lavage, la poudre ou les paillettes d'or. »

Le docteur X... qui connaissait à fond la Sibérie, l'ayant étudiée très sérieusement sous tous les rapports pendant son long exil, me donna, en outre de ce que je viens de rapporter, une foule de renseignements fort intéressants sur les inépuisables mines de fer magnétique que possède dans l'Oural le prince Demidoff, sur l'extraction des malachites, des pierres précieuses, etc. Mais déjà ma curiosité des choses de Sibérie m'a entraîné bien loin de mon sujet. Je reviens au Volga, non toutefois sans adresser mes remerciements à l'excellent docteur X... qui, gracié par l'empereur après dix années d'internement, exerce aujourd'hui la médecine dans une des plus grandes villes de l'empire russe.

CHAPITRE VI

SIMBIRSK — SAMARA

L'eau de la Kama est sensiblement moins sale que celle du Volga. On peut s'en rendre compte facilement, ces deux énormes masses d'eau parcourant côte à côte, ou plutôt flot à flot, plusieurs verstes sans se mêler ; si bien que, pendant plus d'une heure, ceux qui descendent le fleuve peuvent distinguer le cours de la Kama de celui du Volga.

A partir de l'embouchure de la Kama, les trains, les barques, les radeaux chargés de bois augmentent en nombre et en importance. Ce sont des monuments gigantesques, d'immenses arches flottantes, construites sur les bords du fleuve, pendant l'hiver, dans la région des forêts ; barques et cargaison sont également destinées à la vente. Aussi, les parois de ces bâtiments, formées de diverses grosses pièces de bois de construction, reliées ensemble, ne sont-elles pas étanches. Le chargement se compose de bois de chauffage, de planches débitées, de madriers, de poutres, de troncs d'arbres entiers. Sur le tout est disposé un vaste plan-

cher long et rectangle, qui déborde la coque de plusieurs mètres à l'avant ainsi qu'à l'arrière. Sur ce plancher sont édifiées et installées deux maisons de bois complètes, fortes, solides, en forme de chalets suisses. Durant le trajet, elles servent à loger l'équipage, ordinairement composé de 20 ou 30 mariniers; arrivées au port du débarquement, elles sont vendues telles quelles, comme maisons de paysan, au prix de 300 ou 400 roubles chacune. Ces deux maisons sont sur le bateau reliées l'une à l'autre par une passerelle assez élevée, au milieu de laquelle est placée une logette-vigie fort élégante qui sert d'abri au capitaine. Sur cette passerelle, ainsi que sur plusieurs autres endroits du pont, s'élèvent des mâts ou plus simplement des perches ornées de banderolles de couleur, au bout desquelles sont fixés de grands soleils ou de grandes étoiles en bois découpé et peints de couleurs vives. Ces mâts ne sont placés là que comme ornements; jamais on n'y attache de voiles.

Comme je l'ai dit, ces barques sont construites en hiver par les marchands de bois installés près des grands cours d'eau et à proximité des forêts. Ils n'ont qu'à abattre et à débiter les arbres d'un rayon très rapproché; la neige qui couvre le sol leur facilite le transport rapide de ces pièces de bois jusqu'au bord de l'eau. Lorsque la provision est faite, les barques construites, on n'a plus qu'à attendre tranquillement le dégel et la débâcle des glaces. La crue qui en est la conséquence vient chercher la barque sur la berge et la met à flot.

Ces grands chantiers flottants ont 7 à 8 pieds de tirant d'eau, et le chargement total pèse jusqu'à 100,000 quintaux, soit un petit lot de bois de 5 millions de kilos ; la valeur totale en est de 25,000 à 30,000 roubles argent environ, sur lesquels le marchand peut réaliser un bénéfice variant de 10,000 à 15,000 roubles, si aucun accident n'est survenu en route.

Mais les accidents ne sont pas rares. Fréquemment la barque s'ensable ; si l'équipage suffit à la remettre à flot, il n'y a que demi-mal; mais il faut souvent attendre un remorqueur, et, si le remorqueur et l'équipage ne réussissent pas à faire démarrer cette masse, il faut dans ce cas décharger en partie la barque, construire un radeau avec les bois enlevés, jusqu'à ce que la barque suffisamment allégée puisse être remise à flot. Cette petite opération se chiffre parfois par 5,000 ou 10,000 roubles de dépense, et de perte par conséquent. Quelquefois encore, un fort coup de vent amène un abordage, la coque se désagrège au choc, et, dans ce cas, le chargement, devenu la proie du fleuve, emporté par le courant, est entièrement perdu.

Suivant le point de départ et le point d'arrivée, la durée de la navigation varie naturellement ; mais il n'y a en tous cas jamais de temps à perdre, car les eaux du Volga baissent aussi rapidement qu'elles ont monté. Il ne faut pas moins de trois semaines à une *barga*, comme on appelle ces chantiers flottants, pour aller de Nijni à Saratow, et l'on n'a encore franchi que les trois cinquièmes du parcours si l'on se dirige sur Astrakan.

On donne pour salaire aux mariniers composant

l'équipage entre 15 et 30 roubles, suivant la longueur du trajet. Le déchargement opéré, ils retournent à pied chez eux en longeant les bords du Volga.

Les bargas et les radeaux se manœuvrent au moyen d'immenses avirons fixés à l'avant et à l'arrière. Mais, comme ils n'avancent que selon la force du courant qui seul leur imprime une impulsion en avant, on comprend que leur marche et leurs manœuvres soient fort lentes, et, par suite, la navigation devient particulièrement difficile pour les vapeurs, surtout la nuit, au milieu de ces écueils mouvants qui encombrent le fleuve.

Pour éviter les rencontres et les abordages, les steamers sont forcés de siffler presque constamment pour signaler leur approche. Pendant le jour, on agite des drapeaux, soit à gauche, soit à droite, sur la passerelle, signal qui indique aux capitaines des bargas de quel côté on veut les dépasser ou les croiser. La nuit, on se sert de fortes lanternes; grâce à ces précautions, les abordages sont rares; par contre il arrive souvent que le bateau à vapeur, pour ne pas heurter une barga, soit forcé de quitter un instant la partie profonde du fleuve, et cela suffit pour qu'il s'ensable, d'autant que la position des bancs de sable, qui sont nombreux, ne peut jamais être bien connue, car ils se déplacent fréquemment.

Par bonheur les pilotes savent généralement très bien leur affaire, connaissent les passes difficiles, et, sous leur direction, on navigue très prudemment. Dès que notre pilote a le moindre doute sur l'état du fond, il

place à l'avant deux hommes armés chacun d'une longue perche graduée et peinte par anneaux noirs et blancs, pour sonder le lit du fleuve. A chaque instant on les entend crier :

« 7 archines[1] !

« 6 archines !

« 5 archines ! »

Oh ! alors, sur ce dernier cri, on ralentit subitement la marche, jusqu'au moment où on peut enfin constater une profondeur plus rassurante.

Dans la soirée nous stoppons à Simbirsk. Bâtie sur la rive droite du Volga, au sommet d'une colline taillée à pic qui domine le fleuve, Simbirsk compte 30,000 habitants. Mais il ne nous sera pas possible de visiter la ville, car le bateau repart dans une heure. Du moins y jetterons-nous un coup d'œil, et nous voici à terre, M. et Mme Dubourg, moi et l'inévitable Péter qui, pour cette fois, par exception, ne porte qu'un seul châle et qu'un seul pliant.

Nous escaladons un grand escalier de bois qui nous conduit à la crête de la colline, à 150 mètres au moins au-dessus du niveau du fleuve. De là nous jouissons d'une vue admirable sur tout le pays d'alentour. La ville est neuve, un incendie l'ayant détruite presque entièrement en 1864. Aussi la plupart des maisons sont-elles en pierre. Mais, à l'exception de la cathédrale construite au point culminant de la colline, de quelques églises d'un style médiocre et d'un certain nombre de

1. L'archine mesure 711 millimètres.

monastères, Simbirsk ne présente rien de remarquable comme architecture. On nous signale de grosses fortunes parmi les habitants. Le pays est très fertile et le commerce des grains très important. Pendant que nous admirons un magnifique coucher de soleil qui illumine de ses feux le panorama de Simbirsk et transforme les eaux du Volga en flots d'or, un sifflet retentissant, prolongé et lugubre, qui semble venir des entrailles du sol, nous arrache à notre extase. C'est le *Général Kauffmann* qui annonce son départ; et nous voilà dégringolant comme des fous, au pas de course, soulevant des nuages de poussière, l'interminable escalier de bois que nous venions d'escalader si péniblement. Et nous arrivons essoufflés, vingt minutes trop tôt. Nous aurions très bien pu prendre nos aises et descendre doucement; mais, peu familiarisés encore avec les coutumes du bord, nous avons pris trop au sérieux un signal qui n'était qu'un premier avertissement.

A la tombée de la nuit, nous nous remettons en marche. Le temps est calme, le ciel se garnit d'étoiles; au tumulte du départ a succédé un silence relatif; on glisse poétiquement sur le fleuve, qui semble uni comme une glace et qui garde immobile le reflet argenté de la lune.

Par hasard, le nombre des bargas et des radeaux a diminué, plus de crainte d'abordage, la nuit se passera sans émotions... nous marchons à toute vapeur... et les conversations se poursuivent paisibles dans les groupes qui parsèment le pont...

Tout à coup, on sent comme une trépidation étrange,

le bateau a frolé le fond de sable, puis un choc violent et un arrêt instantané. Nous sommes ensablés.

Mme Dubourg pousse un cri d'effroi! Quel cri! je ne l'oublierai de ma vie, on aurait pu croire qu'on lui arrachait l'âme. Évidemment elle se croyait perdue. Aussi, pendant tout le temps que dura le renflouage, une heure environ, j'eus vraiment pitié d'elle. Quelles émotions! Quelle terreur! Après cela il n'était plus permis de douter des peurs qu'elle devait avoir eues à se voir à Moscou, menacée d'être dévorée vive par les corneilles, ou cahotée par les affreux fiacres de la Ville Sainte. Elle était encore toute tremblante, malgré nos exhortations, quand, l'accident réparé, nous nous remîmes en marche.

Le reste de la nuit se passa bien.

Nous fîmes un court arrêt à Stavropol, petite ville de 4,000 à 5,000 habitants, et, au matin, nous arrivions à Samara, le chef-lieu de la province, qui en compte 40,000. Samara se trouve sur la rive gauche, à l'extrémité d'une sorte de boucle que forme le Volga en s'infléchissant vers l'est. Il était grand matin quand nous touchions à Samara, et cependant Mme Dubourg se trouva prête pour descendre à terre, et nous voilà partis tous les trois, tous les quatre en comptant maître Péter.

Mais la promenade à Samara ne valut pas ma visite à Kazan. Sauf sa situation élevée qui domine la campagne environnante, la ville n'a rien de remarquable ni de curieux. Des maisons en pierre couvertes de toits de tôle ; des rues assez larges mais mal entretenues, ni

pavées, ni même empierrées, pleines de fondrières ; quelques trottoirs, de bois il est vrai. Au milieu de chaque rue un grand réservoir, sorte de cuve remplie d'eau pour parer aux incendies ; de monuments ayant un caractère, un style, pas un ; pas une église à citer. Pour tuer le temps, nous ne trouvâmes rien de mieux à faire que d'aller au marché. On y vendait un peu de tout ce qui est nécessaire à la vie russe, mais surtout des poissons de toutes sortes et en quantité. Je trouvai là de superbes et gigantesques écrevisses ; on m'en donna sans marchander 50 pour 40 kopeks, 1 franc environ ; notez qu'elles étaient grosses comme de petits homards avec des pinces longues comme mon index jusqu'à la naissance du pouce ; d'ailleurs laides d'aspect, anguleuses et pointues. Je les portai à bord, parce qu'on m'en avait vanté la délicatesse, pour donner à notre chef l'occasion de se distinguer.

Samara est une ville de grand avenir ; située sur le chemin de fer de Moscou, ou plutôt de Pétersbourg à Orenbourg, c'est-à-dire sur la véritable grande route de la Sibérie, elle a déjà un commerce très développé et deviendra un des marchés les plus importants de l'Empire, quand le pont sur le Volga qui doit la relier à la rive droite sera terminé, et qu'on pourra sans descendre de wagon aller d'un bout à l'autre de la ligne.

En attendant le départ, nous flânons sur le quai ; mais il n'est garni que d'affreuses boutiques de marchands de poisson salé qui répand une odeur insupportable. A huit heures enfin, nous repartons, après un arrêt de quatre heures.

C'est à Syzran, à quelques verstes au sud de Samara. que se construit le pont de fer dont je viens de parler et sur lequel passera la ligne d'Orenbourg. On y travaille depuis quatre ans. Ce pont, d'une longueur totale de 1 verste et 150 sagènes, soit 1,387 mètres de long, est assez haut pour que les vapeurs puissent passer sous ses arches sans qu'il soit besoin de baisser les cheminées. Sur la rive droite, qui est fort élevée, comme je l'ai dit, le pont a trouvé des assises naturelles ; mais il a fallu élever des remblais considérables sur la rive gauche. Sur les douze piles de pierre qui doivent porter le pont, neuf sont achevées. Elles sont construites d'après le système adopté jadis pour le pont de Kehl sur le Rhin. Ces piles, éloignées de 125 mètres l'une de l'autre, sont reliées entre elles par de longues galeries de fer. Déjà deux de ces galeries sont en place, terminées, ce qui permet d'avoir une idée très exacte de ce que sera le pont lorsqu'il sera achevé.

La construction et la mise en place de ces galeries sont très intéressantes à suivre : du côté droit du fleuve, en aval du pont, sont des pilotis énormes, une vraie forêt de poutres de sapin, reliées les unes aux autres et formant plusieurs étages, de façon que l'étage supérieur, disposé en plate-forme, se trouve juste au niveau de la partie supérieure des piles de pierre. Les fers sont amenés là tous coupés d'avance à la longueur voulue et percés de trous ; il ne reste plus qu'à les assembler et à les boulonner. C'est sur les pilotis que se fait cette opération d'assemblage. Dès qu'une des galeries qui doivent relier deux piles entre elles est

achevée, on la roule tout d'une pièce, on la glisse jusque sur un pilotis mobile, qui est de la même hauteur que les autres, mais qui a été fixé sur six pontons de fer solidement amarrés au bord du fleuve et accouplés les uns aux autres.

La galerie posée sur ces pilotis et ces pontons, un certain nombre de vapeurs remorquent tout l'appareil près des piles, sur lesquelles on glisse l'énorme armature de fer par les mêmes procédés qui ont servi à la faire passer des pilotis fixes aux pilotis mobiles.

Le chemin de fer est terminé et mis en exploitation sur tout son parcours; la seule interruption est la traversée du Volga, et, en attendant que le pont soit achevé, ce qui peut exiger plusieurs années encore, au train dont marchent les travaux, on fait traverser le fleuve aux voyageurs et à leurs bagages sur de petits vapeurs; transbordement peu agréable, d'autant qu'il cause une perte de temps considérable.

Lorsque nous eûmes dépassé le pont, le marchand de poisson salé d'Astrakan, ainsi que tous ceux des passagers qui n'en étaient pas à leur premier voyage, vint nous annoncer que, le soir même, nous arriverions à Volsk, ville célèbre dans tout l'Empire par ses excellentes voitures, par ses beaux jardins, et surtout par le superbe parc du Club, dans lequel, chaque soir, sous prétexte d'entendre la musique militaire, se réunit, en grandissime toilette, la bonne société de la ville, société brillante et choisie. Ce qui complétait la bonne nouvelle, c'était cette assurance que, par une faveur, une grâce toute spéciale, les portes du parc, qui

ne s'ouvrent ordinairement qu'aux seuls membres du club, ne sont jamais fermées pour les étrangers de passage.

C'était donc pour tous une soirée mémorable qui se préparait; on ne parla plus d'autre chose; chacun renchérissait sur les magnificences du parc, les fleurs rares des parterres; les beaux fruits, que sais-je? Quant aux dames, leur préoccupation était grande, et, après une heure de conciliabules, elles décidèrent à l'unanimité qu'elles se mettraient toutes sur leur plus grand tralala.

Mme Dubourg, comme bien vous pensez, n'avait point été la moins ardente à voter la motion. Je crois même qu'elle en était quelque peu l'instigatrice.

Mais, tout à coup, nous lui vîmes prendre l'air grave d'une personne absorbée par un problème difficile à résoudre. Elle rougit, puis devint toute pâle et s'écria avec une émotion et une angoisse intraduisibles :

« Mais cette robe.... (Sans doute celle qu'elle avait en vue), ma robe... elle est dans ma malle. »

M. Dubourg me regarda consterné.

« Il me faut ma malle, continua-t-elle avec agitation ; vite, Charles (c'était son mari), fais-moi donner ma malle. »

C'était facile à dire, mais non à exécuter. La malle devait être à fond de cale, et l'entrepont était à ce point encombré de passagers de toutes les couleurs et de colis de toutes formes, que bien d'autres que ledit Charles eussent frémi de la terrible tâche qu'il fallait mener à bien.

Dans une circonstance aussi critique, je ne pouvais

l'abandonner. Nous partîmes donc tous les deux en ambassade auprès du second, qui, protestant de son impuissance à nous satisfaire, nous renvoya au capitaine. Celui-ci, bien que le plus aimable des hommes, se fit très fort tirer l'oreille avant de nous consentir une faveur si exceptionnelle.

Il se décida pourtant. On entassa les uns sur les autres à les étouffer les malheureux passagers de l'entrepont, et l'on put dégager l'écoutille. Un matelot descendit alors, entraînant avec lui la corde du palan et, au bout d'un bon moment, nous vîmes apparaître une malle..... Quelle malle! Je n'en pouvais croire mes yeux... un monument, quelque chose comme un kiosque de nos boulevards, à l'usage des marchands de journaux. Comme vous le devinez, une pareille malle ne pouvait entrer dans la cabine ; y eût-elle pénétré qu'elle l'eût toute remplie. On dut la déballer sur place, mais avec des soins infinis. Là, Péter révéla son utilité, c'est une justice à lui rendre; il se posa en faction auprès du kiosque en question et joua admirablement son rôle de gendarme pour maintenir à distance les curieux. Au fur et à mesure du déballage, chaque fois qu'apparaissait un des fragments du fameux habillement dont l'ensemble devait composer la *toilette dernier cri* qu'on nous avait promise, M. Dubourg et moi nous étions chargés à tour de rôle de porter avec tout le respect voulu ledit fragment dans la cabine de Madame. Cette opération de va-et-vient se renouvela si souvent que je crus que la malle en serait vidée; mais enfin les fouilles, couronnées de succès, prirent fin ; on referma à triple

serrure la porte, de ce cabinet de toilette ambulant et Madame alla s'enfermer aussitôt dans ses appartements.

Elle n'avait que deux heures devant elle ; ce n'était pas trop pour se coiffer, se pomponner, s'ajuster, s'épingler et mener à bien les cent opérations qui constituent de nos jours la toilette d'une femme du *high life*.

A mesure que nous approchions de Volsk, les passagères disparaissaient les unes après les autres, chacune tenant à faire honneur de ses plus beaux atours au club hospitalier et à ses membres. Le silence se fit à bord. On sentait que quelque chose de *grand* se préparait.

Comme nous allions accoster, apparut la première sur le pont, rayonnante comme un astre, la divinité du bord, Mme Dubourg, dans une toilette! une de ces toilettes qui... une de ces toilettes que... enfin une toilette d'un goût qui restera perpétuellement le privilège de nos couturiers et couturières, mais que la grâce et l'élégance natives de nos Parisiennes sont bien faites pour mettre en valeur. C'était du Laferrière tout pur, le chef-d'œuvre, la pièce de maîtrise de l'illustre Caroline, comme on eût dit au temps jadis.

Quant aux toilettes des autres dames du bord, je n'en dirai rien... par politesse.

Le moment est venu.

Nous voici arrivés à Volsk; nous allons enfin trouver de bonnes voitures pour parcourir les deux verstes qui nous séparent du fameux parc. La procession se met en branle, le marchand de poisson salé d'Astrakan et

sa grosse moitié aux petits yeux marchant en tête pour nous montrer le chemin.

Nous avons beau ouvrir de grands yeux pour trouver les excellentes voitures tant vantées, nous ne voyons devant nous qu'une nouvelle variété de guimbardes russes. Celles-ci s'appellent des *charabannes* en russe, mot qui vient évidemment de char-à-bancs, bien que le véhicule qu'il désigne n'y ressemble nullement. Les Russes nomment aussi couramment cela des *guitares*. C'est plus franc. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une guitare? Eh bien! figurez-vous une voiture à quatre roues, en tête le siège du cocher et, derrière le cocher, un banc disposé dans le sens de la longueur de la voiture et sur lequel on tient deux ou trois au plus, mais où l'on ne s'asseoit qu'à califourchon. Les dames s'arrangent comme elles peuvent; si le califourchon leur répugne, elles peuvent s'asseoir de côté; mais alors il est indispensable que leur voisin de gauche et leur voisin de droite s'associent pour les tenir solidement, sinon, au premier cahot, les jambes partiront d'elles-mêmes en l'air, et les dames feront la culbute en arrière... Voilà ce que c'est qu'une guitare.

M. et Mme Dubourg me regardaient, je les regardais non moins stupéfait qu'eux; mais que faire? La belle toilette ne permettait pas d'aller pédestrement au parc. D'autre part, elle s'abîmerait également au contact de la guitare. Nous nous casons enfin de notre mieux, plutôt disposés à rire, car, après tout, la soirée au parc nous gardait évidemment de larges compensations; nous partons.... Les jupons seront quelque peu chif-

fonnés, mais, bah! les chevaux marchent bon train, la route sera vite faite. Par malheur la guitare et son attelage soulèvent des flots de poussière qui nous aveuglent.

Nous traversons ainsi la ville. Volsk a 35,000 habitants, de larges rues, une grande place sur laquelle est une cathédrale vaste, mais d'un style lourd. La ville est bâtie sur deux collines que sépare une vallée profonde; les hauteurs qui nous font face sont couronnées par une dizaine de grands moulins à vent, dont les longues ailes, se détachant sur le ciel estompé par la nuit prochaine, paraissent immenses.

Nous arrivons enfin au parc; la porte en est ouverte; nous entrons, nous sommes entrés....

Si nous nous étions regardés avec un vif étonnement en face des guitares, ce fut bien autre chose une fois au but de notre expédition. Une fée malfaisante avait-elle passé par là? A l'envers de la marraine de Cendrillon, qui d'une souris faisait un page et d'une citrouille un carrosse, avait-elle, d'un coup de baguette, transformé les jardins d'Armide en un vulgaire vide-bouteille de banlieue? Il n'y avait pas à s'illusionner, le parc immense du club de Volsk n'était plus qu'un jardinet d'un hectare; les magnifiques parterres de fleurs rares n'avaient jamais existé que dans l'imagination du marchand de poisson salé. Deci, delà, un maigre rosier sans fleurs élevait tristement sa longue tige et sa tête morne au-dessus d'un champ de mauvaises herbes. Les frais tapis de gazon vert, comparables aux plus riches tapis d'Orient à la trame serrée, n'étaient plus

qu'une prairie terreuse où se mouraient des brins, d'herbe roussis par le soleil ou aplatis par les pieds des promeneurs; les collections de conifères étaient représentées par deux douzaines de sapins vulgaires et quelques thuyas; les arbustes rares, c'étaient des lilas étiques; des bancs de pierre effrités, vermoulus, en ruine, ornaient des allées où le pied disparaissait sous six pouces de poussière. Comme éclairage *à giorno*, des quinquets; quant à la société, aux membres du club qui devaient si bien nous faire les honneurs de leur Eden, tous absents. Nous étions absolument seuls, ahuris, prêts à croire à une mystification... Mais non, ce n'en était pas une, volontaire du moins, car le marchand de poisson salé et sa femme, qui nous précédaient, semblaient en proie à une douce extase. Ils se taisaient, mais leurs yeux écarquillés disaient : Que c'est beau! que c'est splendide! Que c'est merveilleux!

Fallait-il se fâcher ou rire? Nous prîmes ce dernier parti. Et un éclat de rire homérique, décuplé par les échos du parc, réveilla en sursaut le gardien, le *switzer*, qui dormait d'un sommeil paisible sur une apparence de gazon; nous riions à ventre déboutonné, M. Dubourg et moi, sans pouvoir nous contenir plus longtemps; Mme Dubourg riait d'aussi bon cœur, et pourtant l'aventure n'était rien moins que plaisante pour elle. Il est vrai qu'elle n'avait pas tout à fait perdu ses frais de grand tra-la-la, comme elle disait; puisqu'elle avait eu la satisfaction de nous voir admirer sa toilette; mais cette toilette faite de splendeurs, ce chef-d'œuvre de Caroline, comment sortirait-elle de cette expédition?

bien défraîchie sans doute, compromise, perdue peut-être !... On aurait pu se désoler légitimement. Mais non, Mme Dubourg n'eut pas un mouvement d'humeur, pas un mot de regret. Et pourtant, elle tenait bien à cette robe. Aussi admirai-je fort sa philosophie et cette force de caractère dont je ne l'aurais pas crue capable, je l'avoue; elle monta très haut dans mon estime après cette épreuve.... Bravement et non moins gaie que nous, elle se baissa, ramassa sa traîne, ses jupons, les mit sur son bras, et se lança héroïquement... dans la poussière.

Nous scrutâmes le parc en tous sens sans trouver aucune merveille. Restaient à voir le salon des fêtes et le café. C'était une plaisanterie, comme le reste. En fait de rafraîchissements, on trouvait du cognac et de la limonade gazeuse; encore ne pouvait-on se faire servir un verre de cognac, il fallait prendre la bouteille entière.

En dépit de tant de déconvenues, l'heure s'avançait et il fallait songer à quitter ce paradis... perdu, pour regagner le bord. Nous remontons dans nos guitares qui nous procuraient, comme je l'ai dit, la jouissance d'aller à la fois à cheval et en voiture, et nous courons au port.

Mais nos épreuves n'étaient pas finies, un sort malencontreux s'était attaché à nous. Pendant notre excursion, il est arrivé à Volsk plusieurs steamers : un samolète[1], un grand navire genre américain, d'autres encore, et, parmi ces derniers, un bateau de la Compagnie Kawkas et Merkur, ressemblant à s'y méprendre

1. La Compagnie des Samolètes a le privilège du service de la poste sur tout le parcours du Volga et de ses affluents.

à notre *Général Kauffmann*, lequel lui avait cédé sa place à quai, je ne sais pour quel motif, et était allé s'amarrer quelques centaines de mètres plus bas.

Nos cochers nous conduisent tout droit au ponton par lequel nous avions débarqué. Nous les payons et, pendant qu'ils retournent en ville, nous montons à bord. Mais ce ne sont que nouvelles figures; cela ne nous étonne qu'à demi. Il y a toujours au moment de l'embarquement un certain va-et-vient de visiteurs. Mais Mme Dubourg, qui veut entrer dans sa cabine pour changer de costume, la trouve occupée par un Monsieur sans façons qui ronfle dans son lit! *Proh pudor!* Elle pousse les hauts cris, comme toute femme aurait fait à sa place; nous accourons, on dispute, on s'explique et le mystère s'éclaircit : nous n'étions pas sur le *Général Kauffmann*, mais bien sur un bateau construit sur le même modèle, faisant route pour Nijni. Quel coup de théâtre!

Et, à ce moment même, le sifflet donnait le signal du départ. Vous jugez si nous nous hâtâmes de dégringoler sur le quai avec un empressement de lièvres qui détalent!

Mais où chercher notre bateau? Qu'en avait-on fait? il était peut-être parti. C'est alors que nous aurions tout pardonné aux guitares pour en trouver une de libre. Mais elles étaient loin, et il nous fallut patauger dans le sable humide du port, nous traîner dans la poussière, nous enfoncer dans la boue, pour retrouver enfin l'introuvable *Général Kauffmann*.

Le capitaine dut courber la tête sous l'avalanche de

nos malédictions. La belle toilette de Laferrière était dans un état indescriptible; les petits souliers mignons perdus sans ressource... Une déroute complète, qui nous devait donner l'air contrits et passablement vexés. Une pensée nous consola pourtant assez vite. C'est qu'il aurait pu nous arriver pis. N'avions-nous pas risqué de remonter sur Nijni pendant que nos bagages descendraient à Astrakan? Il y avait de quoi frissonner rien que d'y penser! C'eût été le véritable complément de la délicieuse soirée que nous venions de passer.

Eh bien! un dernier supplice nous attendait. Des milliards de petites mouches microscopiques vinrent nous assaillir; impossible de s'en défendre, elles glissaient partout, pénétraient dans les vêtements les mieux boutonnés et nous piquaient cruellement. On en était littéralement dévoré, et l'on n'y pouvait rien.

Quelle nuit! Une chaleur lourde, asphyxiante, emplissait les cabines, dont les hublots restaient hermétiquement fermés pour ne pas donner passage à ces mouches diaboliques. Aussi me fut-il impossible de fermer l'œil. L'heure de rire était passée, et personne n'en avait plus envie, je vous assure, lorsque, à six heures du matin, nous nous arrêtâmes à Saratow.

CHAPITRE VII

DE SARATOW A ASTRAKAN

Saratow est assurément la ville la plus importante du Volga, sinon comme population, puisqu'elle ne compte que 80,000 habitants et que Nijni en a 100,000, du moins comme centre commercial, comme mouvement politique. Nijni n'est plus qu'une ville quasi morte, la foire terminée. Saratow conserve toujours la même intensité de vie ; aussi est-elle la tête de ligne d'une grande voie ferrée qui conduit à Moscou par Tambow et Riazan.

Saratow est bâtie dans une situation très pittoresque, sur une série de collines assez élevées qui occupent le côté droit du fleuve. Les rues en sont larges, bien alignées, pavées et bordées de trottoirs ; toute la ville est éclairée au gaz ; mais ce qui ne laisse pas de surprendre dans cette cité toute moderne, remplie de grands et beaux édifices, la cathédrale, nombre d'églises, le palais du gouverneur, le palais de justice, le théâtre, les casernes, les hôpitaux, etc., c'est de voir à côté

des grandes maisons de pierre couvertes en tôle, à l'aspect confortable et même luxueux, une quantité étrange de huttes de bois recouvertes de chaume; ce sont les restes de l'ancienne ville...

A la crête des collines se détachent sur la ligne d'horizon plusieurs moulins à vent, d'un très joli effet. Saratow est, certes, la ville la plus attrayante que nous ayons vue depuis Kazan. Le commerce de détail est important, les boutiques sont élégamment décorées, mais les spécialités s'y confondent un peu. J'ai vu sur le même comptoir vendre les modes de Paris et tous les produits de la quincaillerie moderne ; je n'affirmerais même pas que, dans cette même boutique, on n'eût pu s'approvisionner de chandelles, de sucre et d'épices.

Mais c'est surtout par son grand commerce de grains, de tabacs et de tous les produits agricoles du pays, que Saratow a conquis sa situation.

Cette fois, j'entreprends seul une promenade à travers la ville. Mme Dubourg est peu tentée de se risquer sur des chemins poussiéreux par une chaleur suffocante, et Monsieur, n'étant que médiocrement curieux, reste auprès de sa femme. D'ailleurs les mouches n'ont pas cessé de nous dévorer, et Mme Dubourg ne se croit pas présentable. Heureusement ma descente en ville nous procure le préservatif tant souhaité contre ces maudites petites bêtes. Déjà la veille, à Volsk, j'avais remarqué beaucoup de naturels du pays portant, sous leur chapeau ou leur bonnet, une sorte de filet de fil à grosses mailles qui leur tombait jusque sur les épaules, comme s'ils se fussent mis sur la tête un de ces petits

filets dans lesquels les pêcheurs à la ligne enferment leurs victimes. J'avais vu cet attirail, qui ne pouvait avoir d'autre but que de les préserver des piqûres des mouches, à des bateliers, à des pêcheurs à la ligne installés au bord de l'eau ; mais je ne me rendais pas compte comment ces filets à si larges mailles pouvaient arrêter au passage ces mouches presque microscopiques. On me donna le mot de l'énigme dans un magasin de Saratow.

Ces filets sont enduits de certaines essences de parfum très fort, comme l'aspic ou le clou de girofle, et ces émanations tiennent à distance ces féroces petites bêtes. J'achetai aussitôt une douzaine de ces filets avec un gros flacon d'essence, et, de retour à bord, j'en fis une généreuse distribution à mes compagnons de route, qui me reçurent comme un sauveur. Et, en effet, j'avais quelques droits à leur reconnaissance, car, à partir de ce moment, les mouches renoncèrent à nous persécuter. Mais, affublés de ces filets, nous avions tous, il faut l'avouer, de bien drôles de têtes.

Nous nous remettons en route après deux heures d'arrêt, et, dès que nous avons laissé la ville derrière nous, nous apercevons un grand camp où chaque année vient s'exercer la brigade qui tient garnison à Saratow.

Plus bas, nous dépassons une énorme barga. Le propriétaire de cette barga est précisément à notre bord. Il nous apprend qu'elle vient de la rivière Blanche, un des affluents de la Kama, et qu'elle est en route depuis onze jours.

Les passagers familiers avec les rives du Volga nous apprennent, à notre grand déplaisir, que la région la plus pittoresque du fleuve se trouve entre Volsk et Saratow... et justement nous avons passé là la nuit, et par une nuit des plus sombres. En plein jour nous aurions pu, paraît-il, voir toute une chaîne de montagnes imposantes ne le cédant en rien à la Suisse, entre autres les monts Gagoulinski et Warotta. Ce dernier nom veut dire en russe : Porte. C'est un contre-temps fâcheux, duquel nous nous consolons toutefois assez vite en songeant que les personnes qui nous vantent ces beautés sont les mêmes qui nous ont vanté le parc de Volsk.

Au-dessous de Saratow, nous retrouvons le même paysage monotone : à droite, des coteaux de calcaire, blancs, arides et nus, quelques rares villages ; à gauche, d'immenses plaines nues s'étendant à perte de vue ; mais, depuis vingt-quatre heures, nous sommes dans la région de la grande production du blé. Les récoltes sont ici prodigieuses, presque fantastiques ; le sol est fertile à ce point et si bien approprié à cette culture que, le blé coupé, on se borne à promener sur les chaumes une herse qui les arrache ; on ensemence par-dessus, et le blé pousse merveilleusement dans ces conditions. Et voilà des siècles qu'il en est ainsi et que la récolte est toujours d'une abondance rare, sans qu'on ait jamais eu besoin ni de labourer ni de fumer la terre.

Il en résulte que la situation fortunée des riverains est visible. Leurs villages sont mieux entretenus, leurs maisons plus confortables que dans le pays au-dessus.

C'est dimanche ; ils accourent en masse aux quais

d'embarquement pour l'arrivée des bateaux, comme ailleurs on va voir le passage d'un train ; ils sont tous habillés de vêtements aux couleurs voyantes ; les chemises rouges et les chemises blanches dominent ; quelques baskirs aux costumes pittoresques sont mêlés à cette foule bigarrée.

A chaque station nous voyons se renouveler pour la plupart nos voyageurs de troisième classe ; mais le nombre n'en diminue pas, au contraire ; aussi l'entrepont, le jour durant, et surtout le dimanche, ne présente plus le spectacle de l'encombrement, mais bien d'un entassement indescriptible. Les pauvres diables sont serrés les uns contre les autres comme des figues dans un panier ; il n'est plus question de faire son lit et d'étendre son tapis, et pourtant personne ne se plaint ; ils ont tous l'air parfaitement content et très heureux.

Aux premières, le vide se fait peu à peu, il n'y a plus guère que les passagers à destination d'Astrakan ou des autres ports de la Caspienne, tels que Bakou, etc. Fort peu de monde à la table d'hôte. Quant au chef, il fait de son mieux, et, soyons justes, il cuisine vraiment bien. Il nous a préparé entre autres choses les fameuses écrevisses de Samara, à la bordelaise... on ne les eût pas mangées meilleures chez Bignon ou au café Anglais. Il nous sert pourtant un peu trop souvent du sterlet qu'il nous prépare à toutes les sauces imaginables ; c'est un excellent poisson, mais trop est trop. Il est très bon marché sur tout le parcours du fleuve, bien qu'il coûte des prix exorbitants à Moscou et à Pétersbourg. Pour qu'il soit agréable au goût, apprécié des vrais connaisseurs,

il faut, en effet, le conserver vivant jusqu'au moment où on lui fait voir le feu. Dans certains restaurants de Moscou, on vous apporte les sterlets dans une poissonnière tout vivants sur la table, et on les fait cuire sous les yeux mêmes du consommateur ; et, même dans ces conditions, ils ne valent pas ceux que nous mangeons à bord, car ils supportent difficilement le voyage, ce qui fait qu'ils sont d'autant plus chers qu'ils sont moins comestibles. Un sterlet vivant, qui vaut une bagatelle sur le Volga, coûte à Pétersbourg, suivant sa taille, vingt, quarante ou même cent roubles, tandis qu'un sterlet mort se vend pour rien, comme chez nous le poisson blanc.

On nous régale aussi de kawiar frais. Quelle différence avec celui que nous mangeons à Paris; les petits tonnelets dans lesquels on nous l'offre sont certes bien coquets, mais ce qu'ils contiennent ne vaut pas le diable. Il faut absolument le manger sur place, alors c'est un mets vraiment exquis. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de déjeuner, le matin, simplement avec du bon kawiar, bien frais, bien gris, bien luisant, à gros grains, accompagné de petits radis, de fines tranches de pain de seigle, le tout arrosé d'un verre de soi-disant vin de Grave, qui avait à bord la réputation d'être excellent.

La première fois qu'on lui offrit du kawiar, Mme Dubourg poussa les hauts cris. Qu'est-ce qu'on voulait lui faire manger? du kawiar! des œufs de poisson tout crus! quelle horreur! jamais elle n'y devait toucher.

Et pourtant la curiosité qu'éveillait en elle nos excla-

mations d'hommes satisfaits, la gourmandise aidant, car je la soupçonne entre nous d'être gourmande comme une chatte, elle y vint à son tour; et, après quelques simagrées et quelques grimaces, elle s'y fit si bien qu'à cette heure elle s'en régale tout comme nous.

J'ajouterai à son éloge que, depuis cette épreuve, elle n'a jamais hésité à goûter immédiatement tout ce que je lui présentais, en le lui recommandant. L'essai ne la convertissait pas toujours, mais du moins se gardait-elle de rejeter de parti pris les choses sans les goûter, ce qu'elle avait cru devoir faire tout d'abord pour le kawiar.

Pour en finir avec le chef et sa cuisine, je lui ai assez adressé d'éloges pour pouvoir lui dire qu'il a une manie malheureuse, c'est de tout empoisonner de fenouil; il en met dans tout; les premiers jours cela va, mais; au bout de quelque temps, l'odeur pénétrante de cette herbe devient insupportable.

Dans la soirée, nous arrivons à la région où Stenko Razine fomenta la grande levée de boucliers de Cosaques au XVIIe siècle. Un des passagers nous raconte la légende ou plutôt l'histoire de ce paysan énergique qui tint en échec assez longtemps dans ces provinces la puissance du czar. Stenko Razine, après s'être emparé d'Astrakan, de Saratow, de Samara, menaça même Nijni. Les Russes parvinrent, non sans peine, à le repousser et à s'emparer de lui. Il fut exécuté à Moscou en 1671.

La nuit était venue par degrés pendant le récit très mouvementé du passager, qui nous montrait les lieux

illustrés par les sinistres exploits de cet aventurier féroce. Cette tragique histoire avait vivement impressionné Mme Dubourg. Elle sondait les côtes d'un œil défiant et demanda même à plusieurs reprises si Stenko n'avait pas laissé quelques imitateurs, s'il n'y avait pas à craindre d'être attaqué par quelque flottille de bandits qui nous prendraient à l'abordage et ne nous feraient aucun quartier. Je crois bien que, si elle l'eût osé, elle eût prié le capitaine de faire charger à mitraille la petite pièce placée à l'avant du bateau, et nous, de mettre en état nos revolvers pour lui servir de gardes du corps... Mais rien ne troublait le silence de la nuit, les rives étaient calmes et désertes; elle rentra à demi rassurée dans sa cabine, et quelques heures d'un bon repos paisible et sans incident la remirent de ses frayeurs nerveuses.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, nous étions mouillés contre le quai de Tsaritzin. Elle daigna m'avouer qu'elle n'avait pas fait de mauvais rêves, elle ne s'était pas vue, comme un autre Mazeppa, attachée sur le dos du cheval de Stenko Razine et ainsi lancée à travers les steppes... non, elle avait paisiblement et bourgeoisement dormi.

Tsaritzin, bâtie sur la rive droite du Volga, n'a pas plus de 15,000 habitants pour le moment, mais c'est une ville d'avenir, appelée par sa situation à se peupler rapidement et à beaucoup s'agrandir. Elle est placée à l'extrémité d'une voie ferrée qui vient, presque en ligne droite, de Moscou et d'où se détache à Kozlof l'embranchement qui passe par Saratow.

C'est par cette ligne de Tsaritzin que se dirigent les voyageurs pour Astrakan, qui ne veulent pas se résigner aux lenteurs d'une navigation sur le Volga; arrivés à Tsaritzin en wagon, ils trouvent là, chaque jour, un bateau en partance pour la Caspienne.

Une autre ligne de 70 verstes de longueur relie cette ville à Kalatsch sur le Don. Tout le transit du Volga et de la Caspienne à destination de la mer Noire ou de la Méditerranée passe donc forcément par Tsaritzin. Il est vrai que parfois, en été, la navigation est momentanément interrompue, quand les eaux du Don deviennent trop basses, ce qui arrive tous les ans. Mais on trouvera facilement le moyen de parer à cette éventualité au moyen d'un canal.

Pour le moment, Tsaritzin n'est encore qu'un gros bourg plus pittoresque que civilisé ; il n'y existe pas même un hôtel. Elle est bâtie sur des collines qui dominent le fleuve, mais elle a surtout, pour le moment, droit d'être signalée pour les légions de moustiques et de diaboliques petites mouches dont nous avons déjà tant souffert, et que nous retrouvons là plus innombrables et plus féroces. Bon gré, mal gré, nous reprenons nos filets que nous avions mis de côté ; nous nous résignons à être laids pour ne pas être mangés. Mme Dubourg naturellement fait exception, elle a su donner à son filet je ne sais quel tour coquet qui en fait pour elle un ornement.

Sur le quai se pressent de nombreux visiteurs, Toute une députation de Kalmouks conduite par deux de leurs pasteurs. Ce sont deux grands et beaux hommes

au vrai type mongol, qui me rappellent absolument les Thibétains que j'ai vus autrefois dans le nord des Himalayas. Enveloppés de longues robes de soie rouge andrinople, avec de hautes bottes en cuir également rouge, coiffés de larges chapeaux de paille par-dessus lesquels sont attachés de vastes foulards blancs qui retombent sur leurs épaules, ils ont vraiment très grand air. Ils sont venus de la steppe où campent leurs tribus pour saluer au passage un de leurs princes qui doit descendre en ce moment le Volga. Ils espéraient le voir sur notre bateau.

Après un temps d'arrêt démesurément long, nous repartons enfin.

Le soir nous passons à Wladimiroska, petit bourg de la rive gauche renommé pour la quantité de sel qu'on récolte dans ses environs; derrière ce bourg, à l'intérieur des terres, se trouvent trois grands lacs salés, sans compter une série d'autres petits lacs, non moins salés, qui leur font suite. Mais, pour le moment, on n'exploite sérieusement que l'un des trois grands lacs, le plus rapproché de Wladimiroska. Celui-là est entièrement à sec et contient, dit-on, à lui seul assez de sel pour en pouvoir alimenter le monde entier. La couche a plusieurs mètres d'épaisseur sur bien des verstes de longueur.

Le second lac, un peu plus au nord, est à moitié à sec; c'est-à-dire que son eau est devenue si dense et si chargée de sel que, lorsque le vent soulève ses vagues et les chasse vers l'un des bords, l'autre bord sèche instantanément par la cristallisation du sel; les vagues

mêmes se cristallisent en certains endroits, et forment des montagnes de sel lorsqu'un fort vent active l'évaporation. On peut s'y coucher sans se mouiller. Le troisième lac est encore rempli d'eau, mais on a pu s'assurer qu'il était également d'une richesse incalculable.

Tout le sel recueilli dans le lac en exploitation est rapporté à Wladimiroska et disposé par tas pesant de 40,000 à 50,000 pouds chacun. On voit le long du fleuve des centaines de ces tas alignés à la file, prêts à être enlevés, soit pour l'agriculture, soit pour la salaison du poisson. Et les droits d'accise sur le sel étant fort élevés, il en résulte que l'État tire un de ses plus gros revenus de l'impôt prélevé sur ce produit naturel. La quantité de sel, provenant en 1878 des salines de l'État ou des particuliers, s'est élevée à 31,551,775 pouds, soit 500 millions de kilogrammes, sur lesquels le droit d'accise a été de 9,087,701 roubles argent ou 36 millions de francs. Et le gouvernement d'Astrakan à lui seul, pour le produit du lac en question, entre dans ce poids pour 11 millions et demi de pouds, et dans les droits d'accise pour 13 millions de francs.

J'ajouterai que les agriculteurs et les marchands de poisson en gros se plaignent amèrement de l'exagération de cet impôt, qui rendrait, selon leur affirmation, des sommes bien plus importantes s'il était abaissé, parce que la consommation agricole en deviendrait plus considérable.

Depuis deux jours, nous sommes accompagnés par des vols de canards sauvages qui nous croisent et nous

escortent. Mme Dubourg les suit dans leurs évolutions à l'aide de sa grande lorgnette, qu'elle continue à tenir à la main pendant que M. Dubourg continue, lui, à porter imperturbablement l'étui en sautoir. Mais une nouvelle surprise l'attendait : c'était l'installation, sur les nombreux bancs de sable qui sillonnent le fleuve, de familles de pélicans et de cygnes.

Au premier groupe de cygnes qu'elle aperçut, son enthousiasme déborda. Des cygnes! de vrais cygnes! des cygnes sauvages!

Merveille des merveilles, elle n'en revenait pas! De fait, ils étaient là bien tranquilles, à deux cents mètres de nous, se nettoyant les plumes en oiseaux qui se savent chez eux, tout autant que leurs congénères des lacs du bois de Boulogne.

Du reste, dans les marais qui avoisinent le Volga, le gibier d'eau pullule, à ce qu'on nous assure. Outre les cygnes et les canards, on y trouve la bécassine et des échassiers de toutes les espèces. Mais, en cette saison, la chasse n'est pas permise, ce dont je me loue, car le chef ne peut nous accabler de ce gibier qui, à en juger par certains échantillons qu'il nous a servis en contrebande, a une odeur forte, pénétrante, et un goût tout à fait désagréable.

La nuit vient clore notre cinquième journée de navigation. Au matin nous devons être à Astrakan. Mme Dubourg commence à trouver assez étrange de se voir sur la route d'Astrakan. Il y a dans ce voyage imprévu une originalité qui la charme. Et pourtant elle ne laisse pas que d'avoir quelque peu peur de son audace. Le

voisinage de la Caspienne, dont le Turkestan occupe une partie des bords, le Turkestan, songez donc, un pays absolument sauvage aux yeux d'une Parisienne ; la pensée de se trouver bientôt au milieu de populations inconnues, dont nous avons à bord des échantillons très variés, tout cela l'impressionne de plus en plus, et, chaque fois qu'elle consulte la carte, elle se dit qu'elle est bien loin en vérité de la rue Laffitte. Par où, et comment rentreront-ils à Paris ? Elle se le demande avec une inquiétude croissante, car au fond elle a grand'peur que le retour ne soit pas commode à effectuer, pas si tranquille surtout que la première partie du voyage. Pourtant il va falloir prendre une grosse résolution. Nous allons dans quelques heures nous trouver à Astrakan, le but actuel de leur voyage ; et, comme rien ne les attire ni ne les retiendra dans cette ville, ce n'est pour eux autre chose qu'un nom inscrit au bout de l'itinéraire du bateau à vapeur. Mais une fois là, où aller ? Il est grand temps d'y songer.

Moi qui prêche naturellement pour mon saint, désireux de conserver le plus longtemps possible d'aussi agréables compagnons de voyage, je travaille à les entraîner au Caucase, leur en vantant de mon mieux les curiosités. Aller à Tiflis séduirait assez Mme Dubourg, mais un détail l'arrête : faute d'un cours d'eau ou d'un chemin de fer, le trajet de Bakou à Tiflis doit forcément se faire en voiture. J'ai beau lui dire que nous trouverons à Bakou des voitures excellentes, des tarentasses, sorte de calèches suspendues où l'on est fort bien, Mme Dubourg a peur des voitures, des chevaux,

des cochers russes, et il faudrait lui promettre de faire la route au pas pour qu'elle consentît à se risquer ; mais quoi ! 550 verstes au pas, ce ne serait guère pratique. De guerre lasse, je propose de nous arrêter à Astrakan et d'y attendre un palanquin que l'on commanderait dans l'Inde; mais ma proposition est repoussée avec perte.

Pendant que nous causions ainsi, tranquillement installés au salon, la nuit est venue et en même temps le ciel s'est brouillé. Un fort vent debout s'élève qui augmente de façon inquiétante ; de gros nuages noirs nous entourent. Des éclairs sillonnent le ciel, le tonnerre gronde, au loin d'abord, puis se rapproche. Le temps est lourd en dépit du vent, et la chaleur reste accablante. Bientôt l'obscurité est telle qu'il faut ralentir la marche du bateau ; on stoppe à chaque instant ; ce n'est plus qu'à la lueur trompeuse des éclairs que le pilote peut se guider sur cette vaste et sombre nappe d'eau toute pleine de périls. On ferme les fenêtres et les volets au salon et sur tout le bateau.

Tout à coup la rafale éclate avec une violence inouïe : une pluie battante chassée de tous côtés par un vent furieux, des éclairs effrayants, le tonnerre grondant sur nos têtes, le ciel et l'eau noirs comme de l'encre. Le pilote ne peut plus diriger la marche ; continuer la route serait folie. On mouille alors les deux ancres et nous voilà en panne au milieu du fleuve, secoués par une tempête acharnée, soulevés par des vagues plus fortes que je n'eusse supposé le Volga capable d'en produire. Grâce au fond plat de notre bateau, nous dan-

sons moins qu'on ne pouvait le craindre. Mais, cependant, le vent a beaucoup de prise sur ses flancs. Les ancres résisteront-elles à cette pression? et si elles chassent dans ce fond de vase, n'irons-nous pas nous échouer sur quelque banc de sable ou, pis encore, nous heurter, nous briser contre une barga ou un radeau? Ces réflexions nous absorbaient tous; Mme Dubourg n'en était pas la moins obsédée. Et, cette nuit-là, elle put constater les inconvénients de la navigation, même sur un fleuve. Je ne sais si, dans son émotion, elle ne regrettait pas en ce moment les fiacres de Moscou. Elle avait d'ailleurs les meilleures raisons du monde d'être effrayée, car les circonstances étaient particulièrement lugubres: l'orage redoublait, le tonnerre nous assourdissait, les secousses devenaient plus violentes, et il fallait subir tout cela dans un salon hermétiquement clos, au sein d'une chaleur asphyxiante, où se mêlait l'odeur de nos voyageurs de l'entrepont qui montait jusqu'à nous par la cage de l'escalier.

Ce supplice doublé d'anxiété dura environ deux heures. Enfin le vent s'abattit, les éclairs s'affaiblirent et s'espacèrent, le tonnerre s'éloigna... ce qui ne nous empêcha pas de rester à l'ancre jusqu'aux premières lueurs du jour, le départ ne pouvant prudemment s'effectuer dans ces ténèbres absolues.

L'endroit du fleuve où, surpris par la raffale, nous avions dû mouiller pendant la nuit était voisin de Vitlanka, village situé sur la droite du Volga à 65 verstes d'Astrakan. C'est là qu'avait éclaté, en 1878, cette épidémie de peste qui donna une si vive inquiétude à la

Russie et une grosse émotion à l'Europe. On croyait déjà la peste en route pour l'Occident. Le premier cas s'était déclaré le 15 septembre 1878 à Vitlanka, chez la sœur d'un Cosaque, récemment arrivé de l'Asie Mineure et qui lui avait rapporté en cadeau un châle et des vêtements infectés, paraît-il, et sans qu'il s'en doutât, de la terrible maladie. Aussitôt qu'elle s'en fut servie, elle fut prise de maux de tête horribles, d'une fièvre continue, d'un affaiblissement subit. Au bout de trois jours, elle était morte. L'épidémie fit des progrès rapides dans les environs. Un grand nombre de personnes moururent, mais le fléau ne gagna pas Astrakan. On compta rien qu'à Vitlanka 360 décès. Cependant on ne s'accordait pas sur le caractère de cette épidémie. A Paris et dans d'autres grands centres on soutenait que c'était la peste, la vraie peste, ce qu'on niait énergiquement à Astrakan et dans toute la Russie. Il ne m'appartient pas de trancher la question. Mais, peste ou non, le gouvernement russe, gagné par l'émotion de l'Europe, envoya à Astrakan le général Loris Melikoff, avec pleins pouvoirs pour combattre et vaincre l'épidémie, s'il en trouvait les moyens.

Le général déploya une grande énergie. Il établit un cordon sanitaire infranchissable autour de la région, brûlant les villages infectés, et, par ces procédés violents mais nécessaires, il parvint très promptement non seulement à circonscrire le mal, mais même à le faire disparaître complètement.

C'était durant la tempête que cette histoire d'épidémie nous fut racontée, avec force détails émouvants, par

un médecin d'Astrakan qui était monté sur le bateau, la veille, à Tsaritzin.

Je n'ai pas besoin de dire que le succès du narrateur fut complet. Il fit frissonner à peu près tout le monde. On regardait du côté de Vitlanka avec inquiétude; on semblait se demander si cette station forcée, juste en face de ce foyer d'infection, n'allait pas nous porter malheur. Le jour dissipa ces terreurs.

Pour ma part, la tempête passée, je me félicitais de ce temps d'arrêt qui m'avait permis d'assister à un spectacle rare sur le Volga; je n'étais pas fâché non plus d'avoir recueilli cette histoire de la peste de 1878 de la bouche d'un des principaux acteurs du drame; enfin, j'étais charmé de voir de jour les environs d'Astrakan.

A partir de Tsaritzin, les deux rives sont absolument plates. Le fleuve s'élargit considérablement, tout en devenant plus profond, et se partage en plusieurs bras qui baignent un grand nombre d'îles. Sur la gauche, s'étend une plaine immense couverte de petits arbres, de saules, d'arbustes nains entourant de rares habitations ; sur la droite, des villages de Kalmouks, villages de pasteurs, autour desquels paissent par troupeaux les vaches, les chèvres, les chevaux, voire même les chameaux de la tribu. Plus loin des pêcheries fort importantes, à en juger par le nombre et la grandeur des bâtiments d'exploitation.

On voit que nous approchons d'une ville de premier ordre, d'un grand centre de commerce; autour de nous, sur le fleuve et sur ses bords, on sent la vie renaître.

Encore un village kalmouk, *Kalmuka Bazar;* au milieu, une église en pierre.

Au loin se dresse la flèche de la cathédrale d'Astrakan, puis la silhouette monumentale de la ville se dessine. Les bords du Volga se couvrent de constructions. Voici le Kremlin, au milieu de grands arbres. Un mouvement croissant de barques et de bateaux de toutes sortes commence sur le fleuve. Enfin voici le débarcadère ; on stoppe. Nous sommes à Astrakan.

M. et Mme Dubourg n'ont pas encore pris de décision. Nous convenons que, dans le courant de la journée, ils viendront me trouver au bateau, c'est donc « au revoir » que nous nous disons et non «adieu ».

Moi, je saute dans un fiacre et je cours visiter la ville.

CHAPITRE VIII

ASTRAKAN

Construite sur la rive gauche du Volga, Astrakan date du XIVe siècle. Elle resta la capitale des princes tartares de la Horde d'or jusqu'en 1554, époque où elle fut conquise par Ivan le Terrible. Elle a toujours fait partie, depuis lors, de l'Empire russe.

Elle compte aujourd'hui 60,000 habitants ; c'est incontestablement une des villes les plus florissantes de la Russie. Sa population se compose principalement de Kalmouks, de Tartares, de Kirghis, de Persans, d'Arméniens, au milieu desquels se noie l'élément vraiment russe, en mettant à part, bien entendu, les fonctionnaires et la garnison.

Au sortir du bateau, un débarcadère en bois découpé, moitié chinois moitié indien, conduit à une grande promenade plantée de beaux arbres. Une large route poudreuse, agrémentée de trous, d'ornières profondes, qui rappellent certaines rues de Moscou, mène à la ville. Après avoir longé de vastes magasins, sortes de

docks construits au bord de bassins de débarquement à peu près à sec à cette heure, mais qui, pendant les hautes eaux, sont d'une grande utilité, on arrive au premier mur d'enceinte; puis, par une porte, qui n'a rien de grandiose, surveillée par un bonhomme en uniforme, qui ressemble trop à un préposé d'octroi pour ne pas surprendre le voyageur affamé de couleur orientale, on pénètre enfin dans la ville. A droite, une avenue de grandes maisons de pierre; à gauche, une vaste place plantée d'arbres et se terminant au pied des murailles du Kremlin, murailles très élevées et crénelées, rappelant celles qui entourent la ville chinoise de Moscou. Tel est le premier aspect d'Astrakan.

Je tourne à gauche et me trouve en face d'une grande tour carrée, également crénelée, avec une porte en ogive au-dessus de laquelle se voit collé un immense aigle impérial, les ailes étendues, mesurant au moins 5 mètres d'envergure, et qui produit le plus étrange effet dans cette attitude d'aplatissement contre la muraille.

La voûte franchie, je suis dans la cour du Kremlin, avec la cathédrale à ma gauche, une petite église à ma droite et, en face de moi, les casernes, l'archevêché, le musée, un hôpital, etc....

Je veux commencer par visiter la cathédrale, mais les portes en étaient fermées. Un gamin, qui s'était arrêté à me regarder, m'indique la demeure du bedeau. Le bonhomme faisait sa sieste, et il avait, ma foi, bien raison, car, sur cette place poudreuse, entourée de grands bâtiments blanchis à la chaux, la chaleur était insupportable et la réverbération aveuglante.

La cathédrale est un grand bâtiment carré à deux étages. L'étage inférieur sert d'église d'hiver, et la désignation est fort juste ; car, avec ses voûtes basses, se chauffant facilement, elle est vraiment faite pour la saison froide. Il ne faut pas oublier en effet que, bien qu'Astrakan soit à peu près sous la même latitude que Venise, les froids y sont très vifs en hiver ; le thermomètre descend jusqu'à vingt degrés Réaumur au-dessous de zéro. Par contre, les chaleurs de l'été sont étouffantes.

L'église d'hiver est basse, très simple, sans aucune ornementation. Un escalier extérieur conduit à l'église du haut. De ce premier étage, entouré d'une large terrasse, on domine le Kremlin, et la vue s'étend jusqu'au fleuve ; on découvre même au delà une partie de la plaine.

L'intérieur de l'église d'été, vaste carré, forme un vaisseau grand, mais sans grandeur. Quatre énormes piliers de stuc gris soutiennent les voûtes, qui sont fort élevées. Les murs sont chargés de dorure ; toute la paroi qui fait face à la grande porte d'entrée est divisée en sept rangées de niches, contenant 140 figures de saints avec ornements d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses. Le dallage de l'église est en marbre, la sacristie contient de vieux bijoux très intéressants.

La cathédrale a, comme beaucoup d'églises russes, cinq coupoles, une grande au milieu, entourée de quatre plus petites aux quatre angles, chacune d'elles étant à deux étages ; les coupoles inférieures sont recouvertes de métal vert, et les petites qui forment l'étage supérieur sont dorées.

Le reste du Kremlin n'a rien d'intéressant. De grands bâtiments sans aucun style ni goût, badigeonnés à la chaux, des factionnaires et quelques canons, rien de plus. Je ressortis par la même porte de l'aigle pour aller au bazar.

Ce bazar est formé d'un grand carré de bâtiments de pierre, autour desquels règne une galerie couverte donnant sur les quatre rues qui le longent. Dans l'intérieur, une vaste cour remplie de baraques de bois séparées en échiquier par de larges passages qui se croisent. Dans les rues voisines, les boutiques sont nombreuses aussi et fort sombres pour la plupart. La place n'est pas ménagée aux commerçants ; ce qui manque le plus, ce sont les produits originaux.

J'eusse été fort aise de rapporter d'Astrakan un souvenir, quel qu'il fût! Et je n'ai absolument rien trouvé!

Le cuir, les bottes, les bonnets fourrés en grosse laine sont là en abondance; on rencontre à chaque pas des marchands d'ornements de sainteté, de comestibles, de tabac, d'étoffes de fabrication européenne, cotonnades et autres, de quincaillerie anglaise ou allemande ; mais un objet qui ait la moindre couleur locale, c'est le phénix introuvable, aussi ne l'ai-je pas trouvé.

Après avoir quitté le bazar, j'ai circulé par la ville et suis venu faire une longue station sur un pont qui traverse un canal destiné à réunir le Volga à un de ses bras ; mais, dans toutes mes courses, en tous les sens, je n'ai pas découvert un monument digne d'intérêt, pas même un croquis à faire. Les costumes que l'on

rencontre sont seuls curieux. Sous ce rapport, j'ai vu des types vraiment dignes d'étude.

De la ville même, il n'y a guère à dire, les rues sont larges et éclairées au gaz, mais pas vestige de pavé. Une mention favorable pour les voitures d'Astrakan; ce sera justice. Ce sont bien les meilleures que j'aie trouvées depuis que je suis en Russie.

Des victorias suffisamment élégantes et attelées de bons chevaux, voilà de quoi faire oublier le souvenir des excentriques charabannes de Volsk.

Après m'être promené quelques heures, je retournai au bateau, désireux de devancer la visite promise par M. et Mme Dubourg.

Le *Général Kauffmann* était amarré au quai, toujours à la même place. On avait terminé le débarquement des marchandises, et l'équipage nettoyait le pont. A côté de notre bateau se trouvait, bord à bord, le ponton sur lequel nous devions franchir les bouches du Volga et gagner le vapeur qui nous attendait dans les eaux de la Caspienne. Nous avions une nuit à passer sur le ponton; aussi mon premier soin fut-il d'aller retenir une cabine et d'y installer mon bagage.

Tout était en règle quand arriva le ménage Dubourg. Madame était encore de fort méchante humeur.

« Croyez-vous, disait-elle, que, depuis ce matin, nous cherchons un hôtel, non pas luxueux, mais simplement convenable et propre, et que nous n'avons trouvé que de véritables chenils?... Quel drôle de pays! Ah! mais jamais, non jamais je ne consentirai à coucher là... je l'ai déclaré à M. Dubourg....

— Mais alors....

— Nous repartons avec vous, pour la première ville, ou la seconde... la plus grande, la plus propre... Où allez-vous?

— A Bakou.

— Eh bien! nous irons à Bakou... »

Et M. Dubourg ne discuta pas. Ils m'accompagneraient à Bakou; cette décision fut prise avec le même sans-façon que s'il s'était agi, arrivé à Lucerne, de pousser jusqu'au Rigi.

Mais Mme Dubourg avait encore eu un autre sujet de mécontentement dans sa promenade en ville. Se trouvant à Astrakan, elle avait voulu acheter des fourrures, pouvoir dire au retour qu'elle rapportait de véritables parures d'astrakan, achetées à Astrakan même; et elle n'avait pu en découvrir dans les plus grands magasins de la ville; pas même une bande de 50 centimètres de long sur 10 de large; il avait fallu y renoncer. Et vous jugez si elle drapait les commerçants russes.

Les cabines ne manquaient pas sur le ponton; ils purent donc s'installer à leur convenance.

Péter, qui, depuis le matin, avait été secoué vivement pour n'avoir pas su découvrir de fourrures d'astrakan à Astrakan, veilla au transbordement des bagages.

Nos apprêts finis et nos dispositions prises, il nous restait encore quelques heures devant nous; nous décidâmes que nous les emploierions à visiter, de l'autre côté du Volga, un village kalmouk.

Nous dûmes nous entasser avec une foule d'autres passagers sur une sorte de mouche à vapeur, non

pontée, très sale, où l'on nous imposa la compagnie de plusieurs ânes. Malgré la largeur du fleuve qu'il nous fallait traverser et le grand nombre de bateaux qui le recouvrent, nous fûmes très vite sur la rive opposée. Encore cinq minutes de marche sur le sable, et nous voici au village kalmouk, but de notre excursion.

Spectacle original et curieux, à côté d'une grande ville, en vue de ses monuments, de ses maisons de pierre, que ces huttes de Kalmouks. Hutte est le mot, car ce n'est ni la maison ni la tente. Figurez-vous une grande ruche à abeilles, ronde et recouverte d'un toit pointu. La carcasse en est faite d'un certain nombre de poutrelles en bois de $1^{m},50$ de haut, piquées droit en terre et formant un cercle de 4 à 5 mètres de diamètre. Sur cette enceinte repose la charpente du toit, également composée de poutrelles ou de bâtons moins gros, réunis par le haut, de façon que le toit finisse en pointe, et disposés avec une inclinaison de 45 degrés. La partie verticale de la hutte est entourée d'un fort treillage à losanges en osier ou en lattes, et peint de couleur rouge. Sur le treillage sont fixées des nattes faites de gros roseaux. Par-dessus les poutrelles du toit sont jetées de grosses couvertes de feutre, très épaisses et imperméables. Ces couvertes retombent sur la cloison verticale pour la défendre également de la pluie. Elles sont attachées entre elles et maintenues ensemble par des cordes en diagonale, se croisant et formant de grands losanges irréguliers. Dans le toit, pas de cheminée; seulement, pour laisser passer la fumée, on relève le coin de l'une des couvertes.

La porte d'entrée est à deux battants, faite en treillage, et a environ 1m,10 à 1m,25 d'ouverture, sur toute la hauteur de la partie verticale. Par-dessus cette porte on laisse encore retomber des couvertes ou des nattes. Le sol de la hutte, au même niveau que le sol extérieur, est quelquefois nu, quelquefois recouvert d'un tapis de feutre très grossier. Le long de la paroi sont rangés des meubles divers, des malles, des coffres bizarres, posés sur des tréteaux de bois. C'est là qu'ils enferment tout ce qu'ils possèdent. Un tonneau, destiné à je ne sais quel usage, est également posé sur des tréteaux. Dans quelques huttes on voit des espèces de lits s'élevant de 30 à 40 centimètres au-dessus du sol, et faits d'une paillasse et d'une pelisse, quand ce n'est pas une couverture rouge. La plupart couchent à terre enroulés dans une peau de mouton. Tous ces objets sont peints de couleurs vives et chargés d'ornements bizarres. Partout à terre les instruments de leur travail, des haches, des scies. Au milieu de la hutte, suspendu aux poutrelles du toit, un énorme chaudron, sous lequel brûle un feu morne et fumeux. Dans un coin est accrochée une image de *Bouddha* dans un cadre doré.

Un long fusil, des couteaux, parfois un sabre, ce sont les seules armes mises en évidence. Toute cette hutte est sale, enfumée, empuantée; la vermine s'y pourrait ramasser à la pelle. C'est pourtant là que vivent père, mère, enfants, toute une famille souvent nombreuse.

Leurs costumes méritent une description minutieuse: les femmes portent de longues robes de cotonnade rouge andrinople ou bleu indigo, ou bien encore

imprimées de couleurs vives et chargées de dessins fantastiques. Ces robes sont ouvertes sur le devant du haut en bas en laissant voir le pantalon de coton bleu ou blanc. Pour chaussure, des babouches jaunes ou rouges; comme coiffure, un talpak, espèce de bonnet jaune, carré, plat sur le dessus et entouré d'une loque de soie noire ou de couleur, faisant turban; ajoutez de grandes boucles d'oreilles en argent, les cheveux tressés pendant en longues nattes, et, de chaque côté du visage, deux autres nattes enveloppées de soie noire, comme un fourreau de parapluie très étroit, crasseux, hideux, les bouts des cheveux sortant de ce boudin malpropre. Tel est le costume des femmes.

Les enfants ont également de longues robes ouvertes par-devant, mais sont du reste parfaitement nus sous leur robe. Pas de coiffure, pas de culotte, pas de souliers, mais, en revanche, ils portent tous au cou de gros paquets d'amulettes en cuir.

Les hommes ont une longue chemise à larges rayures horizontales, avec de vastes manches, quelquefois aussi des chemises de cotonnade qui ont été blanches, et qui, à la mode russe, à la mode de tout l'Orient, retombent par-dessus leur pantalon de coton bleu, rouge ou blanc. Enfin, ils sont chaussés de grandes bottes en cuir jaune serin et portent pour coiffure un énorme talpak à poil.

Dès que nous mettons le pied dans le village, comme on voit que nous sommes étrangers, toute la population vient à nous, nous entoure, nous suit, nous montrant et nous expliquant tout, nous faisant les honneurs des logis avec une bonne grâce parfaite.

Les chiens eux-mêmes nous font un accueil presque amical. Ces pauvres bêtes font peine à voir pourtant. Je croyais que les chiens errants de Constantinople étaient les plus piteux qu'on pût rencontrer ; les chiens kalmouks sont dans un pire état encore ; ils ne sont pas hargneux, c'est ce qui les distingue des autres ; mais quelle triste mine, qu'ils sont maigres, efflanqués et galeux par surcroît ! Leur dos est sillonné de places où le poil fait défaut.

Seuls, les chats, — et nous en trouvons dans toutes les huttes, — gardent avec nous une réserve prudente.

Les maîtres, plus apprivoisés, nous font fête, à ce point que, lorsque nous avons tout vu et bien vu, il nous suffit d'en émettre le désir, aussitôt quelques femmes, endossant leur costume de grand gala, se mettent sous les armes pour nous donner une idée de leur danse.

La coupe du costume est la même, seulement l'ensemble est plus riche, les couleurs plus voyantes. Elles avaient posé des fichus sur leur tête, changé leurs boucles d'oreilles contre de plus grandes, ajouté à leurs parures colliers et bracelets....

Plusieurs Kalmouks arrivent armés de grandes guitares qu'ils grattent avec conviction et sérieux. Cela n'est pas de la musique, ça ne ressemble à rien, mais qu'importe? Cela suffit aux femmes, qui dansent à l'orientale, les bras allongés, tournant sur elles-mêmes en ne remuant que les hanches et le haut du corps ; danse calme, mais gracieuse.

Les Kalmouks sont grands, la taille longue et mince ; mais ils ne semblent pas avoir une grande force museu-

laire. Ils portent des cheveux longs et noirs, mais la plupart sont absolument imberbes. Ils ont le visage jaune du Thibétain, les yeux allongés et obliques; les dents sont jaunes et teintes. Ils sont fort laids en général, portant souvent sur leur figure les traces des maladies vénériennes dont ils sont infectés, et, avec leur face glabre, les costumes des hommes et des femmes se ressemblent beaucoup; on a souvent de la peine à distinguer un jeune homme d'une jeune femme.

Les vieilles femmes sont horribles; du reste, vieilles ou jeunes, toutes fument la pipe, une pipe très longue en bois à tout petit fourneau.

C'est un peuple honnête, aux mœurs régulières; les filles se marient de quatorze à quinze ans, mais celles qui ont déjà eu un ou plusieurs amants ne trouvent plus de maris.

Ce sont des nomades, des pasteurs qui gardent et promènent leurs troupeaux d'un pâturage épuisé à un autre plus riche. Aujourd'hui, ils sont là; demain ils démonteront leurs tentes ou leurs maisons, les chargeront sur leurs chevaux, sur leurs chameaux, et s'en iront où l'instinct du pasteur les conduit. Jamais on n'a pu obtenir d'eux de se fixer quelque part.

Le gouvernement d'Astrakan compte 400,000 de ces Kalmouks nomades. Quelques familles sont chrétiennes. On reconnaît les Kalmouks convertis à leur coiffure; les femmes portent un fichu au lieu du turban. Mais le plus grand nombre est bouddhiste; ils ont leur langue propre; leur prêtre se nomme *houroul* en langue kalmouke et leur église *satza*.

Autrefois, de même que les Suttees des Indes, les veuves se brûlaient vives sur le corps de leur mari mort. Aujourd'hui, les lois russes défendent très sévèrement ces sacrifices volontaires.

Ils ont une manière singulière de se débarrasser des cadavres de leurs morts, les procédés variant avec les saisons. Ainsi, pendant trois mois, ils les enterrent; les trois mois qui suivent, ils jettent les cadavres au fleuve; le trimestre suivant, on les brûle comme aux Indes; enfin, les trois derniers mois, on les abandonne à l'aventure.

Avant de quitter le village, j'aurais tenu à rapporter quelques souvenirs de ma visite, et j'insistai pour leur acheter divers objets; mais ils s'y refusèrent énergiquement. Les femmes ne voulaient pas vendre leurs bijoux, disant que c'étaient leurs maris qui les leur avaient faits. Les figures de Bouddha, on ne pouvait sans péché s'en séparer. Je dus m'en revenir les mains vides. Mais nous emportions de cette promenade des souvenirs qui ne s'effacent pas.

Nous regagnâmes le bateau comme nous étions venus.

A bord du *Général Kauffmann*, tout le monde travaillait avec ardeur. On hâtait le chargement, le départ devant avoir lieu dans la nuit. Notre ponton embarquait également force passagers et marchandises destinés aux divers ports de la mer Caspienne.

Le principal commerce d'Astrakan est celui du poisson salé et du kawiar, produits de la pêche du Volga et de la Caspienne. Pour donner une idée du développement

de ce commerce, il me suffira de dire que les 300,000 habitants qui occupent le delta d'Astrakan, sur une longueur de 95 verstes, sont tous pêcheurs et marchands de poisson salé. De ce chef, les transactions à Astrakan s'élèvent chaque année à 20 millions de roubles argent, soit 80 millions de notre monnaie.

Le kawiar est aussi l'une des grandes sources de richesse du pays. Les œufs avec lesquels on le fait ne proviennent pas exclusivement de l'esturgeon, ainsi qu'on le croit généralement, mais de diverses espèces de poissons. L'Oural, le Danube, la Perse fournissent beaucoup de ces œufs, dont la vente totale peut s'élever annuellement à 2 millions de roubles argent, soit 8 millions de francs; dans ce chiffre, la production d'Astrakan entre pour environ 13,000 à 14,000 pouds ou 227,000 kilogrammes.

Vous jugez l'énorme quantité de poissons nécessaires à cette industrie ; d'autant que l'on calcule qu'un poisson fournit généralement en œufs une quantité équivalent à 10 pour 100 de son poids brut.

Et la transformation de ces œufs en kawiar leur fait perdre en outre 10 pour 100 de leur poids. Il faut donc, pour arriver aux 227,000 kilogrammes dont je viens de parler, environ 3 millions de kilogrammes de poissons femelles. Les pêcheurs, qui ne peuvent choisir, pèchent naturellement autant de mâles que de femelles, et, par suite, le kawiar exporté d'Astrakan seul représente bel et bien 6 millions de kilogrammes de poissons pêchés, qui, après l'extraction du kawiar, sont salés et envoyés au loin.

Un dernier chiffre édifiant : Astrakan paye annuellement au gouvernement russe 5 à 6 millions de roubles argent, ou 24 millions de francs, rien que de droit d'accise, à titre d'impôt prélevé sur le sel nécessaire à cette industrie du kawiar et à la salaison du poisson [1].

1. Au moment de mettre sous presse, j'apprends que l'Empereur de Russie vient, par un récent ukase, d'abaisser notablement l'impôt du sel, ce qui donne satisfaction aux plaintes du commerce et de l'agriculture.

A. K.-S.

CHAPITRE IX

LA MER CASPIENNE

Astrakan est, par le fait, bâtie sur une île, presque au sommet de l'éventail que forment les quarante ou cinquante bras par lesquels le Volga se déverse dans la mer. La ville est séparée d'environ 60 verstes (65 kilomètres) de la Caspienne. Les gros navires pouvaient autrefois remonter jusqu'à Astrakan; il n'en est malheureusement plus ainsi. L'embouchure s'ensable ou plutôt s'envase chaque jour davantage, et les vapeurs qui viennent de Nijni, malgré leur faible tirant d'eau, ne trouvent plus maintenant assez de fond dans le delta du Volga pour aller jusqu'à la mer. La Compagnie *Kawkas et Merkur*, à qui a été concédé le privilège unique du transport de la poste et des voyageurs sur la mer Caspienne, et qui délivre, à Nijni et sur tout le parcours de ses bateaux, des billets directs pour Bakou et la Perse, est donc forcée, comme on l'a vu, de transborder à Astrakan, sur des pontons très plats que remorquent de très petits vapeurs, tout ce qui va d'Astrakan à la mer

comme tout ce qui revient de la Caspienne pour l'intérieur de l'Empire.

C'est sur un de ces pontons que nous nous trouvons ; il a environ 65 mètres de long sur 13 de large, le fond en est tout plat, et il tire à peine 35 centimètres d'eau.

Les premières sont à l'arrière et les secondes à l'avant; pour les deux classes les cabines sont disposées circulairement autour d'un salon qui reçoit le jour par un vitrage, un peu plus élevé que le pont.

A l'arrière, sur le pont même, une cage vitrée sert de salle à manger. La propreté de tout le bateau, cabines et salle à manger comprises, laisse énormément à désirer.

Le ponton s'emplit peu à peu; les passagers de troisième classe sont parqués sur le pont, à la belle étoile, pêle-mêle avec les marchandises. Entre la cage de la salle à manger et la barre, c'est-à-dire à l'extrême arrière, il y a un espace d'une douzaine de mètres de long, rempli par les Persans qui font bande à part. Ils s'installent là comme chez eux, étendant leurs tapis à terre — quelques-uns de ces tapis étaient remarquables — ils disposent leurs bagages et, tout d'abord, préparent leur théière et leur thé.

J'assiste à leur repas du soir, qui se compose principalement d'agourtzis ; c'est une espèce de petits concombres verts, bien pleins à l'intérieur, presque sans pépins. Ils mordent là-dedans à belles dents, pour la plupart. Quelques délicats les pèlent et les mangent par tranches soigneusement coupées, mais sans sel et sans aucun accommodement. D'autres grignotent en même

temps de petites galettes de pain noir, molles, mal cuites, sans goût. Mais c'est l'exception. J'ai vu, ce soir-là, un de ces Persans avaler l'un après l'autre, sans pain ni condiment quelconque, douze de ces agourtzis; ils boivent par là-dessus une tasse de thé, et leur repas est terminé. Rien de moins compliqué, de moins raffiné. Aussi n'est-il pas surprenant que, dans un pays où les habitants, même ceux qui sont sinon riches, du moins fort à l'aise, se nourrissent aussi frugalement, les développements de l'art culinaire laissent beaucoup à désirer.

Après le repas, le barbier a son tour ; il leur rase d'abord la figure, puis la tête, à sec, sans savon et le plus souvent sans eau, se servant d'un rasoir qui n'est pas fait comme les nôtres, simple fer plat, ressemblant plutôt aux tranchets de nos cordonniers; et ils rasent, non en tirant le fil à eux, comme nous, mais en le repoussant tout au contraire.

La toilette faite, ils disent en bons musulmans leur prière du soir, avec toutes les manœuvres, génuflexions et plat-ventre qu'elle comporte, mais tout cela sans aucune ostentation et sans plus s'occuper de leurs voisins que de nous qui les regardons faire.

A côté de ce caravansérail persan sont de grands paniers ouverts remplis de provisions : des quartiers de mouton, des légumes frais, des concombres, des fruits. Là des cages à poulets, puis des sacs où sont renfermés des cochons de lait qui ne cessent de pousser des cris aigus... ; très probablement ces provisions sont destinées au bateau de la Caspienne.

Cet extrême arrière est, pour le moment du moins, comme le coin privilégié des troisièmes, car toutes les autres parties du pont présentent une agglomération si compacte de voyageurs et de colis, qu'ils ont l'air collés les uns aux autres.

Dans la soirée, une douzaine de soldats en armes amènent des prisonniers les fers aux pieds ; ce sont des malakans, condamnés à la déportation, non en Sibérie, mais à Kars. Les malakans forment une secte religieuse à part, dissidente du catholicisme grec orthodoxe. Ce qui les distingue surtout, c'est qu'ils n'ont pas de popes; de là des conflits fréquents. Très nombreux et très répandus dans toute la Russie, les malakans sont plus particulièrement concentrés sur les bords du Volga. Ils ont la réputation d'être très honnêtes et de mœurs pures. Les trois prisonniers que nous avons sous les yeux ont été condamnés à la suite d'une affaire qui remonte à une quinzaine d'années déjà. C'était dans le gouvernement de Samara. Une querelle entre malakans et orthodoxes popistes dégénéra en bataille ; les popes eurent le tort de s'en mêler. Comme les malakans étaient les plus forts, ils eurent le dessus et, après avoir rossé leurs adversaires, ils entrèrent dans l'église orthodoxe, arrachèrent les images et insultèrent les popes. Sur la plainte de ces derniers, la justice s'empara de l'affaire, qui, de juridiction en juridiction, donna lieu à trois jugements. Le premier jugement acquittait les malakans ; les popes interjetèrent appel et firent si bien que le deuxième jugement et le troisième, qui est définitif et qu'on exécute aujourd'hui, les condamnèrent à la

déportation. De quel côté était le bon droit, c'est ce qu'il serait difficile de préciser et de démontrer; mais voilà quinze ans que cette affaire dure, et j'ai devant moi les trois victimes de cette longue procédure : le père, grand et beau vieillard de soixante-cinq à soixante-dix ans, à tête et à barbe blanches, ayant avec lui son fils et son gendre. Tous les trois ont les fers aux pieds, c'est-à-dire deux gros anneaux rivés aux jambes par-dessus des guêtres de cuir et reliés ensemble par de lourdes chaînes rattachées elles-mêmes à la ceinture. Ils ont tous les trois des figures honnêtes, douces, résignées. Comme c'est à titre de colons qu'ils ont été condamnés à subir la déportation à vie à Kars, le gouvernement, qui leur a acheté leurs biens et leurs maisons, doit leur en donner d'autres à leur arrivée en Asie Mineure. De plus ils ont été autorisés à partir avec leurs familles, ce qui fait qu'ils emmènent avec eux une vingtaine de personnes, femmes et enfants; il y a jusqu'à des bébés de deux à trois ans. gros, joufflus, roses, qui jouent sur le pont. Ils sont tout joyeux, ils rient, les pauvres petits, ils ne savent pas encore ce que c'est que de quitter son pays!

Les soldats s'embarquent avec nous et se promènent, l'arme au bras, autour de leurs prisonniers.

Le pont s'encombre de plus en plus, l'affluence devient inquiétante; il est vrai que tout ce monde-là ne va pas rester, car les bourgeois d'Astrakan ont pris l'habitude, en manière de promenade et faute sans doute d'autre distraction, de visiter les bateaux en partance. Ils nous céderont donc bientôt la place.

Le départ est fixé à dix heures du soir. La nuit venue, le peu qui reste d'anciens passagers du *Général Kauffmann*, se retrouve à souper dans la salle à manger. Mais il n'y a plus là que M. et Mme Dubourg et moi, la dame génevoise avec son fils et sa fille et un jeune avocat russe qui était monté sur le bateau à Tsaritzin. Heureusement que tous, nous avons fait dans la journée un bon repas, car le souper est détestable. L'horrible état de malpropreté du ponton m'en avait donné le pressentiment. Pour avaler un seul morceau d'une côtelette de mouton affreusement faisandée, je dois la noyer dans la moitié du contenu du moutardier; et c'est avec peine que j'y arrive. Seul notre jeune avocat russe est aguerri, rien ne l'effraye; il brave l'odeur nauséabonde des plats, déclarant qu'ayant faim et soif, il est bien décidé à manger et à boire de tout ce qu'on lui servira. Ah! la belle fourchette! mais surtout le merveilleux estomac!

Il commença, pour s'ouvrir l'appétit, par avaler presque d'un trait une bouteille de kwass; c'est une bière russe faite avec du pain noir et qui a la couleur du porter anglais. Mais la préparation n'était sans doute pas suffisante, car il vida ensuite une bouteille de kisslischie, boisson mousseuse, sorte de limonade faite de seigle fermenté, de pain noir et d'une espèce de sirop doux à la glucose.... Cet apéritif lui servit à arroser un gros morceau de fromage de Hollande, qu'il mangea en guise de sagouski, service de hors-d'œuvre qui précède dans tous les repas russes le dîner sérieux.

Convenablement mis en train par son extrait de tête

de mort et ses deux bouteilles de boissons glacées, notre avocat, sans doute pour se réchauffer l'estomac, ingurgita une pleine soupière de soupe froide aux poissons et aux herbes, dans laquelle nageaient de gros morceaux de glace. Après le potage on lui présenta les fameuses côtelettes faisandées, il y en avait deux, grandes chacune comme une assiette; trois ou quatre agourtzis salés les accompagnèrent dans son estomac, en guise de cornichons. Ce fut l'affaire d'un instant. On apporta alors ce qu'il nous désigna d'un grand sérieux « comme un poulet en paletot ». C'était un poulet qui avait des prétentions de crapaudine avec une sauce béarnaise. Mais, Dieu! quelle sauce! C'était horrible! Une odeur de graisse rance à vous soulever le cœur. Les Kalmouks que nous avions visités dans l'après-midi exhalaient un parfum suave en comparaison de cette sauce.... et pourtant que d'efforts héroïques nous avions faits au village pour rester polis et ne pas nous boucher le nez.

Mais l'avocat russe avait tous les courages. Au dessert, il mélangea une large assiette de framboises fraîches avec un pot de crême parfaitement aigre, et arrosa ce composé d'un verre de vodka, eau-de-vie blanche, forte, mais d'un goût insipide.

J'allais oublier la bouteille de bière de Kazan qu'il but pendant le repas. Il fallait un véritable estomac d'autruche pour digérer cette macédoine de mets exécrables. Il était heureusement doué sous ce rapport, car il ne fut pas incommodé le moins du monde.

Enfin, à dix heures, nous partons, il fait nuit noire. Et le mouvement est si doux, nous glissons si paisible-

ment sur l'eau, delivrés de la désagréable trépidation des bateaux à vapeur, que, sans les lumières du rivage que nous voyons filer devant nous, nous ne nous douterions pas que nous sommes en marche.

Le ciel s'était couvert dans la soirée, et maintenant il tombe une petite pluie fine et pénétrante. Les malheureux passagers des troisièmes qui sont campés sur le pont, sans abri vont être transpercés; le temps est chaud et lourd. Pour se garer de la pluie on a fermé tous les hublots, aussi manque-t-on d'air et règne-t-il par tout le bateau une « pueur » horrible, comme dit notre compagnon nouveau, l'avocat russe, qui, à part ces quelques mots baroques, parle admirablement le français. Détestable nuit. Dans nos cabines sales et empuantées, nous sommes dévorés par d'énormes moustiques, et, pour comble d'agrément, une société de joueurs, qui passe la nuit au salon, fumant, riant, criant, ne nous permet pas de fermer l'œil.

La pluie a duré toute la nuit sans discontinuer. Au matin le temps se remet, mais cette éclaircie n'est qu'un répit. A cinq heures nous stoppons, pendant une grande heure, près d'un ponton à l'ancre au milieu du fleuve et qui représente une station. Là on embarque et débarque passagers et marchandises. Mais où vont-ils? d'où viennent-ils? C'est un problème. Le bras du Volga où nous sommes est si large et les bords en sont si plats qu'on ne voit pas la rive. On se croirait en pleine mer, si l'on ne se rendait compte du peu de profondeur de l'eau.

Au loin nous apercevons quelques barques de pêcheurs,

plus loin encore un phare, qui indique aux navires l'entrée de la mer Caspienne où les eaux deviennent plus profondes... Partout autour de nous des bouées, marquant la route à suivre. Enfin, à huit heures, nous accostons le *Grand-Duc Constantin*, grand navire à hélice qui arrive de Perse et qui, en y retournant, doit nous déposer à Bakou. Le mauvais temps a retardé son arrivée; aussi ne pouvons-nous embarquer tout de suite. Il nous faut rester une heure et demie à ses côtés pour permettre à l'équipage de faire la toilette du bateau. Opération sérieuse et des plus nécessaires, car on ne peut se faire une idée de la saleté de ce pont qui, pendant plusieurs nuits, a servi de dortoir à tous les échantillons des races asiatiques.

La pluie a repris, une pluie fine fort désagréable pour nous tous qui attendons sur le pont, à découvert. On ouvre enfin les barrières. Quelle bousculade ! Chacun veut arriver premier pour choisir sa place ou sa cabine. Et les voyageurs qui ont bravé les horions, pour être plus tôt sur le *Grand-Duc Constantin*, n'ont pas à le regretter, car les cabines sont en fort petit nombre. Seuls, les premiers arrivés en obtiennent, les autres sont forcés de s'installer dans les salons communs ; bien entendu il y a le salon des dames et le salon des hommes.

M. et Mme Dubourg sont bien partagés, ils ont une cabine pour eux seuls ; moi, je n'ai pas trop à me plaindre, quoiqu'il m'ait fallu partager ma cabine avec un passager qui, comme moi, se rend à Bakou.

En quelques instants le pont se trouve aussi encombré

par les passagers de troisième classe que l'était celui du ponton. Les malheureux prisonniers malakans, ayant toujours les fers aux pieds et leur escorte de soldats, prennent place à l'avant avec leurs familles. Les Persans, nos anciens voisins de l'arrière, s'installent tant bien que mal au milieu d'un indescriptible chaos de colis et d'êtres vivants. Naturellement, les peuplades riveraines de la Caspienne sont abondamment représentées sur le bateau. Un grand nombre de Kalmouks et de Turcomans sont déjà couchés, les uns sur des nattes, les autres sur des tapis, la majorité sur les planches nues du pont, leurs provisions et leurs bagages rangés à côté d'eux. Il y aurait de jolies études à faire là pour un peintre de genre. Je vois encore, entre autres, un prêtre turcoman, court, gros, avec une tête énorme toute rasée, coiffé d'un immense turban de fourrure, turban monumental, d'où sortait une barbe grise, longue et pointue, avec une moustache si étroite qu'elle ne faisait au-dessus de la lèvre qu'un mince cordon gris, taillé en brosse. Le bonhomme était vêtu d'un long manteau de laine gris-brun au dehors, mais doublé de soie rouge, avec cela une robe et un pantalon d'étoffe foncée, des babouches rouges, toute l'allure d'un vrai brigand d'opéra comique.

Toute cette population semble absolument insensible à la pluie qui tombe, comme au vent qui souffle.

Après un interminable transbordement de marchandises, on donne le signal du départ.

Nous voici en route... et aussitôt la cloche nous appelle pour déjeuner.

Comme sur le *Général Kauffmann*, la salle à manger est placée sur le pont du navire. On ne mange pas à la carte. Tous les repas se prennent en commun à table d'hôte, sous la présidence du capitaine, un Finlandais, petit, mince, au nez rouge et pointu, mais très gai, réjoui, un bon vivant. Il ne comprend pas le français; mais il parle l'allemand et nous nous sommes bien vite entendus, car nous avons des amis communs. Il connaît, en effet, beaucoup de Finlandais avec qui j'ai des relations suivies à Paris, entre autres, mon excellent ami, le gros comte Gustave J. Ph. Armfelt, qui habite Helsingfors.

Le capitaine me raconte qu'il navigue depuis huit ans sur la Caspienne, et cette vie est loin de lui plaire. Son frère, qui habite la Finlande, est venu à Paris, en 1878, comme président de la section finlandaise à l'Exposition universelle.

La table est assez nombreuse, car notre société s'est augmentée de plusieurs Russes de distinction, qui parlent le français. La conversation ne tarde pas à devenir générale et s'anime d'autant plus que, le vent ayant légèrement fraîchi et le bateau commençant à danser quelque peu, les timides cherchent à s'étourdir pour ne pas penser au mal de mer, qu'ils appréhendent fort.

Après déjeuner, on monte sur la terrasse placée au-dessus de la salle à manger, le seul endroit du pont dont l'accès soit interdit aux voyageurs de troisième classe.

Le temps s'est éclairci, le soleil se montre timidement. On voit encore au loin le phare et les quelques

navires qui étaient au mouillage auprès du *Grand-Duc Constantin*. Quelques barques de pêche avec leurs voiles rouges louvoient non loin de nous, mais nulle part on n'aperçoit la côte; non pas que nous en soyons très éloignés, mais elle est si basse qu'on ne peut, à distance, la distinguer de la mer.

Autour de nous, l'eau n'a que peu de profondeur, 6 à 7 pieds tout au plus; une grande carte marine de la Caspienne, qui se trouve au salon, nous démontre que c'est la profondeur moyenne de la plus grande partie de cette mer. Les chiffres de sept à quinze dominent, il n'y a que fort peu d'endroits où l'eau atteigne 100 pieds ou plus. Aussi les bateaux ont-ils tous un très faible tirant d'eau.

Pendant nos premières heures de navigation, nous ne voyons autour de nous qu'une eau sale et jaune exactement pareille à celle du Volga. De onze heures du matin à six heures et demie du soir, elle reste ainsi; alors seulement elle devient plus claire et, à sept heures et demie, elle est d'un beau vert. Une petite brise en ondule légèrement la surface. Le vent est presque entièrement tombé, nous avons le grand foc dehors. Plusieurs fois on a essayé de mettre la brigantine, mais sans succès, le vent étant trop au sud-ouest; et nous naviguons vers sud-sud-ouest. Les voiles des bateaux de pêche ont disparu; on ne distingue au loin que la fumée noire d'un vapeur.

Un cormoran fatigué vient s'abattre sur une vergue. Un passager de troisième l'aperçoit, secoue un grelin et l'oiseau effrayé s'envole. Il décrit plusieurs cercles

autour de nous et de nouveau se laisse tomber sur une vergue. On l'effraye encore, il repart, tournoie, revient, il semble mort de fatigue; nous nous intéressons à ce pauvre animal, et nous protestons vivement contre les mauvais plaisants qui n'ont pas pitié de lui et le dérangent. Aussitôt deux coups de revolver partent. On a tiré sur lui... qui? on ne sait. L'indignation est générale cette fois, et le malheureux cormoran, qui par chance n'a pas été touché, s'envole loin, très loin, à perte de vue... puis, il revient, tourne autour de nous, mais sans oser se poser, et finit par s'abattre dans la mer à quelques centaines de mètres.

Pauvre bête! Quel mal avait-il fait à la brute qui a tiré sur lui? Une jolie engeance que l'humanité!

La soirée est superbe; un admirable coucher de soleil nous promet du beau temps pour demain. Tout serait pour le mieux s'il ne circulait pas à bord une histoire épouvantable qui glace les dames de terreur.

Parmi les passagers se trouve une jeune dame russe, montée sur le ponton à Astrakan. Elle est longue, mince, ses traits sont durs, ses cheveux très noirs taillés en brosse tout courts; une petite moustache ombrage sa lèvre supérieure. En somme physionomie étrange, j'en conviens, qui nous avait déjà frappés la veille sur le ponton. Ajoutez qu'elle ne cesse de fumer des cigarettes, que, depuis vingt-quatre heures qu'elle est avec nous, elle n'a parlé à personne, n'a pas paru à table d'hôte et n'a par conséquent rien mangé, se tenant toujours seule à l'écart. Il n'en a pas fallu davantage, et, les imaginations une fois au travail, un bruit étrange a

circulé : la jeune femme est un jeune homme déguisé, et quel homme? un conspirateur, le fait est des plus certains. En voulez-vous la preuve : une dame qui, au salon des dames, a voulu déplacer un rouleau de couvertures déposé sur le divan, a senti le manche d'un kandjar qu'on y avait caché... Qui? le conspirateur, c'est de toute évidence. Donc cette dame, qui est un homme, a les plus mauvais desseins, sans quoi il ne s'habillerait pas en femme et ne dissimulerait pas un kandjar dans son châle.

Cette légende, courant de bouche en bouche, avait jeté la terreur dans le camp des dames forcées de coucher au salon. Aussi ne perdaient-elles pas de vue ledit brigand, qui fumait étendu tout de son long sur un banc de la terrasse. Et toutes avaient fait le serment de ne pas descendre au salon, si leur dangereuse compagne y mettait le pied.

Mme Dubourg, bien que tout à fait à l'abri du danger, puisqu'elle occupe une cabine seule avec son mari, était pourtant dans un état de surexcitation inimaginable.

« Croyez-vous, me disait-elle, que j'ai prié notre jeune avocat de parler au capitaine et que le capitaine s'est borné à rire et à hausser les épaules?

— Hum ! très malin le capitaine, il en sait peut-être plus long à ce sujet.

— Alors vous lui donnez raison, quand il semble se moquer de la sécurité de ses passagers?

— Moi, répondis-je, en m'efforçant de garder mon sérieux, mais je suis d'avis qu'on ne peut rester sous la

menace de cette mystérieuse personnalité... il faut prier cette dame de reprendre ses habits d'homme. Mais si elle résiste.... Que va-t-il se passer? »

Très grave! très grave!

Je m'éloignai pour pouvoir rire à l'aise, et je n'allai pas bien loin sans trouver la solution du problème.

Parmi nos passagères, nous avons deux dames arméniennes, la mère et la fille, qui vont à Pétrowsk. Toutes les deux ont pris leurs repas avec nous; mais, comme la conversation s'est faite en français et qu'elles ne parlent pas cette langue, elles avaient gardé le silence. Comme elles se préparaient à descendre au salon, le jeune avocat se précipite et leur demande en russe si elles n'ont pas peur.

J'arrivai à ce moment près du groupe. « Pourquoi peur? » répond la mère. L'avocat explique ce qui se passe et narre de façon pathétique la terrible histoire.

Là-dessus les deux dames se regardent et se répandent en joyeux éclats de rire.

Depuis plusieurs années, elles connaissent le conspirateur, en question qui n'est autre chose qu'une pauvre dame malade se rendant aux eaux près de Wladikawkas; quant au dangereux kandjar, il existe très réellement, mais il appartient à la jeune dame arménienne qui le rapporte en cadeau à son mari.

L'explication fait le tour de la société, et vous devinez qu'après cela, personne ne voulait plus avoir eu peur.

Pendant ces émotions, la nuit est venue tout à fait. Les passagers se forment par petits groupes, les conversations deviennent plus intimes. L'avocat russe, que

les grâces de Mme Dubourg enthousiasment un peu trop visiblement, s'est faufilé dans notre société et bavarde comme une pie, pour faire l'aimable. D'ailleurs ses attentions et ses compliments ne sont pas mal accueillis. Je reconnais là la Parisienne, qui a l'habitude d'être adulée, se croit partout dans son salon et écoute avec un sourire les déclarations plus ou moins enveloppées, d'où qu'elles viennent.

M. Dubourg n'a pas l'air de se préoccuper outre mesure de ces coquetteries. Il connaît bien sa femme et sait que cela ne tire pas à conséquence.

Enfin l'heure vient de songer au repos. Par malheur, à ce moment, un petit vent d'ouest, qui nous arrive de terre et nous prend par le travers, outre qu'il a l'inconvénient de nous faire danser gentiment, a, par surcroît, le désagrément de remplir le navire de petites mouches dont il est impossible de se préserver. Il y en a bientôt partout. Sur la table du salon, autour des lumières, il en est tombé des millions qui se sont brûlé les ailes.

C'est un phénomène curieux que cette invasion de mouches en pleine mer. Mais il paraît qu'il n'est pas rare dans ces parages. Une grande partie de la côte ouest de la Caspienne entre Astrakan et Pétrowsk est marécageuse. Ces petites mouches pullulent dans ces marais, et le moindre vent qui vient de la côte en emporte des millions avec lui.

Le vent grossit, et le bateau commence à rouler plus fort qu'il ne convient pour les estomacs sensibles, si j'en juge par les cris lamentables et les bruits étranges qui viennent de certaines cabines.

Je comprends que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'étendre sur une des banquettes du salon. De la sorte, je ne serai ni asphyxié, ni tenu en éveil par les malades. Aussitôt décidé, aussitôt fait. Je me couche et je m'endors. Parfois le roulis violent du bateau me secoue à m'éveiller; mais je me cale de mon mieux pour ne pas tomber à terre, et la nuit s'écoule paisiblement. J'en ai connu de plus mauvaises.

CHAPITRE X

PÉTROWSK — DERBENT

Aux premières heures du jour, je suis sur le pont. On commence à apercevoir la côte et, tout au loin, les sommets du Caucase. Je suis un vieux routier, fort blasé sur les émotions de voyage, et pourtant, malgré moi, je me sens remué à l'aspect de ce Caucase que j'avais bien craint de ne voir jamais.

A mesure que nous approchons, les plans s'accusent mieux, les lignes se dessinent, les objets se précisent. Voici les casernes blanches de la petite ville de Pétrowsk, bâtie sur les flancs de collines escarpées et nues qui descendent jusqu'à la mer. Par derrière, une seconde ligne de petites montagnes, plus élevées que les premières, mais non moins arides, offre à l'œil des silhouettes intéressantes; enfin, au troisième plan, les crêtes accidentées des glaciers resplendissent d'un éclat extraordinaire aux premiers feux du soleil.

C'est un panorama superbe, majestueux même, dont les lignes me rappellent la vue du lac de Lucerne, de-

puis la ville ; mêmes profils de montagnes dénudées, mêmes glaciers étincelants comme fond du tableau.

J'étais tout à mon admiration quand le bruit d'une assez vive querelle me force à tourner la tête. Une voix récriminait très fort, c'était celle de Mme Dubourg. Le mari, assez penaud, subissait l'algarade en courbant le dos ; je les rejoignis pour connaître le motif de cette grosse colère, et un peu pour remettre la paix dans le ménage.

Les griefs de Mme Dubourg n'étaient pas sans valeur : la jeune femme avait grand'peur du mal de mer. M. Dubourg se savait moins exposé à le subir, et pourtant n'était pas à beaucoup près rassuré. Or, la veille au soir, quand le navire s'était mis à rouler avec persistance, tous deux également inquiets descendirent dans leur cabine. Madame se coucha aussitôt, sentant venir la catastrophe ; mais, au bout de quelques instants, Monsieur, pensant qu'il serait mieux à l'air sur le pont que renfermé dans la cabine, pour lutter contre les hésitations de son cœur, remonta et se trouva si bien en haut, que, sans s'inquiéter de ce que devenait Madame, en mari peu galant, il resta loin d'elle toute la nuit et ne redescendit qu'au jour.

La pauvre jeune femme, pendant ce temps-là, se tordait, se lamentait, faisait en un mot tout ce qu'on fait lorsqu'on a le mal de mer, appelait à l'aide inutilement et fut abominablement malade jusqu'au matin.

Vous jugez de l'accueil que reçut le mari lorsqu'il parut enfin frais et gaillard. Aussi le réquisitoire indigné de Mme Dubourg durait encore quand ils arrivèrent

près de moi, et j'eus grand'peine à faire consentir une trêve ; je n'y parvins qu'en leur poussant cet argument péremptoire qu'ils avaient toute la vie pour se chamailler, tandis que, l'heure présente écoulée, ils ne retrouveraient sans doute plus l'occasion de voir Pétrowsk et de contempler le Caucase. Là-dessus le bon accord se rétablit, et la grande lorgnette fonctionna.

Nous avions marché, la ville était devant nous. De grandes casernes, des magasins, quelques églises dominent Pétrowsk, qui s'étale au bord de la mer. Derrière la ville, qui a peu d'importance, les collines sont couronnées par un fortin relié à une ligne de fortifications légères qui s'étendent assez loin de droite et de gauche, fortifications destinées à défendre Pétrowsk contre les peuplades autrefois assez turbulentes du Daghestan. A droite, sur le point culminant, se dresse un phare.

Pétrowsk, qui est de création récente (1845), n'a que de 2,000 à 3,000 habitants, pas d'autres édifices importants que ceux que j'ai cités. C'est bien plutôt un poste militaire qu'une ville, poste installé à cette place à l'époque de la conquête du Caucase. Dans la lutte si longue avec Schamyl, Pétrowsk servit de port de ravitaillement d'hommes autant que de vivres; c'était un refuge en même temps, pour les corps repoussés de la montagne. Aujourd'hui elle n'a plus sa raison d'être ; aussi toutes les embrasures des tours crénelées du fortin sont-elles veuves de canons.

Le port naturel n'existe même pas; on a dû y suppléer en construisant deux jetées de pierre avec un

goulot étroit, travaux qui s'achèvent en ce moment. Grâce à ces constructions, Pétrowsk, pourra prendre de l'importance, étant à cette heure l'un des meilleurs ports de la Caspienne.

Comme notre station ne sera pas longue, le capitaine fait mouiller à 300 mètres du quai d'embarquement. Un grand nombre de barques nous accostent amenant et remmenant voyageurs et marchandises.

Beaucoup d'habitants, gens du Daghestan, sont montés à bord. Allures originales et pittoresques, un air farouche, très curieux à étudier. Ils se promènent sur le pont, tenant en guise de canne leurs longs fusils à mèche ou à pierre ; ils ont sur la poitrine deux cartouchières comme les Tcherkesses, des poignards et des pistolets passés dans la ceinture ; chacun d'eux est un arsenal ambulant ; quelques-uns portent jusque dans le dos des pistolets passés dans la ceinture, ce qui doit être d'une commodité douteuse ; mais on s'habitue à tout.

Pendant que nous les examinions, les dames du bord font leur apparition sur le pont, les unes après les autres. Toutes sans exception ont été horriblement malades ; aussi jurent-elles à l'envi de ne plus jamais se confier à la Caspienne qui les a mises à si dure épreuve. Et je dois convenir qu'elles n'ont pas tort de se plaindre : la Caspienne est peu gracieuse pour ceux qui la visitent. Là-dessus le capitaine, pour nous redonner confiance, nous affirme qu'il n'a pas eu, depuis plusieurs mois, trois traversées aussi calmes. Que devaient donc être les autres ?

Après deux heures de relâche, nous nous remettons en route. Un vent arrière nous favorise, et, grâce à lui, nous n'avons plus ombre de roulis, pas apparence de tangage. Les dames sont étonnées et ravies, d'autant que la mer, d'un bleu superbe, est encore passablement agitée. De nombreuses lames courtes se suivent, se brisent, se contrarient et forment ce qu'on appelle vulgairement des moutons. Nous sommes convoyés par une bande de grands congres qui sautent tout droit en l'air ; quelques-uns s'élèvent jusqu'à 2 mètres au-dessus des flots. C'est très curieux.

Nous naviguons en longeant la côte que nous ne perdons pas de vue. Le pays paraît peu habité. Le long de la mer, si loin que le regard peut porter, on voit d'abord un étroit ruban de plaines de sable, puis une seconde zone de verdure, mais sans arbres, sans maisons autres que des pêcheries et saleries de poisson. A 2 kilomètres de la mer commencent les collines échelonnées sur plusieurs rangs. Les premières, nues, désolées, arides, s'élevant à quelque cent mètres, les autres les dominant par étages et pittoresquement découpées ; et, tout au fond, les sommets blancs des glaciers. Jetez là-dessus la lumière chaude d'un soleil ardent, mettez, comme toile de fond, un beau ciel bleu foncé où se promènent quelques nuages épais qui projettent leurs ombres sur les montagnes en taches d'un gris violet, et vous aurez un paysage d'un caractère très particulier, saisissant et d'une originalité grandiose.

Les passagers sont au complet sur la terrasse au-dessus de la salle à manger; on cause, on rit, on fume.

Tout le monde est gai et dispos, enchanté de la belle traversée que nous faisons. L'avocat russe, qui ne se souvient plus après déjeuner des misères que lui a fait endurer la Caspienne, nous raconte une légende de son pays qui m'a paru mériter d'être rapportée ici, bien qu'elle doive perdre beaucoup de son caractère en passant dans notre langue.

Voici cette légende :

« Dans une petite ville de Russie, deux voisins vivaient bons amis; l'un avait une fille, l'autre un garçon, et ces enfants s'aimaient tendrement depuis leur plus jeune âge. Élevés ensemble, ils ne s'étaient jamais quittés; la fillette, en grandissant, était devenu eplus que jolie, belle fille ; si belle qu'on la disait la plus belle de tout le pays, la plus belle de toute la Russie, de l'Europe, du monde entier. Le jeune garçon avait grandi de son côté, c'était un jeune homme instruit, spirituel, plein de mérite, mais, hélas ! il était bossu.

« Cependant tous deux avaient continué de s'aimer, mais la belle jeune fille ne voulut pas l'épouser ; la bosse de son ami humiliait sa vanité. Le pauvre garçon était désespéré de ses refus, mais, comme il avait de grandes ressources dans l'esprit, un jour qu'il avait rencontré sa belle, il lui raconta l'histoire suivante :

« Le bon Dieu, ma mie, lui dit-il, enferme toutes les jeunes âmes dans des chambres, et, lorsqu'un enfant va naître sur terre, le bon Dieu va dans ces chambres choisir, parmi ces petites âmes, celle qu'il juge le mieux appropriée au corps de l'enfant. Or, il arriva qu'un jour, dans une même ville, chez deux voisins, deux en-

fants devaient naître en même temps : une fille et un garçon. Le bon Dieu vint dans une des chambres chercher deux âmes. Il s'entretint avec celles qui habitaient là ; il leur raconta que la jeune fille qui allait naître serait la plus belle fille qui eût jamais existé au monde ; il ajouta qu'il venait choisir pour elle la plus belle âme, mais qu'elle aurait un seul défaut, elle serait bossue. Et choisissant l'âme de la jeune fille, il prit aussi l'âme d'un petit garçon qui devait naître en même temps qu'elle.

« L'âme du petit garçon avait bien entendu et compris ce qu'avait dit le bon Dieu ; aussi, comme il s'en allait sur son épaule, il se hissa jusqu'à son oreille et lui dit tout naïvement : « Bon Dieu ! L'âme de la petite « fille et moi nous étions bons amis dans cette chambre, « faites-la parfaite, et donnez-moi sa bosse. » Le bon Dieu consentit, ma mie, il fit droit à ma prière, et c'est pour cela que je suis bossu... et que vous êtes parfaite ! »

« La belle jeune fille touchée épousa le bossu. »

La morale de cette petite histoire est qu'en Russie. comme ailleurs, les bossus sont gens d'esprit.

Dans l'après-midi, entre Pétrowsk et Derbent, nous apercevons, très éloigné et très effacé, le sommet du Counib, la dernière retraite de Schamyl, de ce grand patriote, de ce prophète, l'Abd-el-Kader du Caucase, qui tint si longtemps en échec les armées russes.

Il est à peu près quatre heures et demie du soir. Nous voici en vue de Derbent, la ville aux portes de fer. C'est ici la vraie limite entre l'Europe et l'Asie, car Derbent

est une ville entièrement persane dans la stricte acception du mot.

Derbent, qui compte de 5,000 à 6,000 habitants, est bâtie en amphithéâtre sur une colline à pente rapide — 15 à 20° au moins — et comprimée entre deux lignes d'énormes murailles, épaisses de plusieurs mètres, flanquées de tours crénelées et qu'on prétend avoir été construites au temps d'Alexandre le Grand. Ces murailles descendent en ligne droite de la citadelle à la mer.

Comme je viens de le dire, la ville est absolument persane : petites maisons badigeonnées de blanc, absence complète de toits, partout des terrasses sur lesquelles se tiennent les habitants; un dédale de petites rues, que je ne puis comparer qu'à un écheveau emmêlé, circule autour de toutes ces maisons. Mais une grande voie passe au centre de la ville, descendant jusqu'à la mer, et une seconde la coupe en travers, allant d'une muraille à l'autre; beaucoup d'églises à toits verts et nombre de minarets persans.

Dans le haut, la ville se termine par une citadelle qui renferme une mosquée, des casernes, quelques maisons, le tout blanchi à la chaux, ce qui fait un contraste étrange avec le ton jaune sombre, bronzé par les siècles. des vieilles murailles de la ville, qui sont reliées à cette citadelle par des ouvrages d'une épaisseur inimaginable.

L'aspect général est plein d'intérêt. Quelle différence avec les villes russes du Volga! De loin, lorsqu'on ne peut encore distinguer que l'ensemble, cette masse de petites maisons blanches, presque collées les unes aux

autres et resserrées entre les deux rubans jaune d'ocre des murailles font l'effet d'une immense coulée de lave se précipitant vers la mer. A mesure qu'on approche, les lignes se dessinent, les détails s'accusent, les murailles apparaissent ce qu'elles sont, immenses de hauteur et d'une épaisseur incroyables. A certains endroits, elles se dégradent et restent cependant, malgré ces atteintes du temps, assez fortes pour résister encore à bien des siècles. L'enceinte de Derbent se relie à une autre construction du même genre et de même origine et tout aussi colossale, moins bien conservée, par exemple, mais dont les traces se retrouvent jusqu'à 30 ou 40 verstes dans l'intérieur du pays. On dit que cette muraille allait autrefois de la Caspienne à la mer Noire. Qui l'avait élevée? Dans quel but? A quelle époque? Autant de mystères dont l'histoire ne nous a pas livré le secret.

La partie de Derbent qui touche à la mer, la ville basse, est ce que j'appellerai la ville russe. Il faut reconnaître qu'elle fait triste figure à côté de la ville persane. Les casernes et les magasins russes sont tout à fait dépourvus d'intérêt. Le quartier persan, au contraire, est rutilant de pittoresque. Les constructions du quartier russe sont heureusement dissimulées par un grand rideau de beaux arbres verts, car, à la plage sablonneuse qui touche à la mer, succède immédiatement une zone verdoyante d'arbres, de jardins, de champs en culture, qui s'étend à plus d'un kilomètre en largeur et longe les bords de la Caspienne à droite et à gauche aussi loin que la vue peut porter.

Les collines situées au-dessus de ces arbres nous avaient paru nues et désolées. Nous nous trompions; c'est sur le versant de ces coteaux que se récoltait, il y a peu d'années encore, la plus belle garance du monde. Malheureusement la fabrication des couleurs d'aniline a tué la garance et ruiné ceux qui la cultivaient. Il y a en ce moment sur ces collines de la garance sur pied pour des centaines de mille roubles; on ne la coupe plus, puisqu'on ne saurait à qui et où la vendre. C'est une culture perdue.

Derbent est le seul endroit de toute cette région de la côte où l'on trouve des arbres, des légumes, des fruits, des fleurs. Aussi, tous les bateaux qui vont à Bakou ou en Perse en font-ils de grands approvisionnements. On nous apporte sur le paquebot des cargaisons de bouquets de fleurs, des fruits en quantité, entre autres de superbes cerises à côté de petites prunes fort laides, sur lesquelles les Russes se précipitent avec une véritable gloutonnerie.

A Derbent on a de l'eau potable; on y trouve en effet beaucoup de sources, et de plus un torrent de belle et bonne eau coule dans une longue crevasse de rochers, tout le long de la muraille nord de la ville jusqu'à la mer où il se jette. A droite de Derbent, sur une petite éminence au milieu de ruines fort anciennes, est placé un petit cimetière chrétien dont les tombes sont ombragées par de beaux arbres.

Entre autres curiosités, on fait voir aux voyageurs une cabane d'une architecture très primitive qu'on a soigneusement entourée aujourd'hui d'un cordon de

chaînes. Là, paraît-il, Pierre le Grand aurait couché, en 1722.

Pas plus que Pétrowsk, Derbent n'est favorisée d'un port naturel, il a fallu y suppléer en construisant également deux jetées qui se terminent par un goulot.

En quittant Derbent, nous nous mettons à table pour dîner. Voici le menu du jour :

Soupe au poisson, à la glace et à la crème aigre;

Cochon de lait froid, sauce à la crème aigre;

Poulet rôti en caoutchouc, indécoupable et par suite immangeable;

Blanc-manger aux pommes avec de la crème aigre.

C'était fort bien pour ceux qui aimaient la crème aigre, mais les autres, et moi tout le premier qui ne peux pas la souffrir, nous avions quelques droits d'être mécontents.

Si je cite ce dîner, ce n'est pas qu'en voyage, à mon avis, ce soit une si grosse affaire qu'un repas manqué; c'est la singularité du menu qui m'en fait parler. M. et Mme Dubourg, infiniment moins philosophes que moi et plus exigeants par rapport à la table, n'imitèrent pas ma patience et firent une protestation publique. Mais cette manifestation ne les réduisit pas moins à se rabattre comme moi sur une boîte de sardines, un morceau de fromage de Hollande et du pain, le tout arrosé d'une bouteille de bière d'Astrakan. Eh! ma foi, on peut vivre parfaitement avec cela... à condition que ce régime ne dure pas trop longtemps.

Ce n'est pas d'ailleurs seulement la cuisine qui est sujette à caution. Le service aussi commence à laisser

beaucoup à désirer. Par exemple, je me demandais pourquoi ma serviette de table était toujours mouillée. A force d'observations, j'en ai découvert la cause; vous ne la devineriez jamais : un jour je me pris à surveiller la femme de chambre du bord qui avait coutume, après le dîner, de ramasser pêle-mêle toutes les serviettes qui avaient servi. Je la vis les apporter dans une cabine, puis là les étendre sur une table et se remplir la bouche d'eau, qu'elle cracha ensuite en pluie fine sur chaque serviette, après quoi elles les détira un peu, pour faire disparaître les froissements du linge, les plia enfin et les empila. C'étaient, bien entendu, ces mêmes serviettes qu'on nous distribuait au hasard au repas suivant. Voilà comment se faisait la lessive à bord du *Grand-Duc Constantin*. Mais bast! à la guerre comme à la guerre. Je gardai ma découverte pour moi.

Nous tournons un promontoire qui nous cache Derbent; et, particularité curieuse, ce promontoire, une colline assez élevée, a exactement la même forme que le promontoire qui avoisine Pétrowsk. A partir de ce moment, nous nous éloignons des montagnes. La côte reste cependant assez escarpée, mais les collines ne sont plus que des ondulations. Par-ci par-là quelques arbres au bord de la mer, mais peu d'habitations.

Le soir le vent est presque entièrement tombé, et par moments pourtant nous sentons de forts mouvements de roulis, suivant que nous prenons la lame en long ou en travers. Cela provient assurément de ce que le bateau n'a, d'abord, qu'une cale très peu profonde et que, de plus, il doit manquer de lest, car, avec ses

dimensions et sa force de 450 chevaux, un steamer ne devrait pas rouler ainsi avec si peu de mer.

La température est fort agréable, il fait moins chaud, moins lourd qu'hier, et, avantage appréciable, nous ne voyons plus une seule de ces infernales mouches à longues ailes que le vent nous avait apportées par millions. Il y en avait tant et tant qu'au matin la table du salon était couverte d'une couche épaisse de leurs cadavres, et que sur le pont on les enlevait par pelletées.

Grâce à la bonne fraîcheur du soir, les passagers, qui avaient projeté de passer la nuit sur le pont, de dormir soit sur la dunette ou la terrasse, peut-être bien sur le banc de quart du capitaine, ont modifié leurs plans; on se retire chacun dans sa cabine, et la nuit se passe ainsi. La mer est encore un peu houleuse; mais, comme la danse prolongée de la veille avait aguerri quelque peu les plus sensibles, personne n'a été réellement malade.

Le matin, au réveil, nous naviguons, comme la veille au soir, à 2 kilomètres de la terre. Ici la côte est fort escarpée, bien qu'elle n'atteigne en moyenne que de 20 à 25 mètres d'élévation. Une légère brume nous empêche d'apercevoir dans le lointain les derniers sommets des montagnes.

Hier la mer était d'un bleu foncé splendide; ce matin elle est vert clair, et de grosses vagues couronnées de moutons blancs font danser notre pauvre bateau, une dernière épreuve que ceux qui ne doivent pas pousser au delà de Bakou supportent avec résignation. Nous devons, en effet, arriver à midi, à une heure au plus

tard, et la perspective de descendre à terre, de sortir de cette prison flottante, de pouvoir manger à sa guise, — en supprimant la crème aigre, bien entendu, — de pouvoir se laver à son gré, faire une toilette sérieuse et complète en un mot, tout cela donne patience, même aux malades.

Quels joueurs enragés que ces Russes! quatre ou cinq d'entre eux ont passé toute la journée d'hier à une table de jeu. Ils ont encore joué une grande partie de la nuit, et, ce matin, les voilà qui recommencent.

A sept heures et demie du matin, nous passons devant un grand village situé tout au bord de la mer. Au milieu des habitations se dresse une grosse tour qu'on dit fort ancienne. Attenant au village, plusieurs jardins avec de gros arbres, tous au bord de la mer et sur le versant nord des collines; tandis qu'au contraire, sur le versant sud, rien ne pousse.

Le capitaine nous dit que Bakou est dans la direction de la tour, derrière la presqu'île d'Abschéron, que nous allons avoir à contourner avant d'arriver au port. Il ajoute que parfois, quand le temps est bien clair, on aperçoit la fumée de Bakou, du point où nous sommes : « la fumée des feux éternels, » dit-il en terminant. Ce n'est évidemment qu'une plaisanterie, ce ne peut être que la fumée des distilleries de naphte. Quoi qu'il en soit, par la faute de la brume, nous ne pouvons distinguer la moindre fumée, quelle qu'elle soit.

En face de la pointe de la presqu'île d'Abschéron, est une petite île plate, dépourvue de toute végétation et qu'on nomme l'île Sainte.

Ce nom lui a été donné dans la plus haute antiquité et provient de ce qu'il y a dans l'île nombre de puits de naphte et de gaz, et qu'autrefois, au temps où le culte du feu était la religion du pays, des prêtres guèbres en avaient fait le centre de leurs opérations.

On avait créé là, il y a un certain nombre d'années, une fabrique de bougies de paraffine ; mais la tentative ne réussit pas, et les vastes bâtiments de cette fabrique abandonnée tombent aujourd'hui en ruines.

Presque à l'extrémité de la presqu'île, au haut du dernier monticule, on a construit un phare. A partir de là, la côte s'abaisse et n'a qu'une faible élévation au-dessus du niveau de la mer. Alors on tourne à droite, naviguant dans des eaux de très peu de profondeur, et l'on gagne une passe indiquée par deux rangées de longues perches fichées dans la mer, passe où l'on ne s'avance qu'avec une extrême lenteur.

Entre une heure et deux heures, nous sommes en vue de Bakou, qui est située au fond d'un golfe. Sur la côte, tout est aride, pas un soupçon de verdure. Un terrain sec e gris, on croirait voir les côtes de l'Arabie dans la mer Rouge. On aperçoit la ville bâtie en amphithéâtre avec ses maisons blanches, enserrées, comme à Derbent, dans un cadre trop étroit par une haute muraille flanquée de tours crénelées. Dans la partie supérieure de la ville se dresse une mosquée persane avec ses minarets découpés. Partout des dômes et des minarets. On est en pleine Perse.

A droite, sur la côte, à plusieurs kilomètres de la ville, dans l'encoignure de la presqu'île d'Abschéron, nous

apercevons les distilleries de naphte, dont l'odeur pénétrante s'est fait sentir en mer près de deux lieues avant Bakou.

Une fumée noire, épaisse, plane au-dessus de ces fabriques, et, descendant sur la ville, mêlée à la poussière soulevée par le vent, donne à tout ce panorama un ton gris, un aspect désolé.

A gauche, à la pointe d'un promontoire, une grande mosquée blanche; au-dessus, dominant la colline, un phare; à mi-côte, un cimetière musulman dont nous commençons à distinguer les tombes.

La partie basse de la ville se compose principalement de magasins, c'est la ville européenne.

Dans le port, qui est relativement profond, — il a vingt pieds d'eau, — un grand nombre de navires sont mouillés.

Il est une heure et demie, nous accostons le quai... Nous sommes à Bakou.

CHAPITRE XI

BAKOU

Une jetée en bois, solidement construite et perpendiculaire au rivage, sert aux bateaux à vapeur de quai de débarquement. Le port de Bakou est parfaitement abrité; au large, le vent est resté violent, et pourtant, dans le bassin où nous sommes, l'eau n'a pas une ondulation. On met à nous amarrer un temps infini, après quoi nous descendons à terre.

Là, nous sommes très agréablement surpris de trouver toute une rangée de voitures attendant la pratique. Je prends un phaéton à deux chevaux qui aurait presque aussi bon air que nos fiacres, surtout que ceux qui font le service de nuit aux gares de chemins de fer, si l'automédon ne s'était pas avisé d'imprimer des mains humaines, rouges comme du sang, sur le derrière de ses chevaux blancs, qui, d'ailleurs, autre fantaisie, ont l'extrémité de la queue également teinte en rouge.

Ces traces de mains sanglantes imprimées sur leur

croupe donnent quelque chose de fantastique à ces vénérables rosses ; mais, après tout, je dois reconnaître que mon véhicule est infiniment supérieur à tout ce qu'on trouve à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Nous longeons un quai large, bordé de boutiques et de magasins. J'ai dit qu'on me conduise à *l'Hôtel de l'Europe* qui m'a été recommandé comme le meilleur ; il est tenu par une veuve alsacienne, une dame Schmidt de Wissembourg. Son mari, Alsacien comme elle, ayant gagné quelque argent au service du grand-duc Michel, gouverneur général du Caucase, dont il était le maître d'hôtel, a eu l'idée de créer un hôtel à Bakou ; mais il est mort peu après, ce qui rend douteux le succès de sa spéculation ; puis, les voyageurs sont encore rares au Caucase.

L'hôtel est un grand bâtiment d'une construction primitive ; l'escalier de bois par lequel on monte au premier étage est placé à l'extérieur sur la cour et tient à une galerie également extérieure et circulaire, qui commande tous les appartements. On me donne un grand salon ayant 12 mètres de long sur 5 de large et une chambre à coucher non moins vaste. Les murs sont blanchis à la chaux, les rideaux des fenêtres en mousseline brochée, le lit en fer, long, large, mais si dur.... Tous les sièges sont en mauvais état. Les chaises ont généralement trois pieds, les plafonds sont fort élevés, mais tout l'appartement est d'une propreté absolument contestable. Cependant comme on m'avait affirmé que, lorsqu'on voyage dans le Caucase, il est indispensable d'emporter son lit avec soi, l'installation

que l'on m'offre à *l'Hôtel de l'Europe* me prouve que j'ai eu raison de ne pas m'embarrasser d'un pareil surcroît de bagage.

Mon appartement a cinq énormes croisées ; deux de ces croisées donnent sur un grand balcon d'où l'on a vue sur une large rue. De la galerie qui est sur la cour on aperçoit les murailles crénelées avec embrasures de l'ancienne forteresse, murailles en parfait état, d'ailleurs, qui se relient à une des portes de la vieille ville surmontée des armes persanes : le lion qui dort taillé dans la pierre formant le cintre de la porte. Cette ancienne enceinte n'ayant plus raison d'être, on a laissé les constructions nouvelles se dresser à ses pieds et s'y juxtaposer. De cette façon la partie postérieure de notre maison se trouve adossée à ces vieux remparts.

A peine lavé et nettoyé, opérations des plus nécessaires, car, depuis mon départ de Moscou, je n'avais pu faire que très superficiellement ma toilette, je me mets à arpenter la ville, sans me laisser effrayer par une poussière lourde, compacte, qui remplit toutes les rues d'une couche de plusieurs centimètres d'épaisseur ; jamais on ne l'enlève, on n'en viendrait pas à bout, mais on l'arrose. Un Européen ne devinerait jamais le procédé d'arrosage usité à Bakou. On se sert, en effet, pour cette opération de résidus d'huiles minérales. Ce n'est pas de fait assurément pour parfumer les rues, mais cela vaut beaucoup mieux là-bas que l'arrosage par l'eau. L'eau s'évapore en effet presque instantanément, tandis que cette huile, se combinant avec la pous-

sière, en fait comme une espèce de pâte demi-sèche ; je ne veux pas dire pour cela qu'il n'y ait pas de poussière en suspension dans l'air, bien au contraire ; le vent qui est violent en soulève des tourbillons qui ne sont rien moins qu'agréables et vous asphyxient à moitié, grâce à la chaleur lourde qui règne ici. Car le changement de température est à noter. A Bakou on ne connaît pas les gelées ; jamais le thermomètre ne descend au-dessous de zéro, tandis qu'à Astrakan on subit jusqu'à 20° de froid ; il n'y a pas loin pourtant d'Astrakan à Bakou. Mais, fait non moins curieux, en face de Bakou, sur la côte opposée de la Caspienne, on constate fréquemment cette température de 20° au-dessous de zéro ; c'est le résultat des vents qui descendent de l'Oural et de la Sibérie et dont l'influence ne se fait jamais sentir à Bakou, qui est trop bien abritée pour être atteinte.

Bakou, comme je l'ai dit, est bâtie en amphithéâtre sur une petite éminence au fond du golfe. Elle forme un grand carré dont un des côtés descend à la mer. Une haute muraille crénelée, se reliant à des tours non moins crénelées, lui sert d'enceinte. Toutes ces constructions sont solides, bien conservées et d'une couleur de jaune d'or admirable, qui fait ressortir davantage encore la couleur blanche des maisons.

La partie supérieure de Bakou a conservé le caractère de la vieille ville persane avec ses mosquées, ses minarets, ses maisons à terrasses et à balcon, et les centaines de petits dômes blancs des maisons de bains, et les rues étroites et tortueuses, etc. Pour la plupart, les

habitants sont Persans ou Arméniens. Cette population n'a pas changé depuis l'époque où Bakou appartenait encore à la Perse. D'ailleurs l'annexion de la ville à la Russie ne remonte pas au delà des premières années du siècle. Aussi les anciens usages ont-ils été conservés avec les costumes et la langue.

Le bazar est des plus curieux, non pas tant par les boutiques qui sont en général de pauvre apparence, qu'à cause de la population originale qui s'y presse; partout ce ne sont que marchands ambulants portant devant eux sur une tablette leurs marchandises étalées; des marchands de victuailles peu faites pour tenter les délicats d'ailleurs, des porteurs d'eau vous bousculant; et, au milieu de cette foule, circulent incessamment des files interminables de voitures qu'on nomme des *arbas*, espèces de coffres très originaux perchés sur deux roues en bois très minces, presque tranchantes, non cerclées de fer, qui mesurent 2 mètres à $2^{m},50$ de diamètre et qui, n'étant point graissées, grincent lugubrement en tournant.

La partie inférieure de la ville commence à avoir un caractère différent. On y voit beaucoup de constructions en pierres; les rues en sont larges, bordées de trottoirs, éclairées au gaz. De nombreuses boutiques bordent le quai; c'est aussi sur ce quai que sont placés le palais du gouverneur, les consulats, tous les logis officiels.

La mosquée de Bakou est un bel échantillon de l'art persan; le dôme qui la surmonte est tout recouvert de faïences de couleur, d'une bonne époque, par malheur

fort détériorées par le temps. Les portes en sont très belles et d'une ornementation vraiment riche; les murs sont couverts de vieilles inscriptions persanes; mais il en est de cette mosquée comme de tous les monuments orientaux, on ne prend nul soin de les entretenir; aussi est-elle en fort mauvais état.

De la mosquée, on jouit d'une vue superbe, toute la ville est à ses pieds; au delà, le port avec sa flottille de navires; à gauche, se profilant sur la mer bleue, toute la côte jusqu'à l'extrémité de la presqu'île d'Abschéron; à droite, cette mosquée blanche bâtie à la pointe du promontoire sud et la colline dont j'ai parlé, couverte de tombes musulmanes.

C'est sur la gauche, tout à côté de la ville, que règne cette perpétuelle fumée noire qui plane au-dessus des distilleries de naphte.

Tout ce panorama est nu, calciné par le soleil, pas un brin de verdure, pas un arbre, si l'on en excepte le jardin botanique placé sur le quai, et où l'on n'arrive à entretenir une maigre verdure qu'à force de soins incessants et grâce à un arrosage continuel.

Et, cependant, l'ensemble a un caractère tout particulier qui me charme; je ne puis me lasser de le contempler avec un sentiment de joie profonde. C'est l'Orient que j'entrevois, l'Orient qui m'a laissé de ces souvenirs qui ne se perdent jamais, cet Orient que j'aime tant et que, depuis vingt-cinq ans, je n'avais pu revoir.

J'ai peine à m'arracher à cette contemplation; mais, enfin, je m'engage dans le dédale des ruelles qui conduisent au port. En chemin, je passe à côté d'une grande

tour de forme bizarre. C'est la tour de la Vierge ou de la Demoiselle. On n'a pu me fixer sur le vrai nom qu'elle porte; cette tour a sa légende :

« Un ancien khan de Bakou avait une fille d'une beauté admirable dont il devint éperdûment amoureux. Bien que le khan eût la toute-puissance, sa fille lui résistait. Cependant, un jour, elle lui promit de céder à ses désirs, s'il lui faisait construire pour demeure une tour immense, plus haute que toutes les autres tours de la ville, plus haute que toutes les tours connues. Immédiatement on se mit à l'œuvre, la tour s'élevait comme par enchantement; mais la jeune vierge ne la trouvait jamais assez haute. Cependant arriva un moment où il fut impossible de l'élever davantage : la jeune fille alors monta au sommet...et se précipita dans la mer. »

Bakou est une ville très commerçante; il s'y vend beaucoup de marchandises de Perse, entre autres de la soie, des tapis qui s'échangent contre des marchandises européennes; mais son commerce serait tout autrement important, elle inonderait à la lettre la Perse des produits d'Europe, si les frais de transport jusqu'à Bakou n'étaient pas si élevés.

Tiflis est à peu près à moitié chemin de la mer Noire à la Caspienne. Mais de Poti à Tiflis, il y a un chemin de fer, tandis que de Tiflis à Bakou, non seulement la voie ferrée manque, mais c'est à peine s'il y a une route tracée. Et la distance qui sépare les deux villes est de 550 verstes. Aussi sont-ce de lourds chariots qui font le service de roulage, et le transport de toutes les marchandises coûte-t-il des prix fantastiques.

Lorsque le chemin de fer existera, Bakou absorbera tout le commerce de cette région; ce sera l'entrepôt de tous les produits de la Perse. La ville doublera, triplera d'importance en peu de temps. Mais quand sera-t-il établi? On en parle depuis quatre à cinq ans, les études du tracé sont achevées depuis longtemps, mais les travaux ne commencent même pas; et pourtant cette voie ne serait pas seulement utile au commerce, elle a une importance politique capitale pour le gouvernement russe.

Un exemple des plus récents : on a centralisé à Bakou, il y a quelques semaines, l'armée de 25,000 hommes qui doit opérer dans le Turkestan sur la côte est de la Caspienne. Et il a fallu faire venir à pied toutes les troupes que les chemins de fer russes déposaient à Wladikawkas, au nord du Caucase; et je ne parle pas des approvisionnements immenses nécessités par la campagne entreprise, du matériel de guerre, apportés par des milliers de chameaux. Si le chemin de fer eût existé, combien de temps et d'argent n'aurait pas épargné le gouvernement en cette circonstance; et si, comme on semble en avoir la crainte ici, il arrivait quelque désastre pendant cette guerre, comment ravitailler l'armée?

Mais ce n'est pas uniquement pour le commerce et le transport des troupes que ce chemin de fer serait chose désirable; j'en userais, moi, bien volontiers pour ma part en ce moment. Car, depuis mon arrivée ici, il semble que chacun se soit donné le mot pour s'étonner de la fantaisie qui m'a pris de venir à Bakou. Jamais

personne ne passe par là, me dit-on; vouloir se rendre de Bakou à Tiflis, c'est rêver l'impossible. On ne s'est jamais avisé d'une pareille idée, la route est impraticable, le pays qu'il faut traverser n'est qu'un vaste désert, affreux, monotone, sans intérêt aucun pour le voyageur; c'est bon tout au plus pour ceux qui y sont forcés! Et ensuite, par quel moyen le traverser? Il ne faut pas espérer trouver à Bakou d'autres voitures que des télégas!..., etc. etc.

Il s'en fallut de peu qu'on ne m'engageât à remonter par la Caspienne à Astrakan, puis le Volga jusqu'à Saratow pour prendre là le chemin de fer et descendre à Wladikawkas. Il n'était plus question du service quotidien par diligence et par omnibus, dont un Russe, habitant Tiflis et attaché à la cour du grand-duc Michel, m'avait parlé la veille de mon départ de Paris.

Je commençais à être inquiet réellement, non sur la possibilité du voyage en lui-même, on arrive toujours... plus ou moins vite, mais on arrive. Ce qui me préoccupait, c'était la crainte de ne pas trouver de voiture convenable; les chevaux ne manquaient pas, et je savais qu'il y avait des relais de poste installés tout le long du chemin. Ce qu'il me fallait, de l'avis de tous, c'était une *tarantasse;* mais de tarantasse, on n'en trouvait nulle part, ni pour or, ni pour argent, et pas plus à acheter qu'à louer.

Mme Dubourg, ne désirant pas moins en trouver une pour son usage personnel, l'illustre Péter avait couru partout sans être plus heureux que moi; quand, tout à coup, au moment où nous désespérions, il nous tombe

du ciel sans se casser, non pas une, mais deux tarantasses, que, par l'effet du plus grand des hasards, on vient justement remiser à l'hôtel. L'une appartient à je ne sais plus quel prince du pays, qui habite Tiflis et vient s'embarquer à Bakou pour Derbent et Pétrowsk où l'appellent ses affaires, et d'où il regagnera Tiflis comme il pourra. Et voici la veine : il charge Mme Schmidt, notre hôtesse, de lui renvoyer sa voiture à Tiflis par une occasion. L'occasion est toute trouvée.

L'autre tarantasse appartenait à un ingénieur français, M. Barnet, qui avait voyagé de conserve avec le prince, venant comme lui de Tiflis et devant y retourner au premier jour. Lui, cherchait un compagnon de route pour diminuer ses frais de voyage.

Comme bien vous pensez, le marché fut vite conclu. Il fut arrêté que je partirais avec M. Barnet, que M. et Mme Dubourg et Péter prendraient la voiture du prince, et que nous partirions tous ensemble de conserve pour Tiflis.

M. Barnet avait diverses affaires à terminer ; moi-même, je voulais aller visiter les environs, entre autres le pays au naphte ; tout cela devait nous prendre quelques jours. Et puis, j'avais encore une chose importante à régler avant mon départ, une chose indispensable lorsqu'on voyage avec des chevaux de poste. C'est un *padarojné*, autrement dit une feuille de route établissant votre identité. Ce n'est que sur le vu de ce padarojné que les maîtres de poste vous donnent des chevaux ; sans ce fameux papier, vous n'en trouveriez à aucun prix, et encore y en a-t-il de différentes espèces.

Il y a le padarojné de courrier et le padarojné ordinaire. Si vous êtes porteur du premier, vous passez avant tout le monde lorsque vous arrivez au relais. Si vous arrivez, vous, dixième, à une poste, vous avez le droit, avec votre padarojné de courrier, de prendre les premiers chevaux qui rentreront, s'il n'y en a pas de prêts dans l'écurie ; tandis que ceux qui ne sont porteurs que d'un padarojné ordinaire attendent forcément leur tour d'inscription, ce qui n'est rien moins qu'agréable. Les officiers supérieurs, les hauts fonctionnaires, etc., voyagent toujours en courriers, si bien que, lorsqu'on doit attendre son tour, cela peut durer parfois plusieurs jours.

Je me mis donc en quête du fameux papier, et je comptais d'autant plus facilement l'obtenir, que j'avais en poche une lettre d'introduction auprès du général gouverneur de la province, en résidence à Bakou. C'était lui précisément qui faisait délivrer les padarojnés de courriers. Je me croyais donc sûr de mon fait, quand je m'en fus lui faire visite.

Le palais du gouvernement est situé sur le quai. C'est une solide construction en pierre badigeonnée de jaune. Le gouverneur me reçut immédiatement, me souhaita la bienvenue ; mais son accueil me parut un peu froid. Ce n'était pas précisement celui que je me croyais en droit d'attendre, surtout armé que j'étais d'une lettre qui provenait d'un des principaux personnages de la cour du grand-duc Michel, qui est gouverneur du Caucase et a par conséquent sous ses ordres le gouverneur de Bakou. J'eus quelque peine, au début de notre entre-

tien, à lui arracher les paroles, bien qu'il parlât correctement le français. Je portai la conversation sur divers sujets faits pour l'intéresser. Je lui parlai du fameux chemin de fer de Tiflis. Comme tout le monde, il était d'avis que ce serait une fortune pour Bakou, mais il ignorait s'il serait bientôt construit[1].

Je lui demandai quelques renseignements sur les populations des environs, très turbulentes, disait-on, surtout à l'époque de la dernière guerre turco-russe ; mais il m'affirma, que dans tout son commandement, les populations étaient très calmes. Il reconnaissait bien que, du côté de Derbent et dans le Daghestan, il n'en était pas toujours de même, mais, pour le moment, la tranquillité régnait dans toute la région.

Nous causâmes ainsi assez longuement, et il devint presque aimable, à ce point de m'exprimer un regret de ce que je ne dusse pas prolonger davantage mon séjour à Bakou, et il en arriva à me demander en quoi il pouvait m'être agréable.

Je profitai immédiatement de cette ouverture, et le priai de me faire donner un de ces fameux padarojnés de courriers à deux cachets.

Je savais, en le sollicitant, que la chose était facile à obtenir et que, pour peu qu'on ne fût pas un inconnu, on ne vous la refusait jamais, bien qu'en réalité ce passeport officiel ne doive être donné qu'aux porteurs d'un ordre de la Couronne.

1. Au moment de mettre sous presse, j'apprends que les travaux sont enfin commencés, mais qu'on craint que cela ne soit long, la Compagnie paraissant manquer d'argent. A. K.-S.

Mais il faut croire que je n'eus pas le bonheur d'inspirer confiance à son excellence le général gouverneur. Il me refusa net, disant qu'il n'y pouvait rien, que je devais m'adresser à la police qui me donnerait un padarojné simple, le seul qu'elle pût délivrer...

Mais, comme pour atténuer ce refus, il m'offrit de m'envoyer un papier me donnant droit de demander partout sur ma route une escorte de Cosaques. A tout hasard j'acceptai.

Il ne me restait plus qu'à prendre congé. Ce que je fis, fort peu satisfait du refus que j'avais essuyé.

Bon gré, mal gré, il me fallut donc aller à la police retirer, en échange de la somme de 4 roubles, plus 1 rouble de pourboire pour ne pas poser trop longtemps, le vulgaire padarojné à un cachet.

Rentré à l'hôtel, j'y trouvai la carte du gouverneur avec la lettre de réquisition pour l'escorte de Cosaques. Cette lettre était écrite d'un côté en russe et de l'autre côté en persan. Elle pouvait être utile, je la gardai donc, tout en regrettant mon padarojné à deux cachets; j'ai hâte d'ajouter que mes regrets ne furent d'ailleurs pas longs, car, lorsque je vis M. Barnet, avec qui je devais voyager, il m'apprit qu'il était muni de toutes les grâces officielles. Il l'avait, lui, le bienheureux padarojné avec tous les cachets voulus pour passer partout.

CHAPITRE XII

LE NAPHTE

Le hasard ayant permis à mon hôtesse, à Bakou, de me mettre en rapport avec un des principaux négociants en naphte du pays, ce dernier m'offrit de me piloter aux distilleries, de me faire visiter les usines et les puits, et je n'eus garde, comme bien l'on pense, de refuser cette bonne aubaine.

Nous prîmes ensemble jour et heure, et, un beau matin, nous partions de Bakou le soleil à peine levé, pour entreprendre notre tournée. Nous avions loué deux bonnes victorias du pays, très solides, capables de supporter tous les cahots possibles et impossibles, attelées d'excellents petits chevaux qui vont comme le vent et conduites par des cochers admirables. Je pars en tête avec le marchand de naphte qui va nous servir de cicerone, les Dubourg occupent la seconde voiture.

Il est prouvé aujourd'hui que, de la mer Noire à la mer Caspienne, existe une vaste nappe de naphte qui passe sous les montagnes du Caucase et s'étend même

au delà de la Caspienne, car, en prolongeant la ligne qu'elle suit, on la retrouve jusque dans le Turkestan.

Ce naphte se recueille en bien des points du Caucase, mais aujourd'hui le principal centre d'exploitation se trouve aux environs de Bakou, à Balahaneh, dans la presqu'île d'Abschéron.

Balahaneh est à huit verstes et demie de Bakou.

En sortant de la ville, on traverse un chemin de fer en construction qui doit relier Bakou à Balahaneh et dont nous avons constaté la très grande utilité. Ce chemin de fer peut rendre des services incalculables à l'industrie du naphte, tout comme celui qui mènera à Tiflis en rendra à toute le région en général.

Plus loin, entre la route et la mer, s'élève un faubourg qui longe la plage et qu'on nomme *la ville noire*. Désignation des plus justes.

C'est là que sont installées toutes les fabriques où l'on distille le naphte brut amené de Balahaneh, soit dans des outres, soit dans des barils chargés sur des arbas, soit aussi par un moyen évidemment plus pratique et tout à la fois des plus simples, qui consiste à le faire couler du lieu de production jusqu'à destination à travers une longue conduite formée de tuyaux de fonte, posés à fleur de terre, chose d'autant plus facile que Balahaneh est bien plus élevé que Bakou.

Le nombre de ces distilleries est si considérable, la fumée qui s'en dégage est si épaisse, que l'air en est chargé et le ciel obscurci. L'odeur est si forte qu'elle vous saisit à la gorge, quelque précaution qu'on prenne. Partout, sur le sol, on traverse des flaques, parfois de

véritables ruisseaux de résidus liquides, qui, se mêlant à la poussière et au sable, forment une pâte molle, humide et noire, dans laquelle on enfonce jusqu'à mi-jambes. La population ouvrière de ces distilleries est considérable, et tous ces travailleurs parfaitement indigènes, qui devraient par nature, comme les autres habitants du pays, être blancs ou légèrement cuivrés, sont noirs comme de véritables nègres.

Après la ville noire, la route oblique légèrement à gauche et s'engage au milieu de collines arides et pierreuses; si je dis la route, c'est par la force de l'habitude, car on ne peut appeler cela une route. Les pierres, les bras, les ingénieurs ne manqueraient pas pour faire une belle voie; mais on attend le chemin de fer, et cela suffit à chacun, paraît-il.

C'est dans ce chemin impossible que nos cochers ont fait preuve d'une adresse inimaginable. Lancées au grand trot et même au galop, nos victorias contournent et évitent avec une précision admirable les grosses roches au milieu desquelles on circule; avec d'autres elles seraient vingt fois brisées et mises en miettes. Mais non, nous filons d'un train d'enfer et sans encombre. Nous montons d'abord, puis nous descendons. Partout la même stérilité, la même nature désolée; pas une herbe, pas un arbre, pas d'eau; d'eau douce s'entend, car, entre les collines, dans les bas-fonds, nous apercevons au passage quantité de petits lacs salés, dont la plupart, il est vrai, sont complètement desséchés dans cette saison; on peut même les traverser à pied sec. Les paysans et les ouvriers vont chercher là le sel qu'il

leur faut pour leur consommation personnelle. L'exploitation commerciale ne s'y fait que sur une très petite échelle, par suite du manque de route, probablement aussi à cause des exigences du fisc.

Chemin faisant, nous croisons encore la future voie ferrée sur un futur passage à niveau. Le chemin de fer coupe, en effet, la route à angle droit, et, comme cette dernière est en contre-bas d'un mètre environ, on grimpe comme on peut par-dessus le talus fait de débris de roches. Nos voitures exécutent là un fameux tour de gymnastique, car nous passons sans accident; plus loin, nous rencontrons un tuyau à fleur de terre par lequel coule le naphte brut. Pour ne pas risquer de briser le tuyau en passant par-dessus, il nous faut le longer, pendant un kilomètre au moins, pour gagner une sorte de passerelle formée de terre et de madriers qui recouvrent le tuyau.

Enfin, nous voyons devant nous Balahaneh. Il y a là, pratiqués dans le sol d'une colline arrondie, environ six cents puits indépendants, mais resserrés en somme dans un très petit espace. Au-dessus de chaque puits, une construction en bois très élevée, sorte de chapeau pointu d'une forme toute spéciale et de la plus belle couleur noire, se répétant par centaines sur cette colline, donne à tout le pays un air étrange, presque fantastique, qui vient s'ajouter à toutes ses originalités. Ces collines, ces boursouflures de la croûte terrestre pourraient bien un beau matin, se dit-on, s'affaisser et disparaître. On sent sous ses pieds comme une masse en perpétuelle fusion. On comprend qu'il s'est fait et qu'il se fait encore là un

travail souterrain, mais un travail tout spécial, tout particulier, qui nous sort de ce que nous connaissons. Évidemment ce sol n'a rien de commun avec ce que nous autres habitants de l'antique Europe nous appelons *le vieux plancher des vaches!* On est en présence de l'inconnu.

Il n'existe pas de carte géologique sérieuse de ce pays; le hasard a fait découvrir les premiers puits, et c'est le hasard seul, encore aujourd'hui, qui préside aux opérations de ceux qui en creusent de nouveaux. J'ai dit qu'il y avait environ six cents puits réunis sur une surface de 3 à 4 kilomètres carrés. La profondeur des puits varie de 22 à 65 sagènes (1 sagène vaut $2^{m},13$).

Voici maintenant comment se percent ces puits : lorsqu'on a acheté un terrain qu'on paye toujours fort cher, sans savoir si l'on y trouvera du naphte ou non, car on n'a pas le droit d'y faire des sondages préliminaires, on y établit une baraque de planches haute de 15 à 20 mètres et pointue par le toit. On fait ensuite marché avec des puisatiers qu'on paye à raison de 50 kopeks par jour, et jamais à forfait. Le chef de l'équipe est, lui, payé le double, quelquefois davantage. La plupart du temps, c'est lui qui fournit les outils. Le forage se fait généralement d'après les procédés les plus perfectionnés; pour cela on se tient au courant de tout ce qui se fait en Europe, et tous les instruments, tous les outils nouveaux de sondage sont immédiatement importés au Caucase. On commence par creuser le sol à la pioche, on introduit dans ce trou un tuyau de forte tôle de 10 pouces de diamètre (10 pouces

valent $0^m,25$), c'est le commencement du puits. Dans le tuyau de tôle on fait entrer une barre de fer ou d'acier d'environ $0^m,05$ d'épaisseur. Attachée à une corde fixée elle-même à un treuil placé dans la partie supérieure de la baraque, cette tige de fer se termine en haut par un anneau, dans lequel on passe un long levier également en fer, auquel s'attellent les puisatiers pour faire tourner le perforeur, qui porte à son extrémité inférieure un appareil fait pour casser la pierre et extraire les débris. A mesure que le trou devient plus profond, on ajoute des bouts à la tige de fer, on allonge le tuyau de tôle, et l'on continue à opérer de la sorte jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la couche de naphte.

Le sol se compose généralement de pierre plus ou moins dure, rendue friable par les infiltrations de naphte; le forage est donc parfois facile, et d'autres fois presque impossible, car ce n'est qu'au prix de peines infinies qu'on réussit à traverser les couches dures. Il peut arriver même que tout ce travail se fasse en pure perte. Aussi n'est-il pas rare de voir abandonner un puits pour aller recommencer le forage un peu plus loin, si l'on est descendu, par exemple, à 55 ou 60 sagènes sans rencontrer le naphte.

Le forage à la corde, dit « à l'américaine », a souvent été essayé dans ce pays, mais toujours sans succès. Des puisatiers américains sont venus même, ont cherché à creuser comme ils le faisaient chez eux, mais ont dû y renoncer. La raison, je l'ignore, je me borne à citer le fait.

Pour l'extraction, on emploie divers procédés, suivant

la richesse ou la profondeur du puits, mais tous sont en général très primitifs. Le plus communément en usage, qui est l'enfance de l'art, consiste en un treuil sur lequel s'enroule une corde portant à son extrémité un long cylindre de métal ouvert en haut et fermé en bas par une soupape qui se manœuvre du dehors au dedans. On introduit ce cylindre dans l'ouverture du puits, on le laisse descendre jusqu'au fond en tournant le treuil à la main, et, lorsqu'il a plongé dans le naphte et s'est rempli, on tourne le treuil en sens inverse, toujours à la main; la soupape se ferme d'elle-même par le poids du liquide, le cylindre plein arrive à la surface du sol, on le vide dans un canal conduisant au grand réservoir, et l'on recommence incessamment l'opération. On comprend combien ce travail fait à la main est long et pénible, et quel temps précieux on perd de la sorte.

O na perfectionné le procédé en remplaçant le treuil par des chevaux qu'on attelle au bout de la corde. Lorsque le cylindre est descendu, on fouette les chevaux qui partent en ligne droite au triple galop, la longueur de la course qu'ils font correspondant à la profondeur du puits. Le cylindre sorti, on le vide, il redescend pendant que les chevaux se rapprochent, et ainsi de suite. C'est un perfectionnement, comme on voit, mais qui est loin d'atteindre à la perfection.

Il y a mieux : à certains puits le système du treuil est mû par la vapeur. Mais le procédé le plus pratique et que je n'ai vu employé que dans un seul puits, c'est celui d'un tuyau plongeant au fond dans le naphte

fixé à une pompe aspirante et foulante placée elle-même à une certaine profondeur, ce qui permet de pomper et de faire couler au dehors le liquide sans intermittence.

Il faut reconnaître que, si les frais fort élevés que nécessite l'installation d'une machine à vapeur ne sont déjà pas à la portée de tous, un autre obstacle se produit encore : il sort de certains puits des gaz facilement inflammables, à proximité desquels il est absolument interdit d'établir des machines à vapeur.

Enfin, certains puits sont artésiens, soit à jet continu, soit à jet intermittent. Avec ceux-là il n'est besoin d'installer aucun appareil pour puiser le naphte. Il faut, au contraire, des appareils pour empêcher l'expansion du liquide et la régler. En effet, quand on laisse couler un puits artésien, le courant, au lieu de s'épuiser, devient de plus en plus fort, le jet monte bientôt à 30 ou 40 mètres en l'air, un jet gros comme le tuyau d'appel, c'est-à-dire de 10 pouces de diamètre ($0^m,25$), et ce jet devient bientôt tel que rien ne peut plus l'arrêter. Le naphte retombe à terre, les moyens manquent pour le recueillir, il inonde tout, brise tout sur son passage; c'est un véritable torrent qui s'en va se perdre au loin dans les sables. Cela dure ainsi plus ou moins longtemps, quelques jours ou quelques semaines; et, lorsqu'il cesse enfin de couler, le puits est perdu, détruit, anéanti, le tuyau arraché, les terres bouleversées; il faut tout abandonner.

Parmi les faits les plus curieux dus à ces puits artésiens, on cite notamment l'accident arrivé en 1872. Un

puits commença à couler à cette époque et coulait encore deux ans après, en 1874. Tous les jours (c'est-à-dire dans une période de vingt-quatre heures), il déversait 35,000 pouds ou 568,000 kilogrammes de naphte, qui ont été absolument perdus, on n'a pu rien en recueillir. Naturellement, on venait de très loin pour voir ce curieux phénomène. Le grand-duc Michel, gouverneur du Caucase, s'en inquiéta lui-même un jour et voulut voir la chose par ses yeux. Mais, la veille de son arrivée, le puits cessa subitement de couler. Il resta ainsi inactif pendant trois jours, et l'auguste visiteur repartit sans avoir rien vu de ce qu'il voulait voir. Il était à peine parti depuis trois jours que le puits, par une sorte d'ironie, se remit à couler, mais avec intermittence : il coulait six minutes, s'arrêtait une demi-heure, reprenait sa course pendant six minutes et s'interrompait de nouveau durant trente minutes. Dans cette période nouvelle, il déversait encore jusqu'à 14,000 pouds (227,000 kilogr.) par jour. Cela dura de la sorte une année, au bout de laquelle il se trouva bouché par les sables. Il fallut le remettre à neuf; il fonctionne encore, mais, depuis ce moment, il ne produit presque plus rien.

Pour obvier à ces dangers, les puits jaillissants sont arrêtés tous les quarts d'heure. De cette façon on empêche le jet de s'amplifier et le courant de devenir trop violent. Chaque quart d'heure d'écoulement est suivi d'un quart d'heure d'arrêt. Mais ces sortes de puits ne sont pas ceux qu'on préfère; ils sont trop rapidement perdus, épuisés, ce qui constitue une grosse perte, car le forage coûte généralement entre 15 et 25,000 rou-

bles pour une profondeur moyenne de 42 sagènes, environ 90 mètres, à moins qu'on ait eu la chance de ne pas rencontrer de pierres dures, ou même pas de pierres du tout; mais ces chances-là sont des plus rares.

Il n'y a que fort peu de propriétaires de puits qui distillent eux-mêmes leur naphte; la plupart le vendent sur place à raison de deux kopeks le poud, pris au puits. Ainsi que je l'ai déjà dit, il est amené aux distilleries, soit par des conduits de fonte qui vont de Balahaneh à la ville noire, soit dans des outres ou des barils chargés sur des arbas. L'activité fébrile qui règne autour de tous ces puits est inimaginable. Les ouvriers ont la peau d'une couleur indéfinissable, leurs habits sont perpétuellement imbibés d'huile minérale ; aussi. du sol et des gens s'exhale sur le plateau une odeur des moins agréables. D'ailleurs la propreté paraît bien être le moindre des soucis de ce monde de travailleurs.

La fièvre du naphte (comme on disait en Californie la fièvre de l'or) a commencé à s'emparer de tout le monde ici, il y a deux ans. Ce n'est guère plus haut que cette époque que remonte l'existence de la plupart des puits. Ce sont principalement des Arméniens qui en sont propriétaires. Ils ont fait et font encore dans cette exploitation d'immenses fortunes, qu'ils décupleraient assurément encore si le débouché ne manquait pas à l'industrie du naphte. Et cette absence de routes et de moyens de transports fait la partie belle aux Américains et à leurs pétroles.

Bakou est pour ainsi dire dans un cul-de-sac. Pour

répandre ses produits en Europe, elle ne peut songer à user de la voie de terre par Tiflis et Poti pour gagner la mer Noire. Les 550 verstes qui séparent Bakou de Tiflis représentent plus du double en frais de transport que n'exige le trajet de Philadelphie dans n'importe quelle ville européenne. Aussi le chemin de fer est-il le rêve de toute la population caucasienne.

Pour expédier actuellement le naphte, on est obligé de prendre la mer de Bakou à Astrakan, de remonter le Volga jusqu'à Tsaritzin, de là le chemin de fer jusqu'au Don, pour descendre à la mer Noire par la mer d'Azow. C'est un trajet long, coûteux, difficile, qui fait au naphte de Bakou une situation des plus défavorables par rapport au prix de vente du pétrole de Pensylvanie.

Nous passons plusieurs heures à visiter tout ce coteau si curieux, si intéressant. Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est un grand lac de naphte, non pas un lac d'eau recouvert d'une couche de naphte, mais bien un lac uniquement formé d'huile minérale. Ce lac provient de ce fait, qu'à un certain endroit du plateau au milieu de tous ces puits, il existait une cuvette naturelle de plus de 200 mètres de largeur, et que peu à peu elle s'est remplie de tout le naphte venu de droite et de gauche et s'échappant des puits en exploitation. Eh bien, l'abondance du produit est telle que personne ne songe à tirer parti de la quantité considérable de naphte contenu dans ce lac et qui appartiendrait à qui voudrait le prendre.

Mme Dubourg faisait un peu la moue, elle trouvait mon insistance bien grande à visiter ces vilains trous

au milieu de cette puanteur. Ce qui ajouta encore à sa mauvaise humeur, c'est que sa robe fut rapidement tachée, toute maculée de gouttes de naphte. Je parvins à la consoler en lui disant que, le naphte produisant la benzine qui enlève toutes les taches, sa robe se nettoierait admirablement.

Inutile de dire que, pendant notre promenade, nous avons fait honneur au déjeuner que nous avions emporté avec nous. Il semble même que l'odeur du naphte nous ait donné un appétit féroce. Enfin nous remontons en voiture pour nous diriger vers Sourahaneh, à 5 verstes de Balahaneh. Nous allons là pour visiter le célèbre temple des *feux éternels*.

A peine avons-nous quitté les puits que nous sommes forcés, pour retraverser le chemin de fer, de faire une ascension bien plus difficile que la première, car, cette fois, nous descendons de nos voitures pour les pousser et surtout les empêcher de verser. Après le chemin de fer viennent les tuyaux, puis des montées fort dures et des descentes non moins raides, bref des chemins impossibles jusqu'à, des lacs de sel desséchés que nous traversons en voiture.

Au bord d'un de ces lacs, à peu de distance de Sourahaneh, sont deux puits, les seuls qui existent dans le pays, qui produisent du naphte blanc relativement très pur, celui-là même qu'on emploie pour faire la benzine. On ne le distille pas, on s'en sert tel qu'il sort de la source. Ces puits fournissent ensemble 25 à 30 pouds (4 à 500 kilogr.) par jour.

Nous arrivons enfin à Sourahaneh. C'est un grand

plateau sur lequel se trouve le temple des feux éternels... mais, hélas! des profanes, voulant tirer parti de ces feux d'une façon autrement pratique que les disciples de Zoroastre, ont construit à côté du fameux temple une distillerie très importante qui appartient à une compagnie russe dite « du Naphte ».

J'avoue que le voisinage de cette usine me dépoétise un peu le temple, mais, en somme, je suis de mon temps, et je ne puis que féliciter les industriels qui ont eu l'idée d'utiliser ce gaz qui sort de terre à jet continu. La difficulté était de le capter. Pour y parvenir, ils ont recouvert le sol, sur une surface de plusieurs milliers de mètres carrés, d'une carapace de tôle ; c'est comme un énorme gazomètre plat. Legaz, qui, en montant à la surface du sol, rencontre cette croûte de fer imperméable, la suit et s'en va tout doucement dans un grand réservoir, d'où on le tire ensuite pour le distribuer sous de vastes alambics, entourés de maçonnerie et dans lesquels se distille le naphte.

Le procédé de distillation est fort simple. On pousse l'huile brute à une température suffisante pour qu'elle s'évapore ; les vapeurs s'engagent dans un alambic entouré d'eau, dans lequel elles se condensent en se refroidissant. Ces vapeurs redevenues liquides, c'est le naphte tel qu'on le brûle dans les lampes à la façon du pétrole.

Il reste au fond des cuves environ 35 pour 100 du poids brut de résidus ; c'est cette matière que j'ai vu utiliser comme moyen de chauffage sur les bateaux de la Compagnie Kawkas et Merkur.

Quant au gaz dont nous parlions plus haut, impossible de trouver un chauffage en même temps plus beau, plus régulier, à meilleur marché. En effet, il n'a coûté que la peine de le recueillir, et, comme pureté, il n'a pas de rival, aucune odeur et une flamme admirable.

Ce gaz s'échappe en plus ou moins grande quantité sur toute la surface du plateau de Sourahaneh. L'usine n'a pu en capter qu'une partie; il s'en perd beaucoup dans l'atmosphère. Les rares habitants des environs l'utilisent de diverses façons : comme il suffit de piquer un bâton en terre pour qu'il jaillisse un jet de gaz, les uns s'en servent pour cuire ou chauffer leurs aliments; d'autres bâtissent, au-dessus d'une de ces prises de gaz naturelles, une pyramide de pierres calcaires; ils font tout autour un revêtement en terre sèche, mettent le feu au gaz, et voilà un four à chaux organisé d'une façon aussi économique qu'ingénieuse. Pour éteindre, on n'a qu'à jeter une pelletée de terre sur le trou.

Mais laissons un instant l'industrie et ses découvertes pour faire visite au temple ou, pour mieux dire, au monastère.

Autrefois, lorsqu'il était isolé dans la plaine et surtout lorsqu'on y arrivait, la nuit, au moment où tous ses feux étaient allumés, il devait offrir un spectacle imposant, au milieu de cette immensité nue. Aujourd'hui, la première impression est une sorte de déception.

La porte du mur d'enceinte est fermée, nous frappons. Un guèbre vient nous ouvrir, c'est le seul qui reste; il y a une dizaine d'années, le monastère en contenait encore trois; ils sont morts les uns après les

autres. On a assassiné le dernier, paraît-il, pour lui voler ses épargnes. Pendant quelques années, le monastère est resté inoccupé; c'est durant cette période que la distillerie de naphte a été installée. Le monastère lui-même a été respecté; mais on a capté pour la fabrique la plus grande partie du gaz.

Un beau jour, est venu un nouveau guèbre envoyé là par ses coreligionnaires de l'Inde; on s'est arrangé en bons voisins, on lui a rendu son monastère, et on lui a fait abandon d'un peu de gaz. Aujourd'hui, il vit là tout tranquillement, aimé et estimé de tous. Je ne puis m'empêcher de me demander en moi-même si ce brave croyant jouirait, dans certains pays de notre vieille Europe, de la même sécurité. Je sais bien des campagnes en France où l'on ne manquerait pas de crier au sorcier, si l'on voyait un homme vivant isolé, croyant à la toute-puissance du Feu et l'adorant comme son Dieu. Il est même à croire qu'on ne se bornerait pas à crier au sorcier; il se trouverait bien là de bonnes âmes, de bons chrétiens pour le lapider et le brûler un peu.

Ce guèbre était un grand beau garçon, la peau brun-jaune, portant de longs favoris d'un noir brillant. Je reconnus immédiatement le type des Syks de Lahore, chez lesquels j'avais passé des heures bien intéressantes, il y a bon nombre d'années. Il en portait d'ailleurs le costume; la seule différence était qu'il avait les cheveux rasés, au lieu de les porter très longs comme les gens de son pays qui les relèvent sur le haut de la tête avec un peigne.

Sans autres façons, il nous fit entrer dans sa cellule. C'est une pièce longue de douze mètres environ, large de trois mètres, voûtée, basse, les murs blanchis à la chaux; tout y était d'une propreté scrupuleuse.

Près de la porte, sa couchette, une vraie couchette de cénobite; en face, un banc de bois; au mur est accroché un revolver. Au fond, une espèce de chapelle.

Il nous fait asseoir sur le banc pendant qu'il se déshabille devant nous. Il revêt un costume blanc; le *pendjama*, le *courta*, le *choga;* tout cela est blanc, il change aussi de turban, puis s'en va à la chapelle allumer sept ou huit becs de gaz. Je dis des becs de gaz par condescendance; à proprement parler, c'est l'enfance de l'art en fait de becs. Dans l'intérieur de la maçonnerie, on a réservé des creux, dans lesquels circule le gaz; puis on a ménagé de petits trous ronds, percés dans l'enduit qui recouvre la maçonnerie. Dans ces trous sont fichées de petites chevilles en bois. Dès qu'on les enlève, le gaz sort, on l'allume, et voilà ! C'est ce qu'on peut appeler un bec primitif.

Le gaz allumé, notre guèbre se place devant son espèce d'autel, prend une sonnette de la main droite et se met à sonner en entonnant une litanie lente et triste. Un instant, il arrête à la fois chant et sonnette, et reste comme en extase; il recommence sa litanie, s'agite, puis pose la sonnette et fait tinter une grosse cloche suspendue à la voûte, à l'entrée de la chapelle.

Son office accompli, il prend un petit plateau, sur lequel sont des morceaux de sucre candi blanc et rose,

et vient nous les offrir en échange d'un rouble que lui donne chacun de nous.

Cette cérémonie terminée, nous sortons de sa cellule pour aller dans la cour intérieure. Nous nous trouvons là en présence d'un temple carré, construit juste au milieu de cette cour. Une espèce de galerie voûtée. ayant vue sur la cour par de grandes ouvertures cintrées, fait le tour du temple; on y monte par les cinq ou six marches d'un large perron, qui règne sur tout l'extérieur.

L'intérieur n'est éclairé que par une porte percée du côté de l'orient. Là, se trouve une espèce de sanctuaire sous lequel brûlent un certain nombre de becs de gaz; tout cela dépourvu d'ornements. Le haut des murs est festonné à l'indienne, et, au milieu, se trouve un dôme par où sortent une foule de petites cheminées.

Du haut de ce dôme et de toutes ces cheminées, qui se hérissent, et des pointes de tous les festons sortent des jets de flamme, jets maigres, je dois en convenir. Mais on comprend que l'effet devait être tout différent au temps des splendeurs du monastère, quand le temple absorbait tout le gaz du plateau.

Alors ces petites flammes d'aujourd'hui étaient fortes et nourries : c'étaient d'immenses panaches de feu qui s'élevaient vers le ciel et que la moindre brise faisait tournoyer autour du dôme de la chapelle.

La cour, assez spacieuse, est entourée d'un mur élevé, décoré à l'indienne, c'est-à-dire crénelé de festons dans le haut et avec des cintres dans le bas. Une partie de ces cintres sont surmontés de pierres portant

des inscriptions très anciennes. Notre cicerone nous dit, à ce propos, qu'un Français, qui visitait le temple il y a quelques années, avait offert mille roubles de l'une de ces inscriptions.

De gauche et de droite sont appliquées contre le mur d'enceinte de petites constructions, de petites logettes, les unes haut perchées, les autres au contraire fort basses ; elles servaient de cellules aux anciens moines.

Et partout, de ces créneaux, de ces dômes, de tous les murs, de tous les toits, sortaient jadis des jets de flamme.

Ces flammes sont éteintes aujourd'hui faute de gaz.

Autrefois, les grands jours de cérémonie, quand tout était allumé, que les moines faisaient de la musique, battaient des cymbales, sonnaient des cloches, il y avait bien de quoi parler à l'esprit des masses. Un pareil spectacle devait être imposant en même temps que fantastique. Aujourd'hui, il ne reste de tout cela que le souvenir... et un très joli décor.

Pendant notre visite, je recherchais dans ma mémoire quelques phrases d'hindostani. Ce fut un plaisir extrême pour notre pauvre guèbre, qui vit là solitaire, sans communication avec d'autres personnes que les rares visiteurs du temple, d'entendre parler sa langue. Il n'en croyait pas ses oreilles. De muet, ou à peu près, qu'il était tant qu'on lui parlait russe, il devint d'une loquacité effrayante et surtout redoutable pour mon faible savoir en hindostani.

Nous prîmes enfin congé de ce brave fils de Zoroastre pour remonter en voiture et nous en retourner à Bakou.

Pour le retour, la route est relativement assez bonne :

quatorze verstes employées par nos cochers à nous étourdir de leur adresse. Ils étaient vraiment habiles et faisaient tout ce qu'ils voulaient de leurs petits chevaux, mal harnachés, attachés à leurs voitures plutôt qu'attelés. De temps à autre, tandis que ses chevaux couraient au triple galop, le mien se retournait vers moi avec son plus gracieux sourire, comme pour me dire : « N'est-ce pas que je suis beau et que je conduis bien ? »

Parfois, il levait son fouet d'un air terrible ; on aurait dit qu'il allait pourfendre ses chevaux. Avec quoi?... Il fallait voir son fouet, une badine de 50 centimètres de long, avec une ficelle au bout. Mais, au moment de toucher ses bêtes, il arrêtait son mouvement, il arrondissait le bras et les caressait tout doucement avec le manche du fouet. Ce Tartare était vraiment très gracieux.

Il faisait nuit noire lorsque nous arrivâmes à Bakou.

Il nous restait encore une excursion à faire dans les environs pour voir le naphte sous un autre aspect : *la mer de feu*. Évidemment nous ne pouvions quitter Bakou sans avoir vu ce spectacle curieux.

Un Français, agent d'une Compagnie de bateaux, nous offrit de nous servir de cicerone. Un soir donc, après dîner, par une belle nuit, nous nous mîmes en route. Cette fois-ci, nous ne montons pas en victorias avec nos bons cochers tartares et leurs petits chevaux enragés. Non. C'est une chaloupe pontée, à vapeur, qui nous emmène, construite en fer, bien aménagée, mue par une hélice et qui sert à notre cicerone à parcourir la rade quand il faut qu'il aille d'un de ses navires à l'autre.

La mer est calme, la nuit noire, le temps tout à fait

propice à notre promenade. Nous naviguons comme sur un lac. Après avoir doublé le cap, nous nous rapprochons de la côte. Le capitaine ralentit la marche et paraît étudier avec soin ce côté de la mer, puis il stoppe, et, à un signal donné par lui, deux matelots jettent à la mer des paquets d'étoupes enflammées.

Au même instant, et comme par enchantement, nous nous trouvâmes tout environnés de flammes. Autour de nous, à plusieurs centaines de mètres, toute la surface de la mer flambait.... Je croyais naviguer sur un immense bol de punch. Mais ces flammes, d'un jaune bleuâtre, ne dégageaient que très peu de chaleur. Cela dura ainsi plusieurs minutes ; puis la nappe de feu se déchira pour se former en îlots flamboyants, séparés entre eux par de grands espaces tout noirs.

Mme Dubourg avait commencé par jeter les hauts cris en nous reprochant d'avoir voulu l'incendier ; elle croyait à chaque instant que le bateau allait prendre feu, et on eut toutes les peines du monde à la rassurer.

Il fallut enfin songer à rentrer à Bakou. Le feu continuait à courir sur la mer, et, longtemps encore après avoir doublé le cap, nous apercevions les flammes.

Comme vous le devinez, ce phénomène est dû à certaines sources jaillissantes de naphte qui se trouvent au fond de la Caspienne. Le naphte, plus léger que l'eau, monte à la surface et y forme une couche assez épaisse et qui s'étend plus ou moins loin, suivant que la mer a été plus ou moins agitée. Aussi le moindre vent suffit-il pour disperser cette couche d'huile et empêcher le phénomène de se produire.

CHAPITRE XIII

DE BAKOU A SCHOUMAHA

Le jour du départ est venu. Pendant nos excursions, on a remis en état nos voitures. Chose importante, car, en route, un essieu qui se brise, une roue qui se déboîte sont des accidents graves et difficiles à réparer. Nous nous munissons de provisions de bouche, thé, sucre, cognac, boîtes de sardines, œufs durs, viande froide, pain, fruits secs de Perse, etc., dont on fait pour les deux tarentasses un partage équitable. Puis, nous envoyons commander nos chevaux de poste : une troïka (trois chevaux de front) pour chaque voiture, et, à cinq heures du soir, nous quittons Bakou.

Toute la colonie française, notre hôtesse comprise, a l'aimable attention de nous faire la conduite, montée dans trois victorias. Jamais on n'avait vu à Bakou autant de Français réunis. Au sortir de la ville, la route, et quelle route! couverte d'une épaisse poussière, grimpe une fort longue côte, où l'on ne cesse d'être exposé sans défense aux rayons ardents du

soleil. Pas un arbre, pas un arbuste pour vous donner un peu d'ombre. C'est un avant-goût de ce qui nous attend; mais nous n'y faisons pas attention, tant la société est en belle humeur, et l'on cause d'une voiture à l'autre.

Du haut de la côte nous jouissons d'une vue splendide sur Bakou et sur la Caspienne. C'est là qu'il faut se séparer.

Nous avons vraiment le cœur gros en quittant ces amis d'un jour. On se dit bien « au revoir! » Mais quand? où? comment?

Un dernier regard jeté sur Bakou et la Caspienne. Nous agitons en l'air nos mouchoirs, en signe d'adieu à nos amis... mais déjà ils sont loin, noyés dans un nuage de poussière. Alors notre petite caravane se met en route.

C'est le moment d'apprendre à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas voyagé en Russie ce que sont les tarentasses.

Dans l'origine, la tarentasse a dû être la copie d'une calèche. Si je dis dans l'origine, c'est que je constate qu'on n'a pas dû consulter beaucoup le modèle original pour construire celles qui ont l'honneur de nous porter à cette heure.

Représentez-vous une caisse carrée, d'une forme plus que primitive. Sur les côtés, on a pratiqué des ouvertures auxquelles on a appliqué des portières, dont le mécanisme est si compliqué et si capricieux que, très généralement, on est contraint de les enjamber sans les ouvrir pour gagner le marchepied. A la caisse

on a adapté une capote de cuir, mais d'une forme plus naïve encore; le cuir en est dur, desséché et troué partout. Et, pour comble d'agrément, l'une des ferrures qui doit tenir ouverte cette capote est cassée. Comment ferons-nous s'il pleut? Cela peut paraître un détail sans grande importance, et je ne puis pourtant m'empêcher de me poser cette question.

Dans l'intérieur de la voiture, on place un coffre mobile en bois qui contient nos provisions. C'est le siège sur lequel nous devons nous asseoir. Or, comme ce siège est passablement dur et n'a rien de confortable pour un long trajet, on nous a donné avant le départ l'excellent conseil d'acheter chacun un petit matelas et un oreiller, que nous avons disposés sur le coffre à à notre guise. Ce matelas et cet oreiller sont à double fin, car ils doivent nous servir également de lit, là où nous nous arrêterons; on nous a prévenus que nous ne trouverions de lit organisé nulle part, jusqu'à Tiflis.

La caisse de la tarentasse, composée comme je viens de le dire, est portée par quatre roues, grosses, lourdes, massives, cerclées de larges bandes de fer. Ai-je besoin de mentionner que les ressorts font absolument défaut? Ils sont remplacés par cinq longues pièces de bois qui relient les roues de devant aux roues de derrière, et sur lesquelles repose directement la caisse. Ces bois sont plus ou moins élastiques, suivant que la distance est plus ou moins grande d'une paire de roues à l'autre. Le timon est un arbre à peine équarri. Pardevant, une planchette sert de siège au cocher; en arrière, une autre planchette reçoit les bagages.

Je n'ai pas besoin de dire que Mme Dubourg, reconnaissant elle-même l'impossibilité de traîner après elle, dans ce voyage, la malle monumentale qui m'avait tant frappé à Volsk, avait pris l'initiative d'en retirer le plus indispensable, qu'elle avait emballé dans une petite malle achetée *ad hoc*, et avait réexpédié tout son bagage à Moscou.

Mais revenons à notre tarentasse. A cette lourde machine, on attelle trois ou cinq chevaux, harnachés avec des ficelles. Telle est la tarentasse. C'est là dedans que je dois faire six ou huit jours de route avec M. Barnet.

Celle occupée par les Dubourg est à l'avenant, un peu plus grande et par suite plus lourde, mais c'est la même boîte disgracieuse et incommode.

Je disais plus haut qu'au sortir de Bakou la route est affreuse. Des ornières indescriptibles font faire à nos voitures des soubresauts effroyables. Ce premier assaut a cela de consolant, que, dès le début du voyage, nous voilà pleinement rassurés sur la solidité de nos véhicules.

Peu après avoir quitté nos amis nous traversions un misérable village. Si Bakou est la vraie ville persane, ce hameau ne manquait pas de caractère dans sa pauvreté. C'est l'habitation du paysan après le logis du citadin. Les maisons carrées, construites en pierre, ayant toutes des terrasses au lieu de toits, sont en général propres d'apparence et ont, ma foi, bien meilleure mine que celles de tous les villages du Volga. Tout autour du village, paissent de nombreux trou-

peaux de chameaux, de dromadaires, de buffles, de bœufs, de vaches, de chevaux, de moutons, tous pêle-mêle. Nous passons auprès d'eux sans qu'ils s'en effrayent. Le paysage ainsi peuplé, se déroulant sur un terrain très mouvementé, est on ne peut plus pittoresque; mais d'arbres, on n'en voit pas vestige.

A 17 verstes et demie de Bakou, nous arrivons à Saraï, le premier relais, qui se compose d'une cahute informe, à laquelle sont collées quelques masures plus misérables encore servant d'écuries. C'est au fond d'un vallon, dans le lit desséché d'un ancien lac salé, que se trouve établi ce joli relais. Nous montrons nos padarojnés au *smatritell* (maître de poste), qui les emporte dans son bureau, les transcrit soigneusement sur son registre et nous fait savoir ensuite qu'étant pour le moment les seuls voyageurs présents, nous aurons des chevaux immédiatement. En effet, le changement d'attelage se fait assez rondement: vingt minutes suffisent pour que nous nous trouvions en possession de chevaux frais... frais, le mot n'est pas tout à fait exact. On nous a changé nos troïkas, mais, rien qu'à regarder les chevaux qu'on nous a fournis, nous pouvons nous rendre compte que les pauvres bêtes ont déjà fait un service sans mesure dans la journée.

En sortant du lit de notre lac salé, nous montons une côte assez raide, pour redescendre l'autre versant à pic, puis nous remontons et nous redescendons de nouveau. Du chemin, inutile de parler. D'immenses ornières, qui s'étendent sur une verste de large, nous indiquent par où nous devons passer. A l'horizon, pas

un arbre. La nuit vient. Notre course à travers la steppe immense, éclairée par un beau clair de lune, a quelque chose de fantastique. Pendant des heures on ne rencontre pas âme qui vive. Bientôt des nuages montent à l'horizon, la lune se couvre, la nuit devient noire, et nous continuons à galoper dans la steppe, montant et descendant toujours. Enfin nous apercevons dans le lointain une lumière et, vers dix heures, nous nous arrêtons à Darbad, le deuxième relais. C'est là que nous devons coucher.

De gros chiens, qui aboient furieusement, annoncent notre arrivée; les gens de la poste se réveillent et dételent nos chevaux. Pendant ce temps, nous cherchons à nous reconnaître un peu. La station est l'habitation d'un ancien khan tartare, une espèce de brigand qui rançonnait les passants, dans le bon temps de l'indépendance du Caucase, mais qui, bon gré, mal gré, a dû déguerpir de la maison pour la céder à la poste.

C'est un grand carré de murs nus, blanchis à la chaux. Un escalier extérieur, encastré dans un gros mur, conduit à une vaste terrasse entourée elle-même d'une muraille percée de meurtrières. C'est sur cette terrasse que se trouve une manière de pavillon bas qui contient quatre chambres, si on peut appeler des chambres les quatre compartiments dont il se compose.

Deux de ces loges sont affectées aux gens de la maison et au service; les deux autres sont réservées pour les voyageurs. Les murs sont blancs et assez propres; pour plancher, de la terre battue; les portes ne ferment pas; en revanche les fenêtres sont très soi-

gneusement fermées; seulement, elles sont absolument veuves de carreaux ; de rideaux, il n'en faut pas parler.

Le mobilier de chaque chambre se compose de deux apparences de lits de camp, d'une table et de deux chaises. Cela devient de plus en plus primitif. Les Dubourg prennent une des chambres, l'autre est pour M. Barnet et pour moi. Nous faisons décharger nos voitures et monter les bagages dans nos appartements respectifs ; après quoi, nous nous occupons de souper. Bien entendu, on ne trouve rien dans la maison, sauf un bon gros samowar qui nous fournit de l'eau bien chaude pour faire notre thé. Tous les quatre, nous nous installons assez gravement autour d'une table boiteuse, où nous faisons honneur à nos provisions. Après souper, nous étalons nos petits matelas sur nos lits de camp, nous prenons la bonne précaution de nous inonder tous de poudre insecticide et, tout habillés, nous nous étendons sur nos couchettes.

Cette première nuit laisse fort à désirer, nous dormons médiocrement bien, et, à trois heures et demie du matin, nous sommes tous sur pied; vivement, nous avalons un verre de thé pendant qu'on recharge nos tarentasses et qu'on attelle nos chevaux. Le jour paraît, et je vais aussitôt me promener sur la terrasse. La station est bâtie au beau milieu d'une sorte de cirque entouré de collines. Un torrent aux bords élevés, taillés à pic dans une terre molle, roule à quelques pas de nous ses eaux jaunes et bourbeuses.

En face, de l'autre côté du torrent, je remarque une colline isolée, de formation géologique et de couleur

tout à fait particulière. Elle est comme coupée en deux; la moitié de gauche est d'un rouge vif, la moitié de droite est grise, d'un gris sale; cette dernière a des crevasses du haut en bas, comme des coulées de lave. Les gens du pays affirment que la portion grise de cette colline change de place comme la morène d'un glacier, avançant tantôt à gauche, tantôt à droite, parfois emportée par l'eau du torrent et se reconstituant en fort peu de temps. Ces boues seraient, dit-on, ainsi vomies et déplacées par suite d'un travail souterrain.

Au départ nous avons dû prendre deux chevaux de renfort, soit cinq chevaux par voiture. On nous annonce en effet une route particulièrement mauvaise et de fortes montées. Comme toujours, nos postillons sont excellents et conduisent avec une adresse extraordinaire. Nous faisons sans encombre la traite jusqu'au troisième relais qui se nomme Nachletnami. Toujours la même aridité, même absence de végétation et d'arbres, pas même l'apparence de ce que nous appelons une route en Europe; des montées, des descentes, peu de villages, personne sur le chemin. Avec nos attelages à cinq chevaux nous marchons rondement, car la chance nous favorise; personne ne voyageant en avant de nous, nous trouvons aussitôt des chevaux à chaque relais.

Entre la cinquième et la sixième station, nous avons à monter une énorme côte. Nous devons descendre de voiture pour faciliter l'ascension de nos lourdes tarentasses, dont les roues enfoncent dans un terrain mou; mais, juste récompense de nos fatigues, nous trouvons

au haut de la côte un panorama splendide, un spectacle admirable.

Nous n'avions jusqu'à présent vu que des collines. Tout à coup, sans transition aucune, sans que rien nous y prépare et l'annonce, au détour de la route, nous avons devant nos yeux un cirque énorme formé par la chaîne du Caucase, qui s'étale à nos pieds en un vaste demi-cercle. Quelles silhouettes finement découpées et quelle variété de tons! A gauche, en première ligne, des montagnes d'un jaune d'ocre vif; sur leurs têtes, se découpent, par derrière, des sommets bleus plus élevés. En face de nous, la chaîne grandit encore, composée de montagnes qui paraissent presque blanches avec des tons gris-bleu d'une finesse inouïe. Par un de ces caprices singuliers que se permet la nature, ces montagnes blanches sont coupées en biais par une gigantesque veine d'un rouge brique éclatant, qui part du pied de la première, à gauche, pour aller se perdre dans les sommets de droite. En arrière, se dresse une autre chaîne d'un bleu foncé. Sur la droite de cet amphithéâtre, une accumulation de mamelons et de pics de formes bizarres et de couleurs plus bizarres encore; le blanc, le rouge, le bleu, le jaune, tous les tons de la palette se mélangent sur ces arêtes et sur ces crêtes; assemblage extraordinaire, fantastique, qui semble surveillé dans le fond par de hauts glaciers couverts de neiges éternelles.

Le contraste dur de toutes ces couleurs violentes, qui se heurtent sans transition aucune, est cependant comme adouci par le ton uniforme de la vaste plaine

aride qui s'étend au pied des montagnes, plaine immense, nue, sans un arbre et dans laquelle paissent d'innombrables troupeaux de chameaux. Quelques-uns, couchés tout au bord de la route, ne daignent même pas se déranger à notre approche; ils se contentent de soulever leur long cou et de nous regarder avec leurs grands yeux étonnés. C'est la note vivante de cet admirable panorama que la plume reste impuissante à décrire.

Comme je l'admirais de tous mes yeux, je déplorais que les premiers plans du tableau ne fussent pas autrement animés, et, tout à coup, comme pour obéir à mon vœu, débouche de notre gauche une caravane tout à fait riche... en couleur locale. En tête, marche, juché sur un petit âne, un bonhomme qui relève ses jambes pour qu'elles ne touchent pas terre, coiffé d'un immense talpak blanc et portant un long fusil horizontalement accroché sur le dos. Derrière l'âne, un groupe de femmes en loques traînant après elles des enfants tout nus, puis une file de chameaux chargés de gens et de bagages: et, autour des chameaux, allant, venant, d'étranges cavaliers au costume des plus pittoresques. Comme arrière-garde, des troupeaux soulevant une épaisse poussière qui nous cache en partie le panorama superbe des montagnes.

Cette fois j'en suis à l'extase. Il me semblait avoir devant moi le plus beau Decamps qu'on puisse rêver. Jamais son admirable palette n'avait pu rendre un tableau d'un plus puissant effet. Mais, hélas! il eut la durée d'un rêve. Je n'avais pas encore repris mon

sang-froid que déjà la caravane avait passé, et le chef-d'œuvre entrevu avait fui avec elle.

Nos tarentasses filent de l'avant, le paysage se change et reste beau tout en se modifiant. Deux verstes plus loin, nous arrivons à Chemchadi, le sixième relais depuis Bakou. Je donne le nom de l'endroit pour que ceux qui viendront après nous sachent où retrouver ce grand cirque du Caucase qui nous a si fort enthousiasmés.

C'est le moment de déjeuner. Pas de provisions à la maison de poste, naturellement. Nous attaquons résolument une petite boîte de sardines, que nous avons payée deux roubles à Bakou, et une langue conservée qui a coûté sept roubles. C'est encore pour l'édification des voyageurs que je cite ces chiffres; ils feront sagement de ne pas attendre d'être arrivés à Bakou pour acheter leurs conserves.

De Chemchadi à Marazi, la route redevient monotone. Les montagnes qu'on traverse manquent de caractère. Marazi est un gros village dont les maisons sont construites en pierre, en chaume et en bois; elles sont toutes éloignées l'une de l'autre de 20 mètres au moins; la rue a 40 mètres de largeur au minimum. Sur une place, enfin, j'ai vu trois arbres, dont un peuplier; ce sont les premiers que nous rencontrons depuis notre départ de Bakou.

A peine avons-nous quitté Marazi, que le temps se couvre, et une petite pluie commence à tomber. C'est le moment d'expérimenter nos capotes. La nôtre est comme une écumoire, percée de milliers de trous grands et petits, et, comme je l'avais déjà constaté, un des fers

qui doit la soutenir est cassé ; cela met le comble à nos plaisirs. Comme la capote ne peut se tenir levée seule, il faut la maintenir à bout de bras. La pluie, par bonheur, ne dure pas. Mais cette expérience nous promet une bonne saucée si nous sommes surpris par l'orage.

Nous passons bon train les deux stations qui nous séparent de Schoumaha. Enfin, de loin, nous apercevons la ville bâtie en amphithéâtre sur une grande colline ; avant d'y arriver, il faut traverser à gué le lit fort large d'une rivière presque à sec, dans laquelle l'eau est pour le moment remplacée par de grosses pierres qui font faire à nos tarentasses des soubresauts incroyables.

Au bord de la rivière est un cimetière avec une quantité de marabouts dans lesquels ne sont enterrées, dit-on, que les personnes qui se sont noyées en traversant la rivière. Cette histoire, qu'on a soin de nous raconter juste au milieu du trajet, n'est pas de nature à rassurer Mme Dubourg ; aussi, prise d'une peur atroce, pousse-t-elle des cris de noyée à chaque nouveau cahot ; nous arrivons, malgré ses terreurs, sans accidents sur l'autre rive.

Schoumaha occupe un très grand espace dans un pays très boisé. Partout on ne voit que bouquets de bois et jardins entourant de jolies maisons blanches. Le pays est d'une fraîcheur exquise, qui contraste singulièrement avec le pays désolé, brûlé, calciné, sans un seul arbre, que nous venons de traverser depuis Bakou. Involontairement on pense à la riante plaine de Damas contrastant avec la désolation du Liban et de l'Anti-Liban. C'est un petit paradis, et, d'ailleurs, les légendes

du pays affirment que c'est à Schoumaha que se trouvait le paradis véritable, le paradis terrestre d'Adam et d'Ève. Moi, sans discuter la légende, je me borne à déclarer que le pays est charmant.

En nous engageant dans la ville, ce qui nous frappe d'abord, c'est le grand nombre de maisons en ruines qui se trouvent sur notre passage. La moyenne est de deux sur trois environ. Dans la ville haute, c'est encore pis : à certains endroits, sur dix maisons, deux à peine sont restées debout; on ne reconstruit pas les autres, la ville ne se développant plus que dans les parties basses. En voici la cause : en 1871, la ville a été en grande partie détruite par un tremblement de terre. Elle comptait alors 70,000 habitants, elle n'en a plus que 25,000 aujourd'hui. Beaucoup d'habitants ont péri; une partie des survivants ont quitté ce pays si beau, mais si peu hospitalier, où les tremblements de terre se succèdent à courts intervalles.

Toutes les maisons sont à terrasses et construites dans des jardins très gais, parfaitement entretenus. Partout on voit des rosiers, des lauriers, des rhododendrons, des grenadiers, des cactus; le long de toutes les maisons grimpent des jasmins, des vignes.

Au moment de notre arrivée, tous les habitants sont installés sur leurs terrasses. Les costumes aux couleurs voyantes donnent une note gaie au tableau.

Quel contraste avec toutes les villes que j'ai traversées depuis mon départ de Moscou! Par suite de la pente très rapide par laquelle on gagne la partie haute, les maisons se trouvent rangées par étages les unes derrière

les autres, ce qui est pour beaucoup dans le caractère pittoresque de Schoumaha. Cette dure ascension épuise nos pauvres chevaux.

Nous arrivons enfin à une espèce d'auberge où nous décidons de nous arrêter. Les chambres qu'on nous offre sont d'une propreté supportable; bien entendu qu'en fait de lits il n'y a, comme dans tout le pays, que de simples lits de camp en bois.

Pendant qu'on s'occupe de préparer notre dîner, nous allons nous promener dans la ville.

La population est fort industrieuse.

Partout, dans toutes les maisons, nous voyons des boutiques, — ateliers où l'on fabrique et vend les produits les plus divers : de la bijouterie fort renommée, des étoffes de coton, des broderies, de la chaudronnerie gravée, des cuvettes, des amphores, des vases de toutes formes et de formes très gracieuses, ma foi. La grosse industrie du pays, c'est le tissage de la soie et la fabrication des tapis. Schoumaha est, en effet, le centre de la fabrication des tapis du Daghestan, aussi recherchés que ceux de la Perse.

Après une bonne promenade, pendant laquelle nous avons eu bien de la peine à empêcher Mme Dubourg d'acheter tout ce qui se présentait à ses yeux, nous rentrons à l'auberge où nous mangeons un excellent *schislik* arrosé d'une fine bouteille de vin de Kakétie, du vin rouge admirable, excellent, à quinze kopeks le litre, et qui n'a qu'un tort, celui de ne pouvoir supporter le voyage. Je ne dois pas oublier de dire ce que c'est que le schislik que je vais avoir souvent occasion de

manger dans la suite de mon voyage. Le schislik se compose de petits cubes de viande de mouton, cubes gros comme une petite noix, qu'on enfile comme un chapelet à une baguette de fusil et qu'on fait rôtir devant un feu ardent, après les avoir saupoudrés de sel et de poivre du pays, espèce de piment pas trop fort et d'un goût très fin. Ainsi préparés, ces morceaux de viande de mouton composent un plat qui est toujours bon et dont on ne se lasse pas.

Avant d'aller prendre du repos, nous montons tous faire une bonne station sur la terrasse de la maison. La nuit est douce et belle; la lumière de la lune nous inonde, elle est presque dans son plein. La température est fort agréable, et, de tous côtés, nous viennent de délicieux parfums de jasmin.

Nous rentrons tard dans nos chambres, mais encore trop tôt pour l'agrément qui nous y attend. Impossible de fermer l'œil; nous sommes dévorés, mon compagnon de route, M. Barnet, et moi, par toutes les bêtes possibles et impossibles : puces, punaises, moustiques, etc. Il est fort probable que ces bêtes jeûnaient depuis longtemps. Le voyageur au Caucase est une espèce rare; aussi nous ont-elles livré un assaut dont je me souviendrai, car, je dois l'avouer humblement, malgré une dépense folle de poudre persane, projetée à flots, nous avons été vaincus dans la lutte. Naturellement les premières lueurs du jour nous trouvèrent sur pied.

J'utilise ma journée à courir la ville, les boutiques, les fabriques de tapis, les tissages de soie; tout cela

m'intéresse fort. J'aurais désiré aussi aller voir dans les environs, à 15 ou 20 verstes sur la route qui mène à Lenkoran, les puits de naphte qui commencent à être nombreux dans cette région; mais cette excursion exigeait une journée tout entière, et, comme j'ai vu en somme les puits de Bakou, j'y renonce.

Il est prouvé aujourd'hui, comme je l'ai relaté dans un précédent chapitre, qu'une grande couche de naphte existe sous le Caucase, de la mer Noire à la Caspienne et même au delà. Cette couche passe sous la partie du sol qu'occupe Schoumaha, et l'on dit que les tremblements de terre, qui ont si fréquemment renversé divers quartiers de cette ville, ne sont aucunement dus à des phénomènes volcaniques, mais simplement occasionnés par les gaz provenant de l'évaporation du naphte, qui, arrêtés par les couches dures imperméables qu'ils rencontrent, sont empêchés d'arriver à l'air libre, et s'accumulent en quantités tellement immenses qu'à un moment donné ils forcent le passage en produisant des fractures et des ébranlements de la croûte terrestre, pareils aux secousses volcaniques. On en fournit la preuve suivante : au moment du dernier tremblement de terre, il est sorti des quantités de gaz énormes, aussi bien par les crevasses du sol que par tous les puits de naphte des environs. Ce qui mène à conclure — on croit toujours ce qu'on désire — que, lorsqu'on aura multiplié dans une proportion considérable autour de Schoumaha les puits d'extraction, les tremblements de terre ne seront plus à redouter pour les habitants.

Ce ne sont pas là mes conclusions personnelles, je me borne à répéter ce qui se dit dans le pays.

Dans la soirée, je vais me promener hors de la ville, et le hasard me fait assister à un spectacle fort intéressant, celui d'une chasse au faucon. Un cavalier très pittoresquement habillé, monté sur un beau cheval blanc, tenant un faucon sur le poing, marchait escorté de quatre chiens blancs, quêtant tout autour de lui. Dès qu'un des chiens rencontre un gibier à plumes quelconque, perdreau, francolin ou autre, il l'arrête. Alors le chasseur toujours à cheval s'approche, tenant dans sa main le faucon prêt, décapuchonné; aussitôt que l'oiseau voit le gibier arrêté et fasciné par le regard du chien, il se précipite dessus. Rarement il laisse à sa proie le temps de s'envoler; mais, quand cela arrive, il la poursuit, l'atteint et la saisit presque immédiatement.

J'ai assisté ainsi à plusieurs prises, et j'ai pu admirer l'adresse prodigieuse du faucon.

CHAPITRE XIV

DE SCHOUMAHA A ÉLISABETHPOL

La journée a été des plus chaudes, aussi avons-nous décidé de quitter Schoumaha seulement le soir, pour voyager une partie de la nuit. Cela nous donnait quelques heures de plus à passer dans cette charmante ville, et nul n'en était faché; mais l'idée était malheureuse.

En effet, dans la soirée, le temps se mit à l'orage, et à peine étions-nous depuis une demi-heure en route qu'il commença à pleuvoir à torrents. Naturellement, je fis de mon mieux pour me préserver; mais la nuit était noire et rendait mes préparatifs plus difficiles. Je me couvris d'abord de mon caoutchouc, après quoi je remontai la malencontreuse capote et l'attachai au siège de devant avec des ficelles pour la maintenir relevée; j'arrimai de la même façon le tablier; mais tout cela était dans un tel état qu'au bout de quelques minutes, l'eau coulait à flots dans le fond de la voiture. Mon matelas et mon coussin sont transpercés, nous avons les pieds dans l'eau, nos bagages sont trempés,

un vent glacé très violent nous chasse la pluie horizontalement dans la figure, et la nuit est si complète et si obscure que les cochers n'y voient goutte. La route, détrempée par l'orage, est devenue impraticable, et nous n'avançons plus qu'au pas, risquant de verser à tout instant. Nous avions négligé, à grand tort, de prendre à Schoumaha une escorte de Cosaques qui, dans ce mauvais cas, nous eussent été très utiles. Le grand souci de nos cochers était de ne pas s'éloigner l'un de l'autre, afin de pouvoir mutuellement s'aider s'il survenait quelque accident à l'une des voitures. Dans ces conditions nous mettons un temps infini pour arriver au premier relais.

Il y avait danger réel à continuer; aussi dûmes-nous, bon gré, mal gré, nous résigner à passer la nuit à la station. Mais bien d'autres avaient eu la même fortune, et l'immense cour de la poste est encombrée de télégas, de charrettes, de voitures de toutes sortes, dont les propriétaires remplissent la seule chambre destinée aux voyageurs. Ce sont pour la plupart des marchands arméniens. Nous essayons de parlementer avec eux pour les amener à céder un peu de place à Mme Dubourg : mais notre tentative échoue honteusement, nul ne veut démarrer. Nous battons tous les recoins de la baraque et des écuries; impossible de trouver où nous caser. Nous serions bien remontés dormir dans nos voitures; mais la pluie continue à tomber. le vent fait rage, pas moyen d'y songer.

Devant la chambre commune se trouve un tout petit corridor noir, sans portes, ouvert à tous les vents et

quelque peu à la pluie. Nous y installons d'abord nos bagages, mais quelle histoire pour les y transporter à travers la cour dans laquelle il y a un pied d'eau et de boue! Bah! Mme Dubourg est la première à prendre son parti en brave et nous donne le bon exemple; elle arrange son matelas, tout trempé d'eau qu'il est, sur les caisses dans une encoignure; nous faisons comme elle, et, au bout d'un instant, grand silence; personne ne bouge plus. Évidemment aucun de nous ne dort. Nous sommes trempés, le vent qui enfile le corridor nous glace; mais on juge qu'il vaut mieux se taire, car les réflexions que l'on ferait ne seraient pas précisément couleur de rose. Nous aurions pu passer une si bonne nuit dans nos chambres closes de Schoumaha; mais qui pouvait prévoir! Enfin le petit jour paraît... il pleut toujours, mais, si nous tardons à nous remettre en route, si nous laissons tous les Arméniens partir avant nous, nous risquons de ne plus trouver de chevaux non seulement à ce relais, mais aux suivants. Nécessité fait loi. Nous prenons notre courage à deux mains et donnons ordre d'atteler. Pendant ce temps nous rechargeons nos bagages. Comme nous avons une côte énorme à monter et une plus longue encore à descendre et que, par ces chemins défoncés, on ne peut prévoir ce qui arrivera, je me décide à demander une escorte de Cosaques. On me donne quatre cavaliers portant le fusil en bandoulière, pistolets et poignards à la ceinture, de vrais arsenaux ambulants; leurs papaks sont gros comme des ruches à abeilles. Ils montent admirablement à cheval, et la pluie, la boue paraissent les inquiéter médiocrement.

A quatre heures, nous quittons cette station maudite de Hergemanka; mais la pluie tombe toujours, ce qui nous désole d'autant plus que cette étape est une des plus belles du parcours de Bakou à Tiflis.

De nouveau nous arrimons le mieux possible, avec des ficelles, capote et tablier; nos compagnons d'infortune en font autant; mais, hélas! toutes ces précautions ne servent de rien : au bout d'un quart d'heure nos pieds et nos sacs de nuit trempent dans plusieurs voies d'eau accumulées au fond de la voiture, nos couvertures sont comme des éponges. Nous ne marchons pas, nous naviguons dans une mer de boue liquide que les roues font voler en gerbes autour de la voiture; nous en sommes inondés en un instant. Décidément, nous avons eu bien tort de perdre tout un jour à Schoumaha; et Mme Dubourg, malgré le courage et l'entrain dont elle vient de faire preuve, doit se dire qu'on est encore mieux sur la Caspienne, même au prix du mal de mer. C'est Péter, assis sur son siège, que je plains le plus... que doit-il se dire, le pauvre diable?...

La montée est longue et raide. Cette partie de la route a bien été tracée, mais elle a été laissée inachevée, aussi est-elle dans un état indescriptible. Je ne parle pas de la boue, mais des ornières qui sont effrayantes, et pourtant les matériaux ne manquent pas pour l'empierrement. Il y a partout des masses de pierres entassées au bord du chemin, les unes cassées et bonnes à être employées tout de suite, les autres à casser et qui attendent là, depuis des années, que vienne le moment de les utiliser. Nos roues enfoncent jusqu'aux essieux,

nous avançons avec une lenteur désespérante et ne voyant pas à dix pas de nous. La pluie a presque cessé, mais nous sommes enveloppés de brouillard. Nous continuons à monter ainsi pendant plusieurs heures.

Quelquefois le brouillard se déchire, nous pouvons reconnaître alors combien nous sommes haut; nous dominons toutes les autres montagnes. Lorsque, enfin, nous atteignons le sommet, le brouillard est en grande partie dissipé et nous permet de jouir d'une vue admirable. Nous dominons tout le pays, un panorama immense se déroule à nos pieds. Au loin se dressent les pointes de quelques glaciers, plus bas serpentent entre les montagnes de longs rubans d'argent; ce sont les rivières et les torrents grossis par la pluie qui nous attendent au passage et qu'il faudra traverser tant bien que mal. Nous faisons stationner nos voitures pour admirer bien à notre aise, et aussi pour essayer de réparer un peu les dégâts commis par la pluie; puis, nous nous remettons en route, pour descendre cette fois.

Mais c'est une autre gamme : nous avons monté avec une lenteur irritante, nous descendons maintenant avec une rapidité vertigineuse. Je ne me lasse pas d'admirer nos cochers. Avec quel art ils prennent les tournants. La boue, les ornières, les pierres, les soubresauts, rien ne les effraye. Ils descendent à fond de train au milieu de ces obstacles, et nos Cosaques exécutent, comme des diables, les fantasias les plus audacieuses autour des deux tarentasses. Je me demande ce que doit penser et dire Mme Dubourg dans sa voiture. Elle doit se mourir de frayeur.

Depuis notre départ de Hergemanka nous n'avons pas rencontré un seul être vivant, ni voyageurs, ni oiseaux, ni animaux, sauf quelques superbes condors au plumage noir et blanc avec leur cou déplumé, perchés sur un grand arbre mort, et qui ne se dérangent pas à notre passage.

Tout à coup, à un détour, aux deux tiers de la descente, nous trouvons un chariot arrêté ; sous le chariot, un tas de paille ; au bord du chemin, les buffles qui le traînaient sont dételés et vaguent dans les broussailles. Un Cosaque à pied est là, posté pour garder le tout. Naturellement, nous nous arrêtons, et nous apprenons que le tas de paille recouvre le cadavre du propriétaire du chariot, un marchand qui a été tué la nuit passée par son commis, tout jeune homme qui voyageait avec lui et qui, le coup fait, s'est sauvé, bien entendu. Pourquoi l'a-t-il tué? On ne nous le dit pas. Le Cosaque de garde enlève complaisamment une brassée de paille et nous fait voir le cadavre. Comme je lui demandais s'il pensait que le meurtrier serait pris, il me répondit philosophiquement : « On le connaît, mais il ne sera pas pris. Avec un cadeau de 10 roubles il s'en tirera, et on le laissera bien tranquille, aussi nous ne courons pas après. Pourquoi risquer d'avoir le même sort que ce pauvre diable qui est couché là, puisque l'autre peut sortir d'affaire à si bon compte? » L'argument était juste, mais la réponse nous frappa vivement. Notre Cosaque, s'il n'était pas un profond philosophe, tout au moins se montrait fin observateur; aussi eûmes-nous garde de nous en tenir à ces quelques mots, nous solli-

citâmes de lui de plus longues explications. Il ne se fit nullement prier pour nous les donner, je dois le dire. Il nous démontra que celui qui a de l'argent peut toujours en Russie se tirer d'un mauvais pas, et nous cita quantité d'exemples à l'appui de son dire, exemples dont je pris note, mais qui n'ont, pour l'instant, aucun intérêt et ne seraient pas à leur place ici.

Nous prîmes donc congé de notre ami le Cosaque, à la langue bien pendue, pour continuer notre descente. J'ai vanté la végétation admirable de Schoumaha. Nous l'avons trouvée la même tant que nous avons longé la rivière qui traverse cette ville; mais, à mesure que nous nous sommes élevés plus haut dans la montagne. nous l'avons vue diminuer graduellement. Le sommet était absolument nu. En redescendant, l'observation se reproduit en sens inverse. La végétation reparaît à mesure que l'on s'approche de la vallée et devient plus abondante; mais la flore est complètement changée, il semble que nous arrivions aux tropiques. La campagne se fait riche, splendide, admirable. Partout des grenadiers chargés de fleurs et de fruits, des figuiers, des noyers, des arbustes fleuris de toute espèce, des chèvrefeuilles à très grandes fleurs qui sont superbes, tout cela luxuriant de beauté et de vigueur. Aussi notre étape finit-elle dans un accès de fièvre admirative.

La station de poste où nous arrivons après cette descente au grandissime galop, accomplie sans accident aucun, est placée au pied de la montagne. Pendant qu'on change de chevaux, nous mettons pied à terre ou plutôt pied dans l'eau pour prendre un verre de

thé chaud, ce qui n'est pas un luxe ni une gourmandise, trempés comme nous sommes. Nous voulons aussi nous rendre un peu compte des dégâts que la pluie de la veille et celle du matin ont fait subir à nos bagages. Tout est transpercé ; et si encore ce n'était que cela ! mais tout, même le contenu de nos malles, est souillé comme si on eût trempé nos affaires dans la boue. Et, en effet, notre marche rapide a fait jaillir un vrai feu d'artifice de boue liquide, non seulement autour de nous et sur nous, mais aussi sur nos bagages, qui ont été recouverts d'une épaisse couche de terre jaune que l'eau de la pluie en filtrant a entraînée à l'intérieur des caisses et des malles.

Tout auprès de la station, nous trouvons un très grand bazar d'un pittoresque achevé. Mais je suis trop mouillé pour songer à dessiner. Il est plus prudent d'imiter mes compagnons et d'aller me chauffer à l'excellent feu qui brûle dans l'âtre de la cuisine. La halte d'ailleurs n'est pas longue, les chevaux sont vite attelés.... En route ! Mais bien entendu en compagnie d'une nouvelle escorte de Cosaques, la vue du marchand assassiné n'étant pas de nature à nous faire renoncer à cette sage précaution, d'ailleurs peu coûteuse, car on ne doit rien aux Cosaques d'escorte, et, si on leur donne 15 ou 20 kopeks par tête et par relais, ils sont enchantés. Au moment où nous quittons la maison de poste, l'un des cavaliers de notre précédente escorte, qui n'est pas descendu de cheval, s'approche de nos voitures pour nous remercier et nous souhaiter bon voyage, et il accompagnait sa phrase d'adieu d'un

salut que je n'oublierai jamais. Vraiment c'est impossible à décrire. Don César de Bazan en haillons, avec ses allures de grand seigneur, n'est rien à côté de ce jeune Cosaque, qui sait être gracieux et digne naturellement.

Nous traversons le bazar et un tout petit bout de village. Le chemin est toujours détestable, d'autant plus qu'il longe un ruisseau qui déborde et l'inonde. A gauche et à droite une végétation admirable. Nous sommes en plaine et nous marchons grand train. Le trajet eût été trop beau, s'il avait continué ainsi. Il fallait un incident, il se présente bientôt sous l'aspect de la rivière Axou, qui nous barre la route et qu'il faut traverser. Dans nos pays d'Europe, là où une route rencontre un cours d'eau à franchir, on trouve généralement en même temps un pont, ou pour le moins un bac, ou des bateaux. Ici on traverse les fleuves en voiture... si on peut. Et, dame, si on ne peut pas, on attend jusqu'à ce que l'on puisse!... Après de fortes pluies, il arrive qu'on soit forcé d'attendre plusieurs jours. Cette perspective manquant d'agrément, nous prenons vite la résolution de tenter le passage en dépit des timides objections de Mme Dubourg.

L'Axou, à l'endroit où nous nous trouvons, peut avoir une largeur totale de 2 ou 3 verstes ; mais il se partage en six ou sept bras, ayant chacun quelque cent mètres de large, et séparés les uns des autres par des langues de terre, ou pour mieux dire par des amas de grosses roches.

Le bras qui est devant nous est le plus large : 500 mè-

tres au moins, mais les trois quarts sont à sec. Tout le lit est pavé de cailloux immenses. Nos Cosaques marchent en avant pour reconnaître le chemin, nos voitures suivent à la queue-leu-leu. L'eau n'a guère plus de 50 à 60 centimètres de profondeur. On avance lentement, mais on finit par atteindre la rive opposée. Nous traversons de même le second, le troisième bras, etc., jusqu'au dernier. Mais là nous sommes arrêtés. Il n'est pas bien large, mais il est profond et roule, avec un terrible fracas, une eau toute jaune. Impossible de se lancer là dedans à la légère, nous pourrions tomber dans des trous ou être entraînés par le courant, et, dame, ce ne serait pas fort drôle.... ce serait même tout le contraire. D'un autre côté, il n'y a pas de temps à perdre, car l'eau monte avec rapidité. L'effet de la pluie de la nuit et du matin est loin d'être complet, encore un peu et il serait trop tard; et, d'ailleurs, là où nous sommes, impossible de séjourner, nous y serions inévitablement entraînés par les eaux avant une demi-heure. Il n'est pas plus pratique de retourner au village et de retraverser les cinq ou six bras que nous venons de franchir; ils doivent avoir grossi singulièrement, et toute retraite doit nous être coupée de ce côté-là. Il faut donc passer absolument. J'envoie nos Cosaques en reconnaissance; après plusieurs essais, dont quelques-uns ont pour résultat de faire prendre un bain au cavalier aussi bien qu'au cheval, ils finissent par trouver un gué à 200 mètres en amont. Les chevaux n'ont de l'eau que jusqu'au ventre, les roues de devant disparaissent, et l'eau entre dans

les voitures. C'est un bain de pieds forcé et sérieux. Pour le coup nos bagages n'en reviendront jamais, mais l'important est d'arriver sans encombre sur l'autre rive. Heureusement ce bras est le dernier, et le voilà passé.

Une demi-heure après, nous arrivons à la station de Cululu; mais le guignon qui nous a inspiré la malencontreuse idée de passer vingt-quatre heures de trop à Schoumaha nous poursuit encore. Et le smatritell nous déclare qu'il n'a pour le moment que huit chevaux à l'écurie. Une tarentasse, arrivée avant nous avec un padarojné de courrier, a droit à cinq chevaux nécessités par le mauvais état des chemins; il n'en reste donc plus que trois pour nos deux voitures.

Pendant que nous maugréons, arrive une téléga escortée d'une vingtaine de Cosaques et où se trouve un grand monsieur, officier de l'Intendance, qui est chargé de porter de l'argent à Schoumaha. Il faut croire que son padarojné a encore plus de cachets que celui de M. Barnet, car, malgré nos réclamations et nos protestations, le monsieur en question, qui se nomme M. Vedrensky, le nom me revient à cette heure, fait atteler les trois derniers chevaux et file avec!

Nous ne rions pas et nous voilà bien plantés! Par surcroît, le mauvais temps est revenu; il pleut à verse, ce qui promet pour l'état de ces beaux chemins glaiseux, et va faire encore grossir les rivières à traverser. Du reste, fît-il le plus beau temps du monde, nous n'en serions pas moins bloqués dans cette affreuse bicoque, isolée au milieu d'une plaine fort peu intéressante.

A la vérité, comme compensation et consolation, on nous sert du schislik, un poulet et des œufs, un vrai festin de Balthazar, qui nous permet de ménager les provisions fraîches et le bon vin de Kakétie que nous avons achetés la veille à Schoumaha.

Pendant que nous déjeunons sont arrivées quelques télégas, mais pas une de la direction de Schoumaha, ce qui donne à supposer que l'Axou est devenu impraticable. Pour la plupart, les nouveaux arrivants sont des marchands arméniens, il n'y a parmi eux qu'un seul Européen. C'est un petit fonctionnaire, une espèce de piqueur ou de sous-ingénieur polonais appartenant aux ponts et chaussées; il parle assez couramment le français et nous raconte qu'il fait une tournée d'inspection pour examiner les routes. Aussitôt c'est un *tolle* général, tout le monde le prend à partie; vous jugez si l'on daube fort son administration sur la façon d'entretenir la viabilité du pays!

« Que voulez-vous que j'y fasse? nous répond-il avec un flegme admirable, je reconnais qu'il y a beaucoup à dire....

— A dire!...

— Encore plus à faire, je vous l'accorde; mais quoi! je ne suis qu'un petit employé et je n'ai qu'à obéir aux ordres de mes chefs. Je connais bien la cause du mal, mais je n'y puis rien. Vous vous plaignez du mauvais état des routes, de l'absence de ponts; si je vous disais que la route dont vous vous plaignez existe en réalité belle, large, bien entretenue, bien macadamisée, et qu'il en est de même des ponts. Il n'y a pas une rivière qui

n'en ait de superbes, construits en pierre de taille, et tout cela a été bel et bien payé en bon argent... seulement cela n'existe, comme tant d'autres choses en Russie, que sur le papier. Il y a cinq ans que la route de Bakou à Tiflis est ou devrait être achevée. Le tracé a été admirablement étudié, je puis vous l'affirmer. Tous les travaux de remblai et de déblai sont faits; il ne manque que l'empierrement, sans lequel cette route restera absolument impraticable, et vous avez pu vous convaincre, là où vous avez longé cette nouvelle route, que les cubes de pierres y sont, pour la plupart cassées, prêtes à servir, mais on ne les emploie pas. Pourquoi? Parce que les gros bonnets, nos grands chefs, ont probablement intérêt à faire traîner les travaux en longueur. Si on empierrait et si on entretenait la route, la source des roubles serait tarie, et voici comment on s'y prend : l'administration envoie tous les ans un ingénieur-inspecteur voir si les travaux sont achevés et si la route est finie. Il fait son rapport, disant que tout est fait, mais que l'empierrement est insuffisant. Là-dessus on donne ordre d'empierrer; mais alors, au lieu d'étendre sur la route les tas de pierres, on les transporte simplement de gauche à droite ou de droite à gauche. L'année suivante le même inspecteur ou un autre revient. Les ingénieurs ordinaires lui expliquent que la couche de pierres n'était pas suffisante, qu'elles ont disparu dans la terre molle et qu'ils ont préparé de nouveaux cubes à étaler s'ils en recevaient l'ordre. L'inspecteur feint de les croire, à condition qu'ils partageront avec lui les bénéfices de l'opération. Et c'est

ainsi qu'il se fait que, depuis cinq ans, on se borne à changer toutes les années de place les mêmes tas de pierres, qui ont été payés cinq fois déjà et qui serviront indéfiniment, à moins qu'en haut lieu on ne veuille un jour ouvrir les yeux, trouvant que la plaisanterie a duré assez longtemps. Il en est de même pour les ponts. La plupart ont été faits, mais c'étaient des ponts..... pour la vue seulement. On sait que, pendant une grande partie de l'année, les rivières du Caucase n'ont que peu ou même n'ont point d'eau; on a choisi ce moment pour construire les ponts. Les travaux se sont faits à la diable presque sans fondations, l'extérieur était superbe, mais l'intérieur était rempli avec de la terre et des débris. Le pont s'achève rapidement. Immédiatement vient l'inspecteur chargé de la réception. Le pont existe, il l'a vu, il peut donc donner son quitus de réception à l'ingénieur, après toutefois avoir partagé avec lui le bénéfice de l'affaire. La première crue enlève le pont qui n'a jamais servi, et le tour est joué. C'est comme cela que la route et les ponts ont été faits de Bakou à Tiflis! Je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qui se fait, tout ce qui se commet d'abus dans cet ordre de choses. Personne ne l'ignore en Russie, et pourtant cela durera longtemps encore... Cela durera jusqu'à ce que toute notre organisation politique intérieure soit changée de fond en comble. L'Empereur n'y peut rien; c'est un brave homme, lui, et qui désire le bien de son peuple; mais on le trompe, il ne sait pas ce qui se passe. Il devrait bien nous donner une constitution, faire nommer des députés qui discuteraient et

voteraient le budget, exactement comme vous le faites en France. On dit, je le sais bien, que nous ne sommes pas prêts encore pour le régime constitutionnel ; mais, en ce cas, nous ne serons jamais prêts, car on ne s'y prépare qu'en le pratiquant. »

Telle fut en substance la riposte de notre petit ingénieur. Jusqu'à quel point a-t-il tort ou raison, je ne suis pas à même de le vérifier, je me borne à redire ce que j'ai entendu.

Les heures se passent de cette façon tout en causant. La pluie a cessé, il est arrivé des chevaux qu'on finit par atteler à nos voitures, et nous repartons après avoir perdu presque toute une journée. Depuis vingt-quatre heures nous n'avons fait que trois relais. Combien nous coûte cher notre dernière promenade à Schoumaha !

Le smatritell, qui le matin avait commandé qu'on mît cinq chevaux à une tarentasse, ne consent à nous en donner que trois à cette heure où les routes sont bien autrement défoncées que dans la matinée. Il faut en passer par là, et nous partons à quatre heures et demie. Le pays est plat, et la route serait bonne si elle n'était pas effroyablement détrempée par la pluie. Nous enfonçons de 15 à 20 centimètres dans une terre forte, noire, superbe pour l'agriculture, qui pourrait produire tout ce qu'on voudrait, mais qui reste en jachère ; nos chevaux n'avancent qu'avec peine au pas, ceux des Dubourg n'avancent plus du tout ; leur voiture est plus lourde que la nôtre. D'ailleurs, ils ont plus de bagages que nous, le courrier par surcroît ; aussi leurs chevaux sont finis, ils n'en peuvent plus. Nous échangeons notre

brancardier contre leur cheval de droite; mais le changement opéré ne plaît pas à ce dernier qui refuse de marcher, ils faut les remettre comme ils étaient auparavant. Nous avons pitié de ces pauvres bêtes surmenées et mal nourries, nous nous arrêtons tous les vingt pas. A chaque arrêt les chevaux fous, qui sont libres de leurs mouvements, se mettent à genoux pour brouter avec avidité une pauvre herbe maigre. C'est désolant, nous n'arriverons jamais! M. Barnet et moi nous nous décidons, malgré les énergiques réclamations de notre cocher, à échanger nos attelages, mettant nos chevaux, qui paraissent moins fatigués, à la tarentasse des Dubourg qui est plus lourde; nous mettons pied à terre pour diminuer encore le poids. J'ai admiré nos cochers pendant ce mauvais pas. Il est plus que probable qu'en pareille occurrence, un cocher français aurait fini par se fâcher, s'il n'avait commencé par là, et aurait battu comme plâtre ses malheureuses bêtes. Ici, au contraire, c'était touchant d'entendre tout ce qu'ils imaginaient de dire à leurs pauvres chevaux. Ils les appelaient « mes mignonnes, mes colombes, mes amours ! » ils descendaient de leur siège pour leur embrasser les naseaux, les encourageaient par tous les moyens possibles, leur promettant de la belle avoine, de bonnes litières fraîches, les suppliant de faire encore un effort pour arriver au but. Jamais une parole dure, encore moins un coup de fouet, et vraiment ces pauvres bêtes comprenaient et faisaient des efforts réels, mais elles étaient à bout de forces.

Il est huit heures bien passées quand nous arrivons à

Caramarian; impossible d'aller plus loin ; d'ailleurs la station est exceptionnellement bonne. Il y a deux belles chambres avec les lits de camp traditionnels ; M. et Mme Dubourg prennent l'une et nous l'autre. Nous soupons relativement très bien avec des œufs sur le plat et une vieille poule que nous grillons tant bien que mal.

Il est tard, nous sommes fatigués, nous mettons sécher nos couvertes et nos paletots dans la cuisine, où nous faisons entretenir toute la nuit un bon feu, et nous finissons par dormir à poings fermés sur nos matelas mouillés, par-dessus lesquels nous avons étendu une couche de paille sèche, pour n'être pas tout à fait dans l'eau.

Eh bien, ma foi ! c'est jusqu'à présent la meilleure nuit que nous ayons passée depuis Bakou.

A trois heures et demie du matin, nous nous remettons en route. Le temps est redevenu beau. Le coucher du soleil, la veille, avait été splendide, et ce matin il n'y a pas un nuage au ciel. Tout nous promet une belle journée. Il s'agit d'en profiter, s'il est possible, pour rattraper le temps perdu.

L'espèce de grande coulée plane, dans laquelle nous sommes depuis l'Axou, se resserre de plus en plus tout en montant sensiblement. Les montagnes qui l'encadrent prennent des profils plus pittoresques, mieux découpés. A l'arrière-plan, nous apercevons quelques glaciers, dont les pointes neigeuses ont des tons roses admirables, éclairées qu'elles sont en ce moment par les premiers rayons du soleil.

Nous rencontrons un immense troupeau, c'est toute

une tribu qui déménage : hommes, femmes, enfants, ustensiles de cuisine, animaux de toute espèce, ânes, chevaux, vaches, moutons, porcs, chameaux, rien n'y manque, pas même d'énormes chiens qui font la police.

Plus loin nous arrivons à un grand ravin absolument sec. En travers du ravin est un pont tout neuf qui est là isolé, sans communication quelconque avec la route. Celle que nous suivons passe en effet à côté du pont, au fond du ravin, ce qui me fait penser aux racontars de l'ingénieur polonais.

Dans la plaine se promènent plusieurs couples de cigognes ; nous apercevons aussi des lièvres, des antilopes. Partout, au bord de la route, se prélassent de grosses tortues de terre qui me rappellent celles de Marathon, et que nous nous amusons méchamment à retourner sur le dos.

Cinq verstes après avoir quitté Caramarian, notre coulée, qui, en montant, a fini par se transformer en un défilé étroit, débouche perpendiculairement sur une immense plaine plus basse d'au moins 100 mètres, plaine boisée, gaie, souriante, au milieu de laquelle nous voyons rouler une large rivière, qui sort des glaciers dont tout à l'heure nous admirions les sommets et que nous voyons maintenant sur notre droite dans tout leur développement.

Pendant que nous descendons dans la plaine par un beau chemin ombragé de grands arbres, nous croisons une bande de baladins, de saltimbanques qui nous donnent une représentation en plein air. Ils ont des

costumes de couleurs voyantes, ornementés de paillettes d'or qui étincellent au soleil. L'un souffle dans un fifre, un second bat du tambourin ; un troisième, le paillasse de la bande, et c'est certainement le plus drôle, danse, marche sur les mains, fait le saut périlleux, etc., avec le plus bizarre costume sur le dos : une veste collante rouge avec une jupe de femme jaune vif et un énorme papak. C'est grotesque et superbe de couleur en même temps. Nous laissons ces originaux à leurs cabrioles, et nous arrivons au bord de la rivière.

Mme Dubourg, qui a décidément une horreur fortement prononcée pour les passages des cours d'eau en voiture, eût jeté volontiers les hauts cris à l'aspect de la masse d'eau qui roule devant nous, si ses regards n'étaient pas retenus comme les nôtres par le spectacle que nous offrent en ce moment les glaciers. A mesure que nous avançons s'ouvre une large gorge, au fond de laquelle les glaciers descendent jusqu'à la plaine. C'est grandiose et sublime tout à la fois. J'ai vu en Suisse et ailleurs bien des glaciers, mais jamais un ensemble aussi beau, aussi complet que celui qui s'étale sous nos yeux. Après un bon moment donné à l'admiration, il fallut songer à passer l'eau ; l'impression était moins agréable, mais il fallait se résigner.

Quelques indigènes, que nous rencontrons arrêtés sur le bord, nous apprennent que, la veille, la rivière était absolument impraticable ; aujourd'hui on peut passer, à condition de trouver la bonne place. Demain, s'il ne pleut pas, on passera plus facilement encore. Comme toujours ce sont nos malheureux Cosaques qui

vont sonder la profondeur. Le premier tombe dans un trou, le cheval se met à la nage et lui-même prend un peu plus qu'un bain de siège; le deuxième a presque le même sort; le troisième est plus heureux et trouve un passage convenable; c'est à peine si l'eau mouille le fond de nos voitures.

Un instant après cette traversée, nous arrivons à la station. Station importante, entourée de grands arbres, de grenadiers, de fleurs diverses, avec un grand bazar qui paraît bien achalandé. Le smatritell se fait furieusement tirer l'oreille pour nous donner des chevaux.

La route est bonne, ombragée par de beaux arbres le long desquels grimpent des vignes gigantesques en guise de lianes. Nous marchons d'une excellente allure, grâce à nos chevaux frais et à nos bons cochers. Mais voilà devant nous plusieurs voitures d'Arméniens. S'ils arrivent avant nous au relais, ils seront servis les premiers, c'est évident, et justement il est défendu aux cochers de la poste de se dépasser les uns les autres ; mais la promesse d'un bon pourboire extraordinaire lève les scrupules de nos postillons. Leurs chevaux ne courent plus, ils volent; en un rien de temps nous laissons les Arméniens derrière nous. Mais il ne suffit pas d'arriver au relais les premiers, il faut en être repartis avant qu'ils n'arrivent eux-mêmes; autrement ils se plaindront du passe-droit, reprendront leur tour, et nous en serons pour nos pourboires.

Tout à coup une nouvelle rivière, grosse, gonflée, encaissée dans des bords élevés, roulant furieusement avec un fracas terrible une eau jaune et sale, surgit de-

vant nous et arrête notre course folle. Beaucoup de charrettes sont là, stationnant depuis vingt-quatre heures et plus, attendant que l'eau baisse. On nous dit que, quelques heures auparavant, des arbas ont traversé, mais les chevaux avaient de l'eau jusqu'au cou ; c'était trop pour nous risquer avec nos tarentasses. J'envoie nos Cosaques en éclaireurs ; leurs chevaux ont de l'eau jusque par-dessus la croupe et même se mettent à la nage. Pourtant nous finissons par trouver un endroit où ils n'en ont que jusqu'à mi-corps ; mais le courant est terrible, effrayant. Je crains qu'une fois au milieu de l'eau, nos chevaux n'aient pas la force de lutter et de maintenir nos voitures, qui offrent une si large prise à l'eau si elle atteint la caisse. J'avise des buffles dételés, couchés dans un ruisseau, j'en fais attacher six à une grosse corde que j'arrime solidement à nos brancards, et je donne l'ordre de faire la même chose à la voiture de nos compagnons. Mais, au moment où je vais donner l'ordre du départ, Mme Dubourg se révolte, déclarant que jamais elle ne consentira à faire une pareille imprudence, qu'elle veut attendre !... Tous les raisonnements de son mari et les nôtres ne servent à rien ; elle est butée, elle trouve qu'on joue trop facilement avec sa vie, elle ne cèdera à aucun prix. Son excellent mari est navré. Mais une idée lumineuse me vient. Je descends de ma voiture et fais signe à M. Dubourg de m'y remplacer, je m'installe à côté de Mme Dubourg, comme si je venais seulement pour essayer de la convertir, et, avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, je donne immédiatement l'ordre sur

un ton qui, il faut le croire, n'admettait pas la réplique, d'entrer dans l'eau. Et je ne pensais guère en ce moment au cimetière des noyés de Schoumaha.

Avant qu'elle eût poussé un cri, nous étions en pleine rivière, mais je n'oublierai jamais le regard qu'elle me lança. Seulement la peur prend bientôt le dessus ; lorsqu'elle voit l'eau qui entre en plein dans notre voiture, elle se cramponne à moi dans une étreinte nerveuse, mais sans dire un mot, les dents serrées. On voit que l'émotion l'étouffe, lui serre la gorge. Cela dure jusqu'à ce que la voiture, s'inclinant en arrière, lui prouve que nous avons franchi la partie profonde et que le danger est passé. A ce moment elle se renverse sur le coffre, pâmée, évanouie... et nous atteignons l'autre rive sans encombre.

La seconde voiture nous a suivis, et il ne reste qu'à ranimer Mme Dubourg et à dételer les buffles. Tout cela se fait à la satisfaction générale, le mari reprend sa place à côté de sa femme, qui, je crois, me garde encore un peu rancune, et nous voilà repartis.

L'étonnement est grand à la station quand on nous voit arriver ; on ne croyait pas le passage possible avant le soir. On nous blâme fort de notre imprudence et on nous raconte, pour nous en faire sentir les conséquences, la triste et lamentable odyssée d'un jeune couple écossais, histoire qui date seulement de quelques semaines. Arrivés au bord de la rivière, comme nous, ils l'ont trouvée archigonflée ; ils veulent passer quand même, font dételer leurs chevaux, attachent six paires de buffles à leur voiture et se mettent résolûment à l'eau.

Les buffles sont les bêtes les plus calmes du monde, mais très pourvues d'entêtement; or, les buffles adorent nager entre deux eaux. Les voilà donc qui partent tous les douze et qui s'amusent à suivre le courant au lieu de le traverser; ils parcourent ainsi plusieurs centaines de mètres, descendant la rivière en folâtrant, mais traînant après eux dans leur voiture les infortunés Écossais, secoués, ballottés, risquant à chaque instant d'être culbutés dans l'eau... Quelle angoisse ! Ils auraient certes fini par se noyer, si les buffles n'avaient enfin trouvé la promenade natatoire suffisante et pris le parti de regagner la rive; ce qui fait que le jeune couple sortit de la bagarre sain et sauf.

Nous n'avons encore rien mangé de la journée. Depuis trente heures nos provisions ont eu à subir tant de bains prolongés qu'il ne faut pas songer à y recourir. A la station je ne trouve que des œufs frais... je les fais durcir, déclarant à mes compagnons que c'est très nourrissant et que ça se digère fort bien.... quand on n'a rien de mieux à se mettre sous la dent.

Le pays que nous traversons est splendide; depuis plusieurs heures nous avons sur notre droite une chaîne de montagnes de rochers arides, nus, dentelés, d'un ton violacé, ayant des ombres d'un bleu violet foncé qui me rappellent à s'y méprendre les montagnes de Karnac où sont les tombeaux des rois d'Égypte. Derrière ces montagnes se profile une seconde chaîne toute blanche, couverte de neige, et, comme ligne d'horizon, une plaine verte et boisée. C'était admirable! Au bord de la route, pêle-mêle, des figuiers, des grenadiers, des

platanes, des chênes verts, des peupliers, tous enveloppés de vignes auxquelles sont suspendues de grosses grappes de raisin, vert encore, mais les grappes ont au moins 15 à 20 centimètres de longueur chacune; au pied de tous ces arbres, un fouillis d'osiers, d'herbes immenses de 3 à 4 mètres de haut, une végétation d'une puissance énorme qui prouve la richesse incroyable de la terre.

Toutefois, à partir de la dernière station, le terrain commence à changer; peu à peu les arbres deviennent plus petits, plus clairsemés; puis ils cèdent complètement la place à des broussailles, remplacées à leur tour par d'immenses rizières; après quoi, le sol redevient nu et absolument inculte, s'étendant à gauche ainsi à perte de vue, tandis qu'à droite continuent les belles collines bleues et violettes. Ici les glaciers ont disparu.

La chaleur est extrême. Pas un souffle de vent; nos Cosaques ont eu chaud aussi probablement, car, à un moment donné, ils nous ont quittés sans crier gare. Nous ne nous laissons pas retarder pour si peu. Les rivières gonflées nous donnent encore de l'avance pour quelques heures sur les voyageurs qui nous suivent; il faut en profiter pour avancer dans la direction d'Élisabethpol.

Après avoir suivi une éternité cette plaine nue et monotone, nous arrivons à la Koura, large rivière, profonde, encaissée entre deux rives escarpées qui se cachent sous une forêt de grenadiers et de tamarix en fleur; les cimes de quelques grands peupliers à feuilles blanches dépassent seules ces arbustes. Ici l'eau est

trop profonde pour qu'il puisse être question de la passer à gué. Il nous faut aller chercher le bac. Nous longeons la rive droite un moment, nous la quittons pour traverser une grande gorge de roches arides, désolées, un diminutif de l'Arabie Pétrée. Nous revenons à la Koura que nous traversons sur un bac, au grand contentement de Mme Dubourg et sans sortir de nos voitures.

Sur la rive opposée, à gauche, en descendant le fleuve, est la station. Il n'y en a plus que trois jusqu'à Élisabethpol, mais il fait vraiment une chaleur atroce... Si nous avions seulement des œufs ; nous les ferions cuire au soleil.

Nous continuons bravement notre chemin dans une grande plaine aride, encaissée des deux côtés par deux chaînes de collines absolument dénudées. Encore une station ; reste à deux ! Après cette journée brûlante, la nuit vient, mais sans fraîcheur. Tous nous avions la tête en feu. Mme Dubourg est sérieusement souffrante, il y aurait imprudence à l'obliger à pousser plus loin. Nous prenons le parti de nous arrêter ; n'avons-nous pas d'ailleurs mérité et bien mérité de prendre quelque repos ? Nous venons de parcourir 110 verstes avec des émotions de toutes sortes et sans manger autre chose que des œufs durs.

Lorsque nous arrivons, il fait nuit. Jamais je n'oublierai ce spectacle. Tout le monde est dehors installé sur les terrasses pour saisir au passage une imperceptible brise, si désirée, après cette journée dévorante. Les silhouettes de ces personnages, qui assis, qui de-

bout, qui couchés, se détachant sur un ciel étoilé, le profil étrange du guettoir des Cosaques, la ligne mystérieuse de l'horizon se confondant avec le ciel, puis des voix de femmes chantant une mélodie triste avec accompagnement de tambourin ; au loin les cris aigus et plaintifs des chacals, tout cela composait une scène d'un fantastique achevé.

Passons de la poésie à la réalité. Le smatritell nous informe qu'il pourra nous donner pour souper : un schislik, une poule et de la soupe au gruau. Nous acceptons ses offres avec enthousiasme, car nous venons de nous apercevoir que nos provisions sont perdues totalement. Seules les boîtes de sardines, ainsi que les bouteilles de vin et de cognac, ont triomphé de la bagarre; mais il n'en reste guère, toutes les autres provisions forment une salade macédoine indescriptible.

Après une heure d'attente, heure qui nous paraît un siècle et pendant laquelle nous avons d'abord filtré de l'eau avec mon petit filtre à charbon, car l'eau est une vraie boue liquide, puis, improvisé notre couvert tant bien que mal, notre homme nous apporte enfin quatre cuillers en bois que j'ai conservées comme souvenir et un chaudron, qui, nous dit-il, contient notre souper. Il s'excuse en même temps pour le schislik, il n'en a plus.

Restés seuls, nous examinons le contenu du chaudron, et nous reculons avec horreur. Le malheureux avait évidemment mis dans son chaudron du gruau, sa poule, de l'eau et rien de plus ; pas de poivre, pas de sel, pas de

graisse, rien; il avait laissé cuire le tout un petit moment et nous l'apportait. Ce n'est pas mauvais, c'est immangeable, même pour des appétits de quarante-huit heures et plus. Combien nous regrettons de n'avoir pas fait notre cuisine nous-mêmes; mais c'est fini, il n'y a qu'à prendre son parti et à dormir. Le lendemain matin nous serons à Élisabethpol, qui est maintenant pour nous comme la terre promise.

Nous partons au petit jour, d'abord à travers la même steppe; puis l'aspect du pays change. Par-ci, par-là, on rencontre des herbes, des arbustes, quelques grenadiers, puis quelques tamarix; ce serait monotone si le tableau n'était pas animé par des quantités innombrables de gibier de toute espèce. C'est le paradis des lièvres; il en part dix, vingt en bandes à côté de nous; d'ailleurs ils peuvent multiplier en paix, ici personne ne les mange, on trouve leur chair mauvaise. Puis un proverbe qui s'impose dans le pays, dit qu'il ne faut pas manger la chair d'un animal aussi peureux. Nous voyons des perdrix, des francolins, des cailles, de petites outardes... même des antilopes et des chacals.

La première étape de 19 verstes est vite franchie; hélas! nous ne sommes pas au bout de nos peines, et nous avons compté sans notre hôte... j'entends sans le maître de poste, en espérant que nous serions à la première heure à Élisabethpol.

A la dernière station, il faut éveiller le smatritell, qui nous déclare qu'il n'a point de chevaux à nous donner. Il n'a à sa disposition que deux troïkas, dit-il, et comme il attend les deux postes aux lettres pour Tiflis et pour

Bakou, que ce service officiel passe avant tous les autres, il nous faut forcément patienter. Les raisonnements, les offres même de roubles, rien n'y fait, l'animal rentre dans sa tanière et ne se montre plus.

Il faut n'être jamais pressé ou avoir une patience d'ange pour se risquer à voyager dans un pareil pays. Je me souviens à ce propos de ce que me disait un monsieur que j'ai rencontré en route :

« En Russie, il y a deux procédés pour voyager agréablement et vite. Le premier consiste à se servir de papiers officiels que vous donne ou vous vend le gouvernement : padarojné à un ou deux cachets, permis d'escorte, etc., etc. Avec celui-là on peut rester en route et n'avancer jamais. Le second, qui est le vrai, le seul avec lequel on réussisse toujours, avec tous, c'est le rouble !... »

Et il ajoutait :

« Il y avait bien jadis un troisième moyen qui était meilleur encore et plus économique ; malheureusement, il est interdit aujourd'hui : c'était d'employer généreusement et en toutes occasions le knout !... »

Je ne sais jusqu'à quel point ce dernier moyen était le meilleur. Pour le second, je certifie qu'il n'est pas mauvais. La preuve en est que, vers neuf heures du matin, notre homme, à qui le sommeil avait porté conseil, se réveilla au souvenir des 5 roubles que je lui avais offerts s'il nous fournissait les chevaux demandés. Et il ressort de son trou pour nous prévenir qu'il va faire atteler. Effectivement, un instant après, nous roulons joyeusement, non sans avoir, bien entendu, au préalable

payé les 5 roubles promis. La chaleur est revenue, les chevaux sont fatigués, le porteur s'abat entraînant le postillon qui roule à terre ; il se relève furieux de sa chute, mais rien de tout cela ne nous émeut, nous voulons arriver à Élisabethpol, nous aspirons après Élisabethpol, et enfin nous y entrons à midi.

CHAPITRE XV

D'ÉLISABETHPOL A TIFLIS

Élisabethpol est tout entourée d'une large ceinture de jardins qui forment à la ville une riche enceinte de verdure. Les arbres y sont d'une taille vraiment extraordinaire, notamment les platanes. Partout on voit des grenadiers en fleur, partout des figuiers et des vignes qui grimpent le long des maisons.

Élisabethpol était autrefois fortifiée, enfermée de murs crénelés, du même style et de la même époque que ceux de Bakou, je pense. En ce moment même on est en train de démolir une grande partie de ces restes de fortifications, afin d'élargir certaines rues devenues trop étroites pour satisfaire aux nécessités actuelles de la circulation. C'est assurément une mesure bonne et utile au point de vue de la viabilité et de l'hygiène; mais il n'en est pas moins certain qu'un artiste regrettera toujours de voir la pioche détruire ces beaux souvenirs des temps passés. C'est une véritable profanation.

Élisabethpol a deux hôtels. Le meilleur, à ce qu'on

nous assure, est l'hôtel Zahoreff; nous nous y faisons conduire, très décidés à nous reposer quelques heures avant de visiter la ville. L'hôtel où l'on nous mène se compose de deux corps de bâtiment parallèles, à simple rez-de-chaussée, construits en briques, séparés l'un de l'autre par une grande cour. Sur la face de chacun des bâtiments règne une large galerie ouverte, qui donne accès dans les chambres, et ces chambres sont de vraies chambres, avec de vrais lits, pourvus de vrais matelas et de vrais draps. On nous donne de l'eau, des cuvettes, des serviettes et, qui mieux est, un déjeuner, un vrai, très suffisamment bon. Cette question du repas, qui n'est que d'un médiocre intérêt dans la vie habituelle, devient bien autrement importante quand on a été pendant quelques jours réduit aux œufs durs. Aussi nous dévorons tout ce qu'on nous donne : rognons sautés, pieds de veau panés, plus une côtelette de mouton, le tout arrosé de bon vin de Kakétie. Le repas terminé, je procédai à un lessivage complet, fort nécessaire, de ma personne. Depuis Bakou, je n'avais pu faire qu'une toilette fort sommaire. Puis, malgré la chaleur, je me mets à courir la ville, en ayant soin tout d'abord de commander nos chevaux pour quatre heures.

La grande place, qui se trouve à deux pas de l'hôtel, est tout bonnement admirable d'animation et de pittoresque. Qu'on s'imagine un immense carré, long de plusieurs centaines de mètres, bordé de platanes si grands, que je n'en ai jamais vu de pareils. Pour entourer le tronc de l'un d'eux, il faudrait au moins trois hommes se donnant la main à bras tendus. A l'entour

de la place, derrière ces platanes, sur trois des côtés, une interminable rangée de boutiques de toutes sortes : des chaudronniers, des armuriers, des barbiers, des cafetiers, des marchands de fruits secs de la Perse, d'étoffes d'Orient ou d'Europe, de tapis, de broderies, des bijoutiers, que sais-je ? Les marchands, accroupis à terre sur des nattes ou des tapis, attendent le client avec la gravité orientale.

Une foule empressée, grouillante, avec les costumes les plus bizarres, circule devant les boutiques et sous les arbres. On est en plein bazar persan. Les platanes touffus, aux larges branches, donnent une ombre abondante. Aussi les marchands en profitent-ils pour transporter au pied des arbres une partie de leurs boutiques. Ils accrochent aux branches des tapis, des étoffes bariolées, étendent à terre des nattes ; entre les grandes racines qui sortent de terre sont empilés les objets les plus disparates. A côté, sont attachés des ânes, des chameaux, des chevaux auprès de chariots dételés ; tout cela, formant autant de petits tableaux pittoresques. Un peintre de genre y trouverait des centaines de sujets tout faits et d'une couleur orientale extraordinaire, comme on en rencontre rarement.

Autour du bazar de la place sont des rues couvertes, bien abritées des rayons du soleil, bordées de boutiques des deux côtés et formant autant de bazars très animés, très vivants.

Sur le dernier côté de la place se dresse la principale mosquée, du style persan le plus pur ; deux minarets occupent les angles du mur de la façade ; ils sont con-

struits en briques rouges et blanches, disposées de façon à former un dessin gracieux. A de certains endroits même, les briques sont revêtues d'un émail bleu, blanc ou vert; au milieu, l'entrée, qui vous conduit à un jardin rempli de fleurs, de bassins, de jets d'eau, et planté d'arbres non moins beaux que ceux de la place. Au centre du jardin, la mosquée proprement dite, d'une architecture élégante. Sous le porche, orné d'un beau lustre en verres de couleur, se tient un Persan avec une petite aiguière d'argent. Il me verse un peu d'eau sur les mains et m'invite à pénétrer à l'intérieur, ce que je fais, après avoir ôté mes souliers. L'intérieur est fort simple : la chaire est en bois finement incrusté d'arabesques de couleur, les fenêtres sont garnies de vitraux persans fort intéressants et d'une tonalité éclatante. A terre, les dalles blanches et noires sont couvertes de nattes et de tapis, sur lesquels plusieurs Persans font leur prière sans s'inquiéter de moi. Ma visite terminée, je reprends ma promenade par la ville. Je traverse d'abord le quartier arménien, puis le quartier tartare, enfin le quartier persan, tous très nettement séparés les uns des autres. Dans presque toutes les rues il y a de larges ruisseaux, on pourrait même dire de petits canaux construits en pierres de taille, dans lesquels court une belle eau claire; tous aboutissent à une large rivière qui traverse la ville de part en part, et dans laquelle il y a pour l'instant peu d'eau. Nous l'avions franchie sur un pont de fer lors de notre arrivée. Deux cents mètres au-dessus et au-dessous de ce pont de fer sont les ruines de deux ponts de pierre

très récemment construits, mais qui n'ont pas résisté à la première crue. On est en train d'encaisser la rivière entre deux quais en pierre. Cette partie de la ville est presque entièrement réservée aux bâtiments de l'administration russe. C'est là qu'est l'hôtel du gouvernement, là que sont placés les casernes, l'hôpital, la poste, etc., toutes constructions en briques grises, fort laides et qui constrastent piteusement avec la ville ancienne, la ville persane.

Élisabethpol a environ 20,000 habitants; c'est une ville de gouvernement, qui occupe une très large surface, beaucoup de maisons étant entourées de grands jardins. Les environs produisent de grandes quantités de blé et de fourrages, qui permettent d'élever nombre de bestiaux et de chevaux. On trouve aux alentours de la ville deux ou trois colonies allemandes très prospères. A peu de distance, dans les montagnes, sont installées de grandes fabriques d'alun, des fonderies de fer; toute la région d'Élisabethpol est, en effet, très riche en minerais divers, et surtout en minerai de fer.

La population, très industrieuse, fait avec l'Asie, la Perse et Bagdad un commerce considérable, et ce commerce serait certainement décuplé si, là, par malheur, comme dans tout le Caucase, les moyens de transport ne manquaient pas. Ni routes, ni chemins de fer. De méchants arbas sont chargés de tout le service de camionnage, et à quel prix! On attend toujours la construction de ce fameux chemin de fer dont j'ai eu tant de fois à parler déjà, ce chemin de fer dont le tracé est fait et adopté depuis quatre ou cinq ans. Ce serait la fortune

du pays; mais l'administration russe n'est jamais pressée. A ce propos, on me montre l'endroit choisi pour la future gare, à six verstes de la ville! Pourquoi si loin? Personne ne peut répondre. Mystère administratif... et il y a en pleine ville de vastes terrains inoccupés ou couverts de ruines, comme on en voit partout dans les villes orientales.

Ma promenade terminée, je me dirige vers l'hôtel, convaincu que, puisque quatre heures sont sonnées depuis quelque vingt minutes, je trouverai tout prêt pour le départ, d'autant que le maître d'hôtel m'avait juré qu'il en faisait son affaire et que la chose serait des plus faciles, parce qu'il était l'ami du maître de poste. Mais, à Élisabethpol, comme ailleurs, promettre et tenir sont deux. Nos chevaux n'ont pas paru. Je cours à la poste où l'on me montre, surprise désagréable un paquet de padarojnés, dont cinq ou six à deux cachets et appartenant à de gros personnages, généraux et autres fonctionnaires en tournée officielle, sans compter qu'ils avaient été déposés avant les nôtres. Ils doivent donc passer avant nous, et c'est tout au plus si notre tour pourra venir avant onze heures ou minuit. Pour le commun des mortels, les gens à padarojnés simples, à un cachet, comme celui des Dubourg, ils attendront au moins vingt-quatre heures, peut-être davantage. Cette réponse était peu satisfaisante pour des gens désireux de partir sur-le-champ et de ne point se séparer. Mais peut-être l'hôtelier qui s'est dit l'ami du maître de poste pourra-t-il intervenir? Je retourne à l'hôtel pour lui parler, mais ce monsieur se dissimule, on

ne peut mettre la main dessus. Je devine qu'il nous a fait un tour de gargotier pour nous forcer à séjourner un jour de plus chez lui, et il s'est mis prudemment à l'écart et à l'abri des reproches.

De nouveau, fort déconfit, je reviens à la poste avec M. Barnet, et, comme les discours ne font rien, j'use du grand moyen : je tire un billet de dix roubles de mon portefeuille, je le fais voir au maître de poste, en lui demandant immédiatement deux troïkas. L'effet est magique... le billet de banque n'est pas une chimère; une heure après, nos deux voitures sont attelées.

Mais M. Barnet m'a proposé de céder notre voiture à M. et à Mme Dubourg, il a remarqué que la sienne est plus douce. Je m'associe à cette gracieuseté, très opportune, car Mme Dubourg commence à être bien fatiguée; et il faut qu'elle le soit, car elle trouve à peine la force de protester contre ce chassé-croisé.

Au moment du départ, je vois avec étonnement arriver quatre Cosaques; j'avais oublié de les demander. Mais M. Barnet y avait pensé. Et il me dit à l'oreille que la précaution est sage, car la route est peu sûre, la nuit surtout, aux environs d'Élisabethpol. Il sera même prudent, ajoute-t-il, de tenir nos revolvers en état, et prêts à tout événement.

Mme Dubourg n'a pu rien entendre de ces recommandations; je m'aperçois pourtant qu'elle a l'air de se douter de quelque chose.

A huit heures, nous nous mettons en route, après avoir toutefois renouvelé nos provisions. Au sortir de la ville nous trouvons un pays tout autre que celui de

l'arrivée. Pour gagner Élisabethpol nous avions traversé la plus riante des plaines, verte, boisée, admirable. Ici tout est triste et désolé ; il faut dire que cette région a été, l'an passé, ravagée par les sauterelles. Il en est arrivé par nuées, et pourtant le dégât aurait, dit-on, pu être plus grand ; mais elles sont arrivées à l'arrière-saison, les blés étaient déjà coupés ; seulement elles ont laissé là leurs œufs, qui, éclos au printemps, ont produit des millions de sauterelles. Toutes les récoltes ont été détruites dans le pays que nous traversons. Les sauterelles coupent le blé à l'épi, de sorte que tous les champs de blé restent jaunes, dorés, mais il n'y a plus que la paille sans un seul épi. Elles procèdent ainsi pour toutes les récoltes ; aussi le pays subira-t-il certainement quelque famine l'hiver prochain. Beaucoup de cultivateurs, cependant, ont eu l'intelligence de semer du millet dans leurs champs de blé quand ils ont vu le désastre, et le millet est un des principaux aliments de la population caucasienne.

Sur un espace de 250 verstes, tous les blés ont été ainsi détruits dans cette région, qui est regardée comme le grenier d'abondance du Caucase.

A Élisabethpol, il y a eu tant de sauterelles que l'autorité russe a exigé de chaque habitant deux pouds de ces insectes à titre de contribution ; les maisons en étaient couvertes, les jardins en étaient pleins.

Lorsqu'on permet à cette engeance malfaisante de pondre dans un pays, et qu'on ne les détruit pas avant que les œufs ne soient déposés, on peut être certain que l'année suivante toutes les récoltes seront perdues.

Mais on dirait que la nature s'est fait un malin plaisir de rendre la destruction de ces œufs presque impossible. Les sauterelles femelles font un petit trou dans la terre et y déposent une trentaine d'œufs qui sont collés ensemble par une matière gluante, et elles les couvrent de terre; le tout forme un petit grumelot qu'on ne distingue pas et qu'on ne peut détruire. On le pourrait, si elles pondaient dans les terres labourées; mais c'est toujours dans la terre dure et principalement dans les steppes qu'elles ont la précaution maternelle d'enfouir leurs œufs.

Lors de leur éclosion, les petites sauterelles ne sont guère plus grosses qu'une puce, puis elles s'allongent et mettent un mois à grandir ; alors elles se réunissent par énormes bandes, et la terrible invasion commence.

Le procédé le plus généralement employé pour les détruire est celui-ci : on creuse de larges fossés au travers du pays qu'elles ravagent; quand elles y arrivent, elles y tombent par millions, à ce point que le fossé s'emplit ; on le recouvre de terre et elles meurent. On recommence un peu plus loin une nouvelle série de tranchées en tâchant de prendre l'avance sur elles, et ainsi de suite. Si l'opération a été bien menée, il est rare que la nuée entière ne soit pas détruite.

Nous commençons, au sortir d'Élisabethpol, par descendre et remonter, au milieu de gros rochers, une succession de profonds ravins à pentes très raides; puis nous nous engageons dans une large coulée assez plane, entre deux chaînes de montagnes parallèles, mais très éloignées. Un clair de lune admirable nous laisse voir

un pays triste et monotone; de loin en loin un pauvre petit arbre, maigre et rabougri, se découpant sur le ciel, me fait penser aux arbres fantômes de Yan' Dargent. Nous ne rencontrons pas un village, pas une seule maison, pas une lumière révélant dans cette immense plaine la présence d'un être humain. J'excepte les postes de Cosaques, que nous trouvons plus nombreux et plus rapprochés les uns des autres que précédemment.

Le changement de chevaux se fait sans encombre au premier relais, et nous reprenons notre course. La nuit est splendide, la température fort agréable; mais, prévenus comme nous le sommes de la possibilité d'une mauvaise rencontre, nous ne dormons pas et fouillons la plaine du regard. La lune qui brille de tout son éclat fait que tous les objets projettent une ombre portée fantastique... mais nous ne voyons toujours personne.

Au second relais, désireux d'aller bavarder avec les Dubourg, je change de place avec leur courrier, qui va me remplacer pour un moment dans la voiture de M. Barnet. Nous causons tous trois en regardant autour de nous. J'ai mon revolver en main, mais dissimulé sous un bout de couverture. Nous tenions la tête de la colonne. Deux Cosaques galopent en avant, deux autres en arrière de la petite expédition. Tout à coup nous remarquons que la deuxième voiture, qui nous suivait, n'est plus derrière nous, les Cosaques eux-mêmes ont disparu. Depuis combien de temps nous ont-ils quittés ?... Et pourquoi ?... Nous ne le savons pas. Au loin on n'entend que les hurlements des chacals, mais pas le

moindre bruit de voiture. Nous mettons notre tarentasse au pas, nous disant : « Ils nous rejoindront. » Pendant ce temps M. Dubourg s'est assoupi, sa femme et moi nous poursuivons la conversation ; mais nous nous forçons pour dire quelque chose... ; on sent que l'inquiétude nous a gagnés l'un et l'autre. Nous nous taisons même, écoutant le silence... Un galop de chevaux le trouble... Deux cavaliers s'approchent, courant sur nous rapides comme le vent ; nous voyons leurs fusils se profiler sur le ciel ; évidemment c'est vers notre voiture qu'ils courent de ce train d'enragés, ils ne sont plus qu'à quelques pas... Alors je me dresse soudain, les visant le revolver à la main. Mais ils voient reluire l'arme, et au moment où j'allais faire feu, ils s'arrêtent tous deux en criant : « *Sabar! sabar!* » (Patrouille ! patrouille !) C'était en effet une patrouille de Cosaques qui, ayant rencontré l'autre voiture arrêtée et réparant les traits cassés d'un des chevaux, venait, en faisant de la fantasia, selon leur habitude, nous dire d'attendre nos compagnons de route.

Mme Dubourg, en voyant approcher ces deux hommes, que, dans la situation d'esprit où nous étions, nous devions évidemment prendre pour des brigands, fut saisie d'une terreur indescriptible ; cependant, quand elle m'aperçut prêt à faire feu, elle ne dit rien, ne poussa pas un cri. Les Cosaques, de leur côté, eurent une fière émotion en apercevant mon revolver braqué sur eux. La méprise expliquée, tout le monde en rit, et M. Barnet qui nous a rejoint en fait autant ; je reprends ma place auprès de lui, et nous continuons notre voyage.

La nuit se termine bien, sans autre alerte. Depuis Élisabethpol, le pays est si monotone, si peu intéressant, que nous n'avons tous qu'un désir : arriver au plus vite à Tiflis. Reste à faire 115 verstes, et, si nous n'éprouvons pas de retards imprévus, nous pourrons y arriver dans la soirée. Mais, hélas ! tout ne va pas si bien que cela. A sept heures du matin, un smatritell nous déclare qu'il n'a pas de chevaux à nous donner ; toujours la même rengaine, je pourrais dire la même carotte... Il attend la poste, service officiel, etc... J'use de l'argument sans réplique. En échange de trois roubles, il sort une troïka qu'on attelle à la tarentasse des Dubourg. Mme Dubourg est atrocement brisée, il vaut mieux qu'elle prenne les devants avec son mari. Ils partent donc seuls et nous restons au relais. Toutes mes tentations ont été vaines auprès du maître de poste. Évidemment il a fait ce qu'il a pu, car un petit contingent de roubles en plus ne lui ferait pas mal au cœur. Ce n'est que deux heures après que nous pouvons partir ; je donne aux cochers un pourboire royal et les chevaux dévorent la route. Nous marchons un train d'enfer, et pourtant une partie de la journée se passe sans que nous ayons rejoint les Dubourg. Tout à coup, de loin nous croyons reconnaître leur voiture. C'est bien eux en effet, mais, à mesure que nous approchons, nous voyons qu'elle est non seulement arrêtée mais versée en plein dans un lac de boue. Leur cocher, qui ne connaissait pas bien le chemin, n'avait pas pris garde à cette fondrière comblée de fange, il y était bravement entré ; mais aussitôt les deux roues de droite s'étaient

enfoncées, la voiture avait penché et tout moelleusement s'était couchée dans deux pieds de boue. Le cocher et le courrier, qui ne pouvaient se retenir à rien, avaient glissé et s'étaient trouvés assis ou couchés, vautrés dans cette vase. Ils étaient méconnaissables tous deux. Comme la chute s'était opérée par une lente gradation, M. et Mme Dubourg avaient eu, eux, le temps de se cramponner, de s'accrocher à la capote, à la caisse de la voiture, de façon à ne pas tomber. Le courrier avait heureusement opéré leur sauvetage, les cueillant l'un après l'autre sur leur épave pour les remettre en terre ferme, ce qui n'empêchait qu'ils fussent, eux aussi, dans un état indescriptible. Depuis une heure ils étaient échoués là, attendant qu'un passant vînt leur porter secours, car non seulement les chevaux ne pouvaient démarrer la voiture, mais les efforts des trois hommes pour la redresser ne l'avaient pas sortie d'un pouce du bourbier.

Nous faisons un détour pour passer au large afin d'éviter cette boue mouvante; nous dételons nos chevaux, que nous attelons devant les autres avec des cordes attachées à la caisse et à la capote. Nous parvenons d'abord à redresser la voiture, puis les cochers enlèvent vivement leurs chevaux, et la tarentasse finit par arriver en lieu sûr... Mais dans quel état ! On ne peut imaginer son aspect.

Les petits colis à la main avaient naturellement été trempés complètement dans la fange; par extraordinaire, le gros bagage attaché à l'arrière n'était presque pas souillé. Nous râclons, nous nettoyons autant que

faire se peut; mais, quand nous sommes prêts à nous remettre en route, nous avons perdu deux heures.

Dans la soirée nous arrivons au fameux *pont rouge*, vieux pont de construction persane traversant un des affluents de la Koura et qui jouit dans tout le pays d'une réputation sinistre. C'est, dit-on, le rendez-vous de tous les brigands des environs; aussi ne s'en approche-t-on jamais sans tenir ses armes toutes prêtes. La vérité, c'est que, par un caprice assez bizarre, l'architecte qui l'a construit a ménagé dans les piles des espèces de petits refuges où jadis se cachaient les brigands venus pour détrousser les passants. Aujourd'hui, le danger n'est pas plus là qu'ailleurs, d'autant qu'à côté du pont se trouve un poste de Cosaques.

A la nuit, il nous reste encore deux étapes à faire avant Tiflis. Nous ne pourrions arriver qu'à minuit ou deux heures du matin. Cela ne nous avancerait guère. D'ailleurs, le ciel est noir, un orage formidable semble se préparer; mieux vaut nous arrêter. Nous déchargeons en conséquence nos bagages, et nous nous installons tous ensemble dans la seule chambre libre. Ma foi ! à la guerre comme à la guerre; d'ailleurs on s'habille, on se déshabille et on se lave si peu dans ce voyage qu'on n'éprouve pas grande gêne à coucher tous dans la même chambre.

Devant nos fenêtres sont le corps de garde et le guettoir des Cosaques, constructions fort originales que nous avons rencontrées tout le long de notre chemin, et dont je dois dire un mot aussi bien que des Cosaques eux-mêmes; mais je ne parle ici que de ceux du Caucase.

Ces Cosaques sont recrutés parmi les paysans des environs et sont chargés d'un service que feraient chez nous les gendarmes. Ils ne font pas campagne, ne sont considérés en aucune façon comme militaires, c'est plutôt une sorte de garde nationale. Ils ont mission d'escorter la poste, les voyageurs de distinction, de faire des patrouilles, etc... Ils achètent eux-mêmes leurs chevaux, leurs uniformes et leur armement, qui leur appartiennent en propre ; ils sont payés par le gouvernement à raison de huit roubles par mois et ont en plus les pourboires qu'ils peuvent récolter quand ils servent d'escorte. En un mot, ils doivent faire un service d'ordre et de sécurité ; mais on m'a dit et répété bien souvent qu'ils coûtent plus au gouvernement qu'ils ne lui servent. Ils passent en effet pour peu braves et décampent volontiers, paraît-il, à la moindre alerte ; ce sont de superbes cavaliers, mais, autant que j'ai pu en juger, peu adroits dans le maniement des armes à feu. Un soir, à une station, j'en ai vu un qui voulait tirer un chat à vingt pas de lui ; il s'est couché à terre, a posé le canon de son fusil sur une pierre, a visé ainsi plusieurs minutes et.... manqué le chat.

A chaque relais, il y a un poste installé où sont casernés huit ou dix de ces Cosaques. Je dis casernés faute d'autre expression, car les plus luxueux, les mieux organisés de ces postes ne se composent que d'un petit bâtiment long, bas, étroit, dans lequel sont entassés les chevaux ; au-dessus, une terrasse où l'on monte par une échelle. C'est là que demeurent les hommes pendant l'été. En hiver, ils vont coucher à l'écurie avec leurs

chevaux. Au-dessus de la terrasse est un toit plat, généralement en chaume et qui forme lui-même comme une seconde terrasse servant de guettoir à la sentinelle, quand le pays est plat, et que de là on peut dominer toute la plaine. Mais, quand le pays est accidenté, on laisse l'écurie près de la station, et on établit sur le point culminant le plus voisin ce perchoir à deux étages. Dans les régions dangereuses, ou simplement moins sûres, on établit des guettoirs deci delà sur toute la surface du pays.

L'armement et l'équipement de ces Cosaques sont vraiment primitifs : fusil long à pierre, à crosse étroite, comme tous les fusils du pays, et porté en bandoullière, le frère puîné du fusil à mèche ; et je ne jurerais pas que le fusil à mèche n'a pas été conservé par quelques-uns d'entre eux ; un long couteau circassien et un ou deux méchants pistolets longs, toujours à pierre, passés dans la ceinture à côté de la poire à poudre en cuir qui y est accrochée.

La grande tenue se compose d'une espèce de tunique en drap bleu foncé, avec des cartouchières sur la poitrine et une jupe longue à petits plis. Outre les cartouchières, ils portent sur la poitrine une plaque pareille à celles de nos gardes champêtres, indiquant leur qualité de Cosaques ; un pantalon long, large du haut, collant du bas, en drap bleu avec une bande rouge, et un papak noir à fond de drap rouge. Le harnachement du cheval, à volonté. Mais cette tenue ne se porte que rarement et dans les grandes occasions ; le plus souvent la fantaisie domine et elle enfante le pittoresque.... : tcherkesse

ouverte à longues manches flottantes, papak immense de couleur fauve aux longs poils retombant sur les yeux, un pantalon de calicot; comme jambières, le plus souvent, des loques roulées autour des jambes, les pieds nus dans des babouches sans éperons, toujours le fouet en main, se tenant droit sur une selle impossible, les pieds passés dans des étriers trop courts ou plus généralement dans des ficelles qui en tiennent lieu. Toutes ces loques, tous ces chiffons pris en détail sont ridicules et semblent des accoutrements de caricatures; mais on est saisi par l'ensemble, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'air vraiment majestueux, la tenue élégante et les gestes de grands seigneurs de ces incomparables cavaliers.

A peine étions-nous installés passablement, qu'un orage affreux éclate sur nos têtes avec accompagnement d'éclairs, de tonnerre et de pluie. Comme nous avons sagement fait de nous arrêter! Nul de nous n'était d'humeur à recevoir cette pluie en pleine campagne.

Au petit jour nous nous mettons en route! Encore trois relais et nous serons à Tiflis. Nous marchons maintenant sur la nouvelle route dont une partie, qui est empierrée, vient d'être livrée à la circulation; il y a même des ponts sur les rivières; mais, soit habitude, soit méfiance, nous n'avons jamais pu obtenir de nos cochers qu'ils passassent sur ces ponts. Non! ils passent à côté de préférence.

Mais, au dernier relais, il nous faut abandonner la chaussée, dont l'empierrement frais n'a pas été encore officiellement reçu par le service des ponts et chaussées,

et nous sommes forcés de faire plusieurs verstes dans des terres labourées. Là, nous n'allons qu'au pas, et les tarentasses enfoncent jusqu'aux essieux.

Enfin apparaît la Koura, la large rivière qui traverse Tiflis : ses rives sont bordées de grands et beaux arbres; puis, à mesure que nous approchons de la ville, ceux-ci font place à des cultures maraîchères, à des jardins arrosés au moyen de grandes norias, dont les roues énormes poussent un grincement plaintif tout en tournant sous l'impulsion de l'eau. La rivière s'encaisse plus profondément, les rives se font très escarpées. Au bord de la route sont construites quelques maisons de campagne. Puis le paysage s'anime; nous croisons beaucoup de charrettes et de paysans, retour du marché; ensuite c'est un régiment qui fait une promenade militaire. Au loin, au-dessus des montagnes, nous voyons se dresser les sommets blancs des glaciers : ce sont l'Elbrouz et le Kasbek, les deux plus hauts pics du Caucase. Enfin, à un détour de la route, nous apercevons devant nous Tiflis.

Pressés d'arriver, nous ne nous arrêtons pas à visiter le faubourg, non plus qu'à admirer le bazar que l'on nous fait traverser, et, tout directement, nous gagnons l'*Hôtel du Caucase*, où nous descendons.

CHAPITRE XVI

TIFLIS

Tiflis, le siège du gouvernement du Caucase, est pittoresquement bâtie en amphithéâtre sur les deux rives de la Koura, qui la traverse dans toute sa longueur. La ville se divise en deux parties bien distinctes : la ville russe et la vieille ville.

La ville russe, de création tout à fait récente et qui occupe une partie de la rive droite, ne présente guère d'intérêt au voyageur. Elle s'étale le long d'un grand boulevard bordé de belles maisons en pierre avec de riches magasins à l'européenne. Le palais du grand-duc Michel, frère de l'Empereur et gouverneur général du Caucase, est le plus important morceau d'architecture de la ville russe, bien qu'il n'ait rien de remarquable. Le jardin au milieu duquel il est construit est plus intéressant; il est parfaitement entretenu et planté de fort beaux arbres, en grand nombre. Devant le palais se trouve aussi un vaste square bien ombragé.

Les rues bien alignées, bordées de trottoirs spacieux,

éclairées au gaz, sont convenablement entretenues et arrosées. On se retrouve en pleine civilisation européenne, dans une ville que le gouvernement fait tous ses efforts pour transformer en vraie capitale.

On me dit, à ce propos, qu'il n'y a que peu de temps qu'on a commencé à construire des maisons à deux et à trois étages. Le moyen employé par l'administration pour y arriver est assez original et mérite d'être rapporté.

Lorsque l'administration a créé le grand boulevard, le seul qui existe en ce moment à Tiflis, elle a eu soin d'acheter tous les terrains riverains, puis elle les a rétrocédés à vil prix, à la condition formelle que les acquéreurs y élèveraient immédiatement des maisons ayant au moins un rez-de-chaussée. Et ces mêmes acquéreurs s'engageaient à remplacer, un certain nombre d'années après, ces rez-de-chaussées par des maisons à un étage, et, plus tard, après un nouveau laps de temps, à en faire des maisons à deux et trois étages. Ainsi, à mesure que ces contrats arrivent à terme, les propriétaires sont, bon gré, mal gré, forcés de s'exécuter, s'ils ne veulent pas être expropriés. Ce procédé pour embellir une ville, ou plutôt pour la moderniser, ce qui n'est pas la même chose, n'est-il pas aussi nouveau qu'original? Toutefois, il est fort heureux, à mon avis, qu'il n'ait pas encore été mis en usage depuis bien longtemps, ni sur une vaste échelle, car, à ce compte, Tiflis, si belle, si pittoresque, si intéressante pour les touristes, aurait bien vite perdu son cachet d'originalité.

Dans la ville russe se trouvent plusieurs hôtels, entre autres le *Grand hôtel du Caucase*, où nous sommes descendus. Le propriétaire, un Français du Midi, autrefois chef de cuisine dans le pays et y habitant depuis de longues années, nous a fait un excellent accueil. Son hôtel est aussi bien tenu que possible... pour le Caucase; les chambres y sont grandes et confortables, les lits bons, les plafonds élevés, la cuisine vraiment excellente, ainsi que le vin; que pouvons-nous demander de plus? En face de l'hôtel se trouvait autrefois le grand théâtre, une salle tout à fait charmante, paraît-il, construite sur les plans du prince Galitzin. Mais le théâtre a brûlé, il y a quelques années, et n'a pas été reconstruit. Il existe bien un second théâtre, mais il est tellement insignifiant qu'il ne mériterait pas qu'il en fût fait mention, si je n'y avais trouvé une disposition de local curieuse à noter. La salle communique avec un jardin qui sert de foyer; aussi, pendant les entr'actes, lorsqu'il fait beau temps, sort-on de la salle pour aller prendre des glaces au jardin, où se fait entendre un orchestre.

Si la ville européenne n'a rien de curieux, par contre la ville ancienne est ce qu'il y a de plus intéressant, à ce point que nul ne fait plus attention à la ville neuve, elle disparaît complètement.

Comme je l'ai constaté déjà, Tiflis est construite en amphithéâtre dans un cirque immense, formé par des montagnes admirables de ligne et de couleur. Lorsqu'on arrive par la route d'Élisabethpol, on découvre la ville dans son ensemble; elle n'a que 100,000 habitants,

et sur ce premier coup d'œil on lui en attribuerait le double; mais les maisons n'étant qu'à un étage, chacune n'abrite qu'un fort petit nombre de personnes. Les maisons sont toutes à galeries et à terrasses, serrées les unes contre les autres, je dirais presque superposées les unes sur les autres, tant la pente paraît raide en certains endroits. Au centre de la ville, occupant le milieu du tableau, la Koura, qui, bien que réputée grande rivière, a conservé toutes les allures d'un torrent impétueux et s'est creusé son lit dans le roc, entre deux immenses parois perpendiculaires et dominant le lit de la rivière d'au moins 40 mètres de hauteur.

Les maisons, qui couvrent tout le plateau, sont construites jusqu'au ras de cet effrayant précipice qu'elles dominent à pic; puis, elles remontent tout autour de cet énorme cirque, jusqu'à une grande hauteur sur le versant des montagnes. A droite, une belle église romane domine la Koura: d'autres églises, des clochers, les dômes blanchis à la chaux, des bains turcs, des monuments divers rompent la monotonie de ces milliers de maisons étagées les unes au-dessus des autres, bariolées de couleurs voyantes. A gauche, surplombant tout Tiflis et semblant la surveiller, les ruines colossales d'un vieux château, qui serait, suivant la légende, le château de la reine Tamara.

Derrière le château, de l'autre côté du vallon, un cimetière avec ses marabouts blancs et ses cyprès noirs. Plus loin, au-dessus de la ville, pittoresquement attaché aux flancs de la montagne, le monastère de Saint-David. A droite, sur l'autre versant, d'immenses casernes;

comme arrière-plan, des montagnes magnifiques, au-dessus desquelles le Kasbek et l'Elbrouz montrent leurs belles têtes blanches.

Tout cela, dans des tons chauds, brûlants, compose un tableau admirable et imposant. On oublie en un instant toutes les fatigues, toutes les épreuves subies dans le voyage depuis Bakou.

Lorsqu'on s'avance dans la ville, laissant la Koura à sa droite, tout absorbé par les impressions enthousiastes, on est rappelé à la réalité par une barrière fermée, ce qui veut dire qu'il faut payer 40 kopeks par voiture pour les frais de chaussée. J'avoue que je n'aurais pas hésité à payer davantage si on avait pu me la donner meilleure. Après avoir passé cette barrière fiscale on entre dans un faubourg, et, dès les premiers pas, on se trouve au milieu du bazar, non pas un de ces bazars réguliers, tirés au cordeau, abrités des rayons du soleil par des nattes bien tendues; rien de tout cela; ici la fantaisie la plus déréglée est reine et maîtresse : c'est le bazar arménien où les maisons, qui n'ont jamais connu d'alignement, ondulent comme les flots d'une mer agitée. Les marchands s'emparent de la rue à qui mieux mieux pour exposer leurs marchandises; on y voit les produits les plus divers entassés les uns à côté des autres; et là, les marchands ne semblent pas dominés par cette apathie orientale qui les empêche de se déranger à l'approche de l'acheteur ; ils vous entourent, au contraire, vous appellent, vous pressent, vous entraînent avec une vivacité qui jure avec le turban ou le papak dont ils sont coiffés. Pour s'abriter

du soleil, on a tendu partout des nattes, des loques invraisemblables. Quelle bousculade de gens et de bêtes! sans compter les porteurs d'eau qui vous heurtent avec les outres noires et gluantes qu'ils portent sur le dos. Les voies sont encombrées de charrettes, de chevaux, de bœufs, d'ânes, de chameaux, de marchands ambulants; c'est un mouvement, des cris, des hurlements, une poussière qui vous aveugle, des odeurs qui vous prennent à la gorge, par un soleil intense qui vous tape vigoureusement sur le crâne. Que de beaux types dans cette foule! Quelle couleur! On est tout près de s'écrier: Donnez-moi une palette! Une palette pour l'amour de Dieu! Mais qu'en ferait-on? Tout cela est trop beau pour être traduit sur une toile. A mesure qu'on avance on a des échappées admirables : à droite, sur la Koura, à gauche, sur les ruelles en escaliers montant au château ; on est étourdi, ébloui, fasciné... et cette foire se prolonge ainsi sur une longueur d'au moins 2 kilomètres. Par exemple, ces rues sont pavées de petits cailloux pointus qui vous martyrisent les pieds, sans compter qu'au beau milieu de ces rues, il y a, deci, delà, des trous à vous faire rebondir jusqu'à la lune si l'on passe en voiture; quant à arroser, personne n'y songea jamais.

Trois ponts relient les deux rives de la Koura : deux ont en fer, placés aux endroits où les roches sont les plus resserrées; l'autre, en pierre, plus en amont, dans la partie basse de la ville, au-dessous du quartier européen; l'un des ponts de fer relie le bazar tartare au bazar arménien.

Après avoir pris cet avant-goût des splendeurs de Tiflis, je rentre chez moi faire toilette pour aller voir le prince Mirsky, vice-gouverneur du Caucase, le remplaçant du grand-duc Michel pendant ses absences. J'ai pour lui une lettre de recommandation, et je sais que lui-même doit partir le lendemain pour les eaux. En été, il fait à Tiflis une chaleur intolérable, et, aussitôt la saison venue, tous les fonctionnaires s'envolent les uns après les autres; c'est un sauve-qui-peut général.

Un excellent fiacre — car ils sont partout meilleurs qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou, je ne saurais le dire assez; de plus, à Tiflis, ils ont un tarif, chose rare, mais qui ne les gêne nullement pour voler indignement les étrangers.

Donc, un fiacre excellent me conduit chez le prince, qui habite un palais d'apparence assez modeste à deux pas du palais du grand-duc Michel. Ce palais est situé sur la gauche d'une des rues qui descendent perpendiculairement du boulevard neuf à la rivière. A la porte deux factionnaires. J'entre dans le vestibule, un huissier prend ma carte et m'introduit immédiatement.

Le prince est un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, la tête forte, le front large et haut, les cheveux raides se dressant droit en l'air. L'expression de son visage est aimable, la physionomie intelligente, l'œil et le sourire éveillés; ajoutez qu'il parle admirablement le français.

Lorsque j'entrai, il écrivait assis à son bureau dans un vaste cabinet de travail. Il m'accueille de façon charmante et m'invite sur-le-champ à dîner, tout en

s'excusant d'être forcé de remettre au lendemain le plaisir de me présenter à la princesse qui est à Kadschory, à la campagne, où lui-même doit aller la rejoindre le lendemain et où il me propose de m'emmener.

La conversation s'établit sur ce terrain de gracieuse affabilité. Je lui raconte les ennuis de mon voyage, le peu de complaisance du général gouverneur de Bakou, qui m'a refusé un padarojné de courrier. Il regrette mes mésaventures, assurant que, si j'avais débuté par venir à Tiflis, il m'aurait procuré toutes les facilités possibles pour mon voyage. « Il est fâcheux, me dit-il aussi, qu'à Bakou vous ayez eu affaire au gouverneur lui-même, au lieu de voir son vice-gouverneur qui est un homme charmant. » Comme compensation pour l'avenir, il me promet qu'aussi longtemps que je resterai dans le pays, tout marchera désormais pour moi comme sur des roulettes. Il me donne un mot d'introduction auprès du directeur général des postes, le général Paparigopoulo, auquel d'ailleurs il me recommandera personnellement. Nous causons ensuite politique française, russe, caucasienne. Il me paraît au fond très libéral, mais, comme second du grand-duc Michel, il n'a pas le droit d'avoir, et encore moins d'appliquer des opinions personnelles; il lui faut gouverner en l'absence du grand-duc, comme celui-ci gouvernerait lui-même.

La population de Tiflis est, d'après ce qu'il m'affirme, parfaitement tranquille et l'a toujours été, même pendant la dernière guerre. Seul, le Daghestan a été agité, et encore est-il convaincu que les gens de cette région

se sont plutôt soulevés par devoir religieux que par conviction. Les musulmans du Caucase ne sont plus aussi hostiles à la Russie que jadis : aussi leur attitude n'a-t-elle jamais suscité de craintes sérieuses, mais elle a eu l'inconvénient grave de forcer la Russie à immobiliser dans le pays une armée de 40,000 hommes, qui eût pu rendre de grands services à Kars ou ailleurs. Du reste, il avoue que dans cette campagne on s'est trompé tout le temps : on croyait les Turcs mal armés, ils l'étaient admirablement ; on les disait à bout de ressources, on leur a pris d'immenses quantités de munitions, et, malgré cela, ils n'en ont jamais manqué. S'ils eussent été bien commandés, les Russes étaient perdus, surtout si la Porte avait laissé au début Osman Pacha libre de ses mouvements ; mais il recevait de Constantinople des ordres cachetés, qui ne lui permettaient pas d'agir à sa guise.

Comme je lui demande par quels moyens la Russie compte arriver à la pacification complète du Caucase et au désarmement des tribus belliqueuses, il me répond que, selon lui, le meilleur moyen de les ramener est de leur faire des routes, des chemins de fer, des écoles, en un mot, de les tirer de leur ignorance un peu barbare, de leur faciliter enfin les échanges avec les peuples voisins. Toute cette race est fort portée vers l'argent. Il en peut sortir d'excellents ouvriers. Introduire l'industrie dans le pays, voilà le vrai procédé de pacification, il n'y en a pas de meilleur.

Par malheur, en Russie, les décisions les plus importantes, dans des questions d'une urgence indiscutable,

se font trop souvent attendre un temps infini, au grand préjudice du pays.

Immédiatement après avoir quitté le prince Mirsky, je me suis présenté chez le général Paparigopoulo, pour assurer, grâce à lui, mon départ, car on m'avait prévenu qu'il s'absenterait lui-même au premier jour. Malheureusement il était parti, le matin même, pour une tournée d'inspection.

De là je m'en fus voir le consul de France, le comte Chappedelaine, dont j'interrompis la sieste, ce qui n'empêcha pas son accueil d'être fort cordial. Il me raconta ses voyages. En effet, il a été successivement consul en Chine, au Japon, à Bombay.

Mes visites faites, je m'en retourne bibeloter au bazar. Je ne dirai pas qu'on y trouve en quantité les curiosités anciennes, non, il faut les chercher. Mais l'ensemble est d'un intérêt qui ne se lasse pas. J'entre dans toutes les boutiques, non seulement pour voir de près les marchandises, mais encore pour les voir fabriquer. Ainsi, je suis entré chez un boulanger, et la manière dont je lui ai vu faire cuire son pain ne manque certainement pas d'originalité. Les boulangers, travaillent presque en plein vent. Les fours pareils aux nôtres n'existent pas ; ils les remplacent par de grands vases de terre de 2 mètres à $2^{m},50$ de hauteur, qui sont murés ou simplement enterrés dans le sol, de façon que l'ouverture sorte de terre d'environ 70 à 75 centimètres. Ils allument un grand feu dans le fond du vase ; lorsque ce feu est transformé en braise et que ce four d'un nouveau genre est bien chaud, le mitron persan, le

torse entièrement nu comme les nôtres, s'attache un mouchoir autour du nez et de la bouche, prend dans sa main le paquet de pâte destiné à faire un pain, se penche dans le four de façon à y introduire tout le haut du corps, colle sa pâte contre la paroi du vase ou du four, se relève, prend un autre paquet de pâte, le colle à l'intérieur de la même façon, continuant jusqu'à ce que la fournée soit complète. Puis, on ferme l'ouverture du vase avec une planche, et, quand le pain doit être cuit à point, le boulanger l'enlève à la main par le même procédé et recommence son opération. Le système est des plus simples comme on voit, mais des plus pénibles aussi, eu égard à la température du four et aux vapeurs qui s'en dégagent. Un instant je me suis penché au-dessus de l'ouverture ; mais je n'ai eu que le temps de me rejeter en arrière à demi suffoqué.

Les boutiques des marchands de vin et leurs caves surtout sont fort intéressantes à voir. Les tonneaux étant, sinon inconnus dans le pays, au moins chose inusitée, on fait usage de peaux de buffle, le poil en dedans ; on y verse le vin par l'ouverture du cou, après quoi on fait une ligature solide pour que l'air ne puisse pas pénétrer. On trouve ainsi, dans les caves, de longues rangées de ces outres qui font un étrange effet. Ces peaux gonflées de vin, les quatre pattes allongées, ressemblent à des bêtes noyées qui auraient fait un long séjour dans l'eau ; mais le vin se conserve de cette façon pendant des années.

Les cultivateurs, et en général tous ceux qui récol-

tent le vin, s'y prennent autrement pour le conserver ; ils ont des jarres en terre non cuite de 2 à 3 mètres de profondeur, plus encore si possible, avec le ventre très large et se terminant en un goulot dont le col doit permettre à un homme de passer. Certaines de ces jarres sont même si grandes que deux ou trois hommes peuvent y tenir ensemble ; ces jarres sont enterrées dans le sol, et il faut un assez long temps pour les bien préparer et les mettre en état de conserver le vin. Comme elles ne sont pas cuites, elles sont très poreuses ; on commence par y mettre de l'eau jusqu'à ce qu'elles ne perdent plus ; puis on y met des grappes de raisin pressurées, pour détruire le mauvais goût que pourrait donner la terre. Après cela, on y verse du vin de qualité inférieure, et ensuite seulement du bon vin. On les remplit jusqu'au col, et on scelle solidement une pierre, une dalle par-dessus l'orifice en guise de couvercle. Ainsi muré, le vin se conserve pendant des années. Quand on veut l'en retirer, on puise dans la jarre avec un seau attaché à une corde ; et, à ce propos, il est bon de savoir qu'on ne fait pas au Caucase le vin comme dans les pays d'Europe. C'est avec les mains qu'on exprime les grappes, sans pressoir ; et jamais on ne les laisse séjourner dans le vin ; les grappes exprimées, on les emploie à faire d'excellente eau-de-vie.

Nombre de vignerons ont cependant essayé, pour simplifier la besogne et extraire plus complètement le jus du raisin, de se servir de pressoirs ; mais leur vin devenait tellement âcre qu'il n'était plus potable ; il a fallu y renoncer.

L'industrie de la falsification du vin n'est pas non plus étrangère aux marchands du Caucase; les plus modestes sont ceux qui se contentent de le remonter en couleur, le vin rouge avec le jus de la baie des vignes vierges, et le blanc avec du pain grillé qui le fonce très bien.

Leurs vins rouges se conservent généralement très mal, d'abord parce qu'ils ne sont pas bien faits, en second lieu parce qu'ils contiennent trop peu d'alcool et de tannin. Le vin blanc se conserve mieux. Le rouge de Kakétie est généralement le meilleur et ne se vend pas cher, environ 15 kopeks le litre. Le transport est non seulement très coûteux, mais il nuit beaucoup à leur qualité; le rouge arrive rarement en France en bon état.

Tous les artisans travaillent au bazar en plein air : les tailleurs y cousent les habits, et les repassent avec de grosses pierres chauffées; les fabricants de papaks, les savetiers, les selliers, les armuriers, les chaudronniers, les théiers, les fruitiers, les épiciers, les verriers, les quincaillers, etc., etc., tous travaillent ou débitent leurs marchandises sous les yeux d'une foule agitée qui court et se démène. Certaines rues sont entièrement occupées par des magasins de même genre; on voit ainsi côte à côte vingt armuriers, cinquante fabricants de papaks, cinquante savetiers, etc.

Ce bazar est un vrai labyrinthe; on se perd dans un dédale de ruelles, d'escaliers, de passages couverts, de cours, et, comme si tout cela ne suffisait pas, il y a encore partout sur votre passage des boutiques ambu-

lantes; c'est le nom qu'il convient de donner à des individus chargés comme des mules et qui vendent de tout; ce sont généralement de grands beaux gaillards taillés en Hercule : sur une épaule un manteau, sur l'autre des étoffes déployées à demi, autour du cou des colliers, des cravates, passés dans une demi-douzaine de ceintures, des kandjars, des pistolets, des couteaux; ajoutez en bandoulière, plusieurs fusils, sur les bras tout ce qu'ils peuvent y accrocher, et les mains pleines. Tels sont ces camelots caucasiens qui vendent de tout, depuis un pain de savon ou de l'eau de Cologne, des aiguilles, du fil, jusqu'à des montres à remontoir de chez les Japy, une vieille bride, un revolver, un chapelet musulman, des papaks, que sais-je?... Et l'on en rencontre à chaque pas.

De l'autre côté de la Koura sont les bazars persan et tartare; là, ce n'est plus la même chose, chaque bazar a bien le cachet de son pays. Le bazar persan est très élevé, voûté, recevant le jour par en haut; c'est un dédale de longs boyaux de 10 mètres d'élévation sur 12 ou 15 mètres de large. Des deux côtés de chaque avenue, des boutiques pleines de marchandises de Perse et d'autres provenances; beaucoup de tapis de Perse, de Schoumaha et des environs de Tiflis. Ce sont ces derniers qu'on nous vend à Paris sous le nom de tapis ou portières de Karamanie, mais les belles pièces sont très rares. Des broderies, des tissus de soie de Perse ou de Schoumaha; à côté de cela, mêlées aux étoffes orientales, des cotonnades imprimées de Kœchlin-Baumgartner de Lœrrach, des lainages de Moscou, etc.

Tant qu'on est dans ces longues galeries, on trouve splendides les objets exposés, qui ne sont éclairés que par un faible demi-jour; mais, si l'on veut acheter, il faut regarder la marchandise en plein jour, ou mieux, se la faire envoyer à condition à l'hôtel, car les Persans sont de roués compères. Il y a un proverbe à Tiflis qui dit qu'il faut trois chrétiens pour rouler un juif, trois juifs pour rouler un Arménien et trois Arméniens pour rouler un Persan.

A propos de tapis, j'ai reçu à Tiflis la visite de M. Azard, l'acheteur de tapis du *Bon Marché;* il est toujours par voie et par chemin, infatigable dans ses recherches, continuellement à l'affût de nouvelles pistes ; mais, d'après lui, le tapis est un article usé dans ce pays-ci; on ne trouve plus rien, et le peu qu'on y découvre se vend plus cher qu'à Paris. Quant aux fameuses portières de Karamanie, dont Paris a été inondé depuis quelques années, c'est, comme je viens de le dire, aux environs de Tiflis qu'on les fabrique; elles servent généralement ici à faire les sacs doubles qu'on met en travers sur les chevaux et sur toutes les bêtes de somme en général, pour le transport des provisions.

Dans l'une de mes promenades à ce bazar, j'eus une surprise assez vive en entendant un jeune Persan me dire en pur allemand : *Was wollen sie Kauffen mein Herr* (que désirez-vous acheter, monsieur?), et dix pas plus loin un autre me répéter la même chose en français. C'est sans doute tout ce qu'ils savaient l'un et l'autre de ces deux langues, mais on ne laisse pas que

d'être étonné, au premier abord, d'entendre sortir une phrase française ou allemande de dessous un papak ou un bonnet persan.

Je cherche en vain chez les armuriers de belles armes, des lames anciennes ; ils ont des pistolets, des fusils, des couteaux, des kandjars, mais rien qui me tente, rien qui date; et encore ce qu'ils vendent m'est-il proposé à des prix ridicules d'exagération.

De même chez les bijoutiers; ils fabriquent beaucoup de niellés sur argent; mais je ne trouve guère d'objets intéressants à rapporter, sauf quelques vases repoussés auxquels je renonce, parce qu'ils sont d'un prix inabordable.

Il y a aussi au bazar beaucoup de fruits frais ; mais ils sont exécrables, à l'exception de certains petits melons sans pépins, pas plus gros que le poing et qui me paraissent le superlatif du bon melon.

En circulant à Tiflis, on est tout étonné de ne pas voir une fontaine, une prise d'eau quelconque; il n'y a pas de conduits d'eau dans la ville ; pourtant l'eau ne manque pas, et il serait facile de la refouler dans un réservoir que l'on construirait dans les quartiers élevés ; le transport de l'eau se fait à dos de cheval.

On voit souvent, par files, trente ou quarante de ces malheureuses bêtes arrêtées au bord de la rivière, pendant qu'on remplit les outres de cuir dont on les charge ensuite, et c'est sous ce poids énorme qu'elles grimpent par de vrais sentiers de chèvre pour porter l'eau dans tous les quartiers de Tiflis.

A l'extrémité du faubourg, sur la rive gauche de la

Koura, à l'opposite de la route d'Élisabethpol, est un jardin botanique où la bonne société va d'habitude le soir respirer au frais. On traverse, pour s'y rendre, le pont de pierre fait par le général Woronzoff, le plus intelligent de tous les anciens gouverneurs généraux du Caucase, celui qui a laissé dans le pays les meilleurs souvenirs et dont le peuple ne parle qu'avec le plus profond respect.

Sur une place voisine du pont est une statue de bronze qui le représente. On longe ensuite une longue rue bordée de maisons à l'européenne, entourées de petits jardins ; c'est le quartier des employés supérieurs de l'administration russe. On passe après cela près de la gare du chemin de fer de Poti, on traverse le champ de manœuvre, et le jardin botanique, le bois de Boulogne de Tiflis, est au bout.

On m'en avait tant fait l'éloge que j'éprouve une légère déception. Il y a cependant quelques beaux arbres ; les eaux d'un ruisseau qui traverse tout le parc sont savamment ménagées pour entretenir la fraîcheur ; une musique militaire qui attire de rares promeneurs, quelques voitures circulant au pas dans les allées, un restaurant presque désert, tout cela me semble assez triste.... Mais nous sommes au mois de juillet, et la société élégante a déserté Tiflis.

Du haut du château de la reine Tamara, on a une vue admirable et très étendue sur toute la ville et ses environs. Pour y arriver, la montée est raide du côté de Tiflis ; mais on est bien récompensé lorsqu'on parvient au sommet : on voit à ses pieds la ville tout entière.

On peut suivre les sinuosités de la Koura, qui, en certains endroits, est encombrée de nombre de gros bateaux plats amarrés les uns aux autres et flanqués chacun d'une grande roue; ce sont les moulins du pays; c'est original et pittoresque.

Derrière le château, on descend dans un délicieux petit vallon, gai, frais, où se trouve un second jardin botanique plus petit, moins renommé, fréquenté par une société peut-être moins distinguée que l'autre, mais beaucoup plus intéressant pour les promeneurs. Ici la musique militaire est remplacée par une musique toute locale. Ce sont des Géorgiens qui jouent horriblement mal et faux; mais ils sont drôles, amusants, pleins de cachet et d'originalité.

Au fond du vallon, sur le versant d'un coteau, est un cimetière musulman bien ombragé par de beaux cyprès.

Je redescends en ville par le quartier arménien. J'entre par curiosité dans quelques cafés populaires de bas étage où l'on boit du thé. On se dirait dans la caverne où Ali-Baba vit les quarante voleurs. Quels types! La population mâle de toute provenance est vraiment fort belle à Tiflis. Quant à la population féminine, je n'ose parler de la capitale de la Géorgie sans en rien dire, et pourtant, j'en aurais vraiment fort envie, car j'ai peur d'écrire une monstruosité. Mais enfin je constate que le peu de Géorgiennes que j'ai vues, je les ai trouvées bien au-dessous de leur réputation, à quelques exceptions près; mais, des exceptions, on en trouve partout. Eh bien, la généralité, je le dis en toute sincé-

rité, m'a laissé froid. Elles ont toutes le même air : de grands yeux noirs fendus en amande, des sourcils bien arqués, la peau blanche, mais il leur manque ce je ne sais quoi, sans lequel la femme n'est jamais vraiment belle.

Je ne parle ici bien entendu que du peuple, des femmes qu'on rencontre dans les rues, au bazar, partout. Je dois cependant une mention spéciale, toute spéciale même, aux dames arméniennes appartenant à la bourgeoisie ; j'en ai rencontré un certain nombre, sorties à pied pour faire des visites ou des emplettes dans les boutiques du boulevard. Elles sont grandes, belles sous la dentelle ou le voile de mousseline dont elles se cachent à demi la figure ; elles se mettent avec élégance et goût souvent ; mais pourquoi faire traîner dans la poussière leurs robes à queue ? pourquoi sous leur traîne ces jupons empesés, durs comme du carton, qui grattent bruyamment le sol en soulevant des flots de poussière ?

Bien entendu, aussi, je réserve absolument mes appréciations sur les dames de la société officielle, sur les princesses géorgiennes et mingréliennes : je n'ai eu occasion d'en voir que fort peu, tout le beau monde ayant déjà quitté Tiflis ; mais celles que j'ai vues sont des femmes charmantes, belles et pleines d'esprit. Je n'entends ici prononcer aucun nom, car autrement je citerais assurément en première ligne madame Paparigopoulo, qui est sans conteste la plus gracieuse et la plus spirituelle princesse mingrélienne qui se puisse rencontrer, parlant, de plus, admirablement le français et sans le moindre accent.

Tiflis possède des eaux thermales très renommées. L'établissement des bains, disposé dans le goût du pays, d'une architecture moresque très simple, est propre et bien tenu, et le service s'y fait très convenablement. Ce n'a pas été pour moi une médiocre jouissance que de pouvoir tous les jours me faire laver, nettoyer et masser. Par la chaleur excessive dont tout le monde est accablé, on sort de là rafraîchi et ragaillardi.

Je vais aussi visiter l'hopital civil, grande et belle construction, dont les salles sont bien aérées et les couloirs vastes.

Il existe depuis quelques années à Tiflis un musée caucasien, créé et dirigé par un certain docteur Radde. On dit ce musée fort intéressant ; malheureusement je n'ai pu en juger. Je me suis présenté deux fois à la porte, et, les deux fois, le docteur Radde en personne, à qui j'avais cependant fait passer au préalable ma carte, m'a déclaré, sur un ton qui ne permettait pas de réplique, que ce n'était pas jour de visite et qu'il n'avait pas le temps de me faire voir son musée. Je ne dois pas oublier de dire que cet aimable docteur est un Allemand de Berlin, et qu'il avait probablement flairé en moi un Français peu ami de tout ce qui est Prussien.

La colonie française est assez nombreuse à Tiflis ; comme presque toujours en Orient, les coiffeurs, les modistes, les couturières, etc., sont Français ; quelques-uns ont de beaux magasins et font bien leurs affaires. Je constate en passant que depuis que Dumas est venu dans le Caucase, les prix des coiffeurs ont bien baissé ; il disait avoir dû payer trois roubles une taille de che-

veux, on ne m'a demandé à moi que 30 kopeks ; il est vrai qu'il avait des cheveux épiques, c'est une vanité qui me manque.

Je conseille d'ailleurs aux futurs voyageurs de ne pas trop se fier à cette réduction : en tout et pour tout, au Caucase, les prix sont d'une élasticité et d'une fantaisie sans précédents.

Parmi les Français résidant à Tiflis, le hasard m'a mis en rapport à l'hôtel avec M. Mouriez, professeur de français des enfants du grand-duc Michel. Il habite en été à Borjom, où j'espère bien le voir dans quelques jours. Je rencontre aussi un autre compatriote, bon et brave Alsacien de Sainte-Marie-aux-Mines, nommé M. Kunégel ; il est là depuis des années et s'y est marié avec une Française. Il connaît tous les coins et recoins de Tiflis et de tout le Caucase, et, comme il a en ce moment du temps de reste, je lui demande de m'accompagner dans une promenade de quelques jours, que je me propose de faire en Mingrélie.

CHAPITRE XVII

KOUTEÏS — BORJOM

En arrivant à Tiflis, notre petite caravane s'était un peu dispersée. M. Barnet était retourné à ses affaires, M. et Mme Dubourg ont couru de leur côté pour voir la ville et les environs, moi du mien, et nous nous retrouvons généralement pour dîner le soir à l'hôtel. Une seule fois, Mme Dubourg a voulu m'accompagner dans une de mes expéditions; j'allais dessiner au bazar; mais elle n'a pas eu de chance ce jour-là; aussi a-t-elle bien juré qu'elle ne sortirait plus avec moi. Voilà-t-il pas, en effet, pendant que je dessinais, entouré d'un cercle de plusieurs centaines de curieux, qu'elle a cueilli sur sa main... un pou! Un pou qui avait quitté son bercail pour faire sa connaissance! Vous jugez de son épouvante, et pourtant elle avait tort. Un pou! la belle affaire en Orient quand on veut visiter les bazars, y prendre des croquis ou peindre d'après nature! Il faut savoir fermer les yeux sur ces petits inconvénients qui ne sont pas sans remède. Mais une autre algarade l'attendait ce jour-là. Il s'était, comme je viens de le dire,

formé autour de nous un grand cercle de spectateurs ; il y en avait même jusque sur les toits des baraques où nous étions adossés. Mme Dubourg était à peine remise de la malencontreuse visite qu'elle avait reçue sur la main, lorsqu'un grand bruit se fait tout à coup entendre au-dessus de nos têtes et qu'un long diable de Géorgien dégringole à ses côtés. Il s'était laissé choir du toit et avait failli l'écraser dans la chute ; je n'ai pas besoin d'ajouter que ce monsieur était ivre-mort, et, comme il y a un Dieu pour les ivrognes, là-bas comme ici, il ne s'était fait aucun mal.

Ces petits incidents ne l'ont toutefois pas assez découragée pour qu'elle repousse l'idée de faire tous ensemble la promenade en Mingrélie projetée avec M. Kunégel. Toutefois, nous laissons à Tiflis Péter, le courrier sourd dont nous n'avons pas besoin de nous embarrasser.

Comme nous partons en chemin de fer, les préparatifs ne sont pas longs. La gare, de même que toutes les gares russes, est située assez loin au dehors de la ville ; c'est une misérable construction en bois, tout à fait insuffisante pour l'importance de la ligne. La presse des voyageurs est considérable, l'encombrement effrayant ; c'est à grand'peine que nous obtenons nos billets. Enfin, après une longue attente, nous partons.

Le chemin de fer commence par longer la vallée de la Koura en remontant la rivière. Nous passons d'abord devant Alexanderdorff, une colonie agricole allemande très florissante, qui existe dans le pays depuis soixante ans. Ces colons sont, paraît-il, de bons travailleurs qui

jouissent d'une bonne réputation; leurs cultures sont les plus belles du pays, grâce à un excellent système d'irrigation qui consiste en deux canaux creusés par eux et qui leur amènent les eaux de la Koura; ils alimentent, toute l'année, le marché de Tiflis de lait, d'œufs, de beurre frais; en été ils ont des fruits.

La voie ferrée suit la Koura et la route de Wladikawkas jusqu'à Mpchet, un petit village aujourd'hui, mais qui a été, pendant longtemps, la résidence préférée des rois de Géorgie. Le dernier qui l'habita se nommait Mirian. Le village est situé sur la rive gauche de la Koura. Sur une hauteur on voit une grande église dédiée à sainte Anne, entourée de murs crénelés, flanquée de tours; une autre église, placée au sommet de la montagne qui fait face, est dédiée à saint Benoit.

Autrefois une chaîne de fer qui passait par-dessus la Koura reliait les clochers des deux églises, et, par cette chaîne, disait-on, les deux saints se rendaient visite. C'est aussi par ce chemin aérien et acrobatique que passait, disait-on, le prêtre, quand, la messe dite dans l'église d'en haut, il voulait aller la dire dans celle d'en bas. La légende raconte même qu'un jour un roi de Géorgie, dont elle ne cite pas le nom, dit au prêtre que, s'il voulait descendre en sa présence le long de la chaîne, d'une église à l'autre, il lui donnerait la charge d'un âne de bijoux et de pierres précieuses. Le prêtre accepta le marché et se mit en route. Mais arrivé à mi-chemin, le brave homme, un peu trop porté sur l'argent, se dit : « Le roi m'a bien offert la charge d'un âne en bijoux... mais me donnera-t-il l'âne aussi? » Il paraît

que le bon Dieu fut indigné de voir un de ses serviteurs si avide, ne se contentant pas de l'offre généreuse du roi, et, pour le punir d'une aussi vilaine pensée, il souffla sur la chaîne qui se brisa, et le prêtre fut tué. On montre encore aujourd'hui un bout de la chaîne accroché au clocher de Saint-Benoit, le reste est à terre.

A Mpchet, la route de Wladikawkas s'écarte du chemin de fer pour s'enfoncer à droite. La voie ferrée continue en droite ligne, passe auprès de quelques villages géorgiens entourés de verdure et de vignes. Sur une hauteur, à droite, on voit aussi là les ruines d'un ancien château ou plutôt d'une forteresse de la reine Tamara.

D'ailleurs, dans cette région, toutes les ruines importantes sont attribuées à tort ou à raison, mais le plus souvent à tort, à la légendaire reine Tamara.

Un peu plus loin, on traverse la Koura sur un pont de fer; à gauche, sont les vestiges d'un village taillé dans le roc et formant une espèce de cap qui s'avance à pic au-dessus de la rivière. Ce village, désert aujourd'hui, remonte, il n'est pas besoin de le dire, à une date très ancienne, ce que prouverait suffisamment son nom, si ces chambres taillées dans le roc et qui rappellent certains tombeaux de la Haute-Égypte n'en témoignaient pas à elles seules. On nomme ce village *Ouplos siché* ou *Ouplis siché*. En géorgien *siché* signifie *forteresse*, *Ouplis* veut dire *roi*, et *Ouplos* est le nom du *petit-fils de Noé*. Ce serait donc ou la forteresse du roi ou celle du petits-fils de Noé. Je ne me poserai pas en juge de la question, je ne garantis que la grande antiquité

du village. De loin, il semble que ce soient des ruines comme tant d'autres; mais, si l'on s'approche, on s'aperçoit que les murs, les cloisons intérieures sont taillés à même dans le roc. Il y a environ trente ou quarante maisons semblables, chacune divisée en trois ou quatre compartiments. A certains endroits, une sculpture grossière, qui ne rappelle rien de connu, semble avoir servi d'ornementation. L'une de ces constructions, qui domine toutes les autres, a même la forme de nos toits pointus, avec une ouverture arrondie dans le haut comme un cintre, tout cela dans un seul bloc de pierre. A côté de ces ruines, au versant de la colline, un village géorgien s'étale en amphithéâtre.

Quelques verstes après, le train s'arrête à Gori, petite ville qui a beaucoup de caractère, étagée au flanc d'une montagne isolée dans la plaine et entourée d'un rideau de beaux arbres; un roc élevé très escarpé, presque à pic, la domine, sorte de citadelle ou de défense naturelle, sur laquelle se profilent les murs crénelés d'une importante forteresse en ruines flanquée de tours rondes. Ce sombre rocher, ainsi couronné, produit un effet d'autant plus grandiose que la nature l'a placé au centre d'un admirable tableau. A droite et à gauche, au troisième plan, des collines bien boisées; au fond, plusieurs étages de belles montagnes bleues se grimpent les unes sur les autres et sont dominées elles-mêmes par l'immense chaîne de glaciers du massif du Kasbek, toute blanche de neige. Au premier plan, la Koura, qui roule en écumant entre de gros blocs émergeant de

son lit, est coupée en deux par un pont en bois de plusieurs arches.

Pendant que mes compagnons essayent de déjeuner, j'esquisse un croquis au grand galop.

Après Gori, Michaïloff. Là, le chemin de fer gravit une montagne assez élevée avec une pente formidable de 4 et demi pour 100; il redescend de même l'autre versant. C'est le point de partage des eaux du bassin de Tiflis et de celui de la mer Noire. Derrière nous sont les affluents de la Koura, qui coulent vers la Caspienne; devant nous, ceux du Rioni, l'ancien Phase, qui va se jeter dans la mer Noire.

La montée est fort belle, dans un pays boisé, très accidenté; on a partout des échappées sur des villages, des tours crénelées, des ruisseaux; partout une superbe végétation, des plaines immenses couvertes de rhododendrons violets, qui sont aussi abondants ici que les roses des Alpes en Suisse.

Au haut de la côte est une station. On m'indique tout près de là, à 200 mètres sous bois, une maisonnette en planches où vivait un vieux Français de Picardie, employé de la voie; il y est mort récemment seul, loin du pays. Ses camarades l'ont enterré sous de beaux arbres, près de sa petite maison.

Nous redescendons, croisant à chaque instant de riants vallons, des ruisseaux écumeux, des villages pittoresquement huchés sur les points les plus élevés. Au bas de la côte est Souran, petite ville fortifiée de 1,500 habitants; c'est le point d'intersection de plusieurs routes importantes.

L'arrêt se prolonge, j'en profite d'abord pour faire un croquis, puis une visite au buffet, qui est vraiment bien monté. On vous sert d'excellente soupe au stchi, des côtelettes hachées et panées, un beau gigot, du *lobbio* (hachis composé d'œufs durs, de haricots verts et de mouton roti — c'est un plat géorgien, laid à voir mais bon à manger, des poulets rotis, de petites pâtisseries diverses, le tout bien cuit et bien servi et toujours accompagné de ce délicieux vin de Kakétie, qui vaut cent fois les méchants bordeaux ou bourgogne ou soi-disant tels qu'on vous sert comme vin d'ordinaire, même dans les meilleurs restaurants de Paris.

Mon repas terminé, je me promenais sur le quai en attendant le départ du train, lorsque arrive M. Kunégel, qui me fait remarquer un personnage en uniforme qui se promenait comme nous et que chacun saluait avec respect. « C'est, me dit-il, le général Paparigopoulo, le directeur général des postes du Caucase. » Je ne me le fais pas répéter deux fois et l'aborde immédiatement en me nommant. Je n'eus même pas besoin de lui donner la carte du prince Mirsky, il l'avait vu la veille, et celui-ci lui avait parlé de moi. Il me reçut fort gracieusement, me disant qu'il me cherchait, sachant que je devais partir pour Kouteïs et Borjom ; mais il pensait ne me rencontrer que dans cette dernière localité. Je montai avec lui dans son wagon réservé, qui, tout en n'ayant rien de remarquable, était cependant mieux installé que les autres. Il y avait un petit compartiment pour le coucher, un salon et un cabinet de toilette complet.

Le général est Grec de naissance, il est petit, vif et

alerte et a environ cinquante ans. Il a beaucoup voyagé et parle parfaitement le français ; on m'a prévenu qu'il est d'une activité dévorante, ne tenant jamais en place, courant toujours par voies et par chemins et, par conséquent, difficile à rencontrer et à tenir. C'est donc une vraie bonne fortune pour moi que de le trouver ainsi en voyage, où je puis lui parler longuement sans crainte de le déranger. Il connaît à fond tout le pays, et, comme il a passé partout un nombre infini de fois, il me donne sur toutes choses une foule de renseignements très intéressants, s'offrant à me faciliter, autant qu'il est en son pouvoir, mes futures excursions dans le Caucase. C'est surtout pour mon voyage de Tiflis à Wladikawkas qu'il me promet monts et merveilles. Je n'aurai qu'à dire à Tiflis le jour et l'heure de mon départ, et tout ira comme sur des roulettes ; je m'en réjouis d'avance, cela fera contraste avec mon voyage précédent. Quel dommage que je ne l'aie pas rencontré au lieu du général de Bakou. Il m'explique tout le système d'organisation de la poste aux chevaux dans le Caucase :

Les smatritells — maîtres de poste des stations, — sont nommés directement par lui ; il les choisit aussi bien qu'il peut, suivant l'endroit où ils ont à résider. Selon le plus ou moins d'importance de la station, le smatritell est tenu d'avoir toujours un minimum de 3 à 20 troïkas de chevaux, ainsi qu'un certain nombre de chars appelés *periglatnoï*. Les voyageurs doivent une somme de 3 kopeks par verste et par cheval, location de voiture en sus, et jamais ils ne peuvent prendre moins de trois chevaux. Mais, quoique le mouvement des chevaux

soit très grand, cela ne suffit pas à beaucoup près pour couvrir les frais. Le gouvernement donne donc au smatritell, suivant la localité et les facilités d'approvisionnement, une subvention annuelle de 300 à 700 roubles par troïka. C'est une subvention énorme si on y ajoute tout ce qu'ils récoltent, c'est-à-dire le prix de location des chevaux et des voitures qui leur appartiennent en entier. Il est vrai qu'il faut qu'ils achètent et payent eux-mêmes les chevaux, les harnais, les voitures, qu'ils nourrissent leurs bêtes, entretiennent le tout, remplacent les chevaux hors d'usage et les voitures hors de service, ce qui se produit souvent, car à ce travail forcené les chevaux durent peu.

Ainsi, de Tiflis à Bakou, tous les chevaux sont sur les dents en ce moment, comme j'ai eu occasion de m'en apercevoir moi-même; la moitié au moins sont morts, à cause du surcroît immense de fatigues que leur a valu le transport des milliers d'officiers et de fonctionnaires qui allaient rejoindre à Bakou le corps d'armée qu'on embarquait pour le Turkestan.

Le prix de trois kopeks par verste et par cheval est d'un bon marché excessif; on pourrait facilement le porter au double; mais cette augmentation ne profiterait nullement au gouvernement, car il payerait d'un côté ce qu'il gagnerait de l'autre.

En effet, la plupart des voyageurs sont des fonctionnaires ou des militaires, qui sont défrayés de leurs frais de route quand ils voyagent pour le service du gouvernement.

Il est donc inutile d'augmenter les prix de la poste

jusqu'à ce que le nombre des voyageurs non fonctionnaires ait pris de l'importance.

Ce que le directeur général compte essayer sous peu, c'est le système de l'adjudication. On adjugerait au rabais la bonification à payer à chaque smatritell. Ce système pourra certainement apporter une économie dans les dépenses, mais il aura aussi bien des inconvénients. Il se présentera aux adjudications des spéculateurs qui sous-traiteront. Tel individu qui aura accepté le forfait de 500 roubles cédera son droit pour 400; celui-là le cédera pour 300; le premier restera bien en nom, mais il n'y aura aucune garantie, d'autant plus que les smatritells ne pourront être alors à la nomination du directeur général.

Le smatritell est tenu d'avoir toujours le nombre réglementaire de troïkas et de les avoir en bon état, faute de quoi on peut le sommer de remplacer ses mauvais chevaux par de bons; s'il ne s'exécute pas, le directeur général fait acheter des chevaux aux frais du smatritell; mais ce ne sont là que des règlements, et fort difficiles à appliquer. Un inspecteur ne peut pas toujours constater si le smatritell a le nombre de troïkas qu'il doit avoir.

Lorsqu'un cheval est éreinté, ou blessé, ou tué, c'est l'affaire du smatritell; mais, si ce cheval est tué ou mis hors de service parce qu'on a forcé le maître de poste de le donner, il a droit, dans ce cas, à une indemnité de 70 roubles par cheval. Mais c'est souvent long à régler; il faut une enquête, une foule de formalités; cela peut durer jusqu'à cinq ans et plus encore

Chaque cocher ou *iemchik* a sa troïka, avec laquelle il marche toujours; jamais il n'en change. J'ai remarqué qu'au Caucase les cochers russes sont généralement durs et brutaux avec leurs chevaux, les maltraitant souvent, tandis que les Tartares, et surtout les Malakans, qui sont nombreux, leur sont infiniment préférables. Ils ont une manière de vivre avec leurs bêtes, étonnante en vérité : ils leur parlent, les excitent, en leur sifflant des airs comme à des oiseaux, sifflement accommodé aux circonstances; s'ils ne marchent pas bien, ils leur adressent des reproches tendres; quand un effort est nécessaire, ils leur disent : « Voyons, mes tourtereaux, vous savez qu'il faut monter là-haut! Du courage, mes amours! Allez, montez! » Et, l'effort accompli, c'est un autre discours qui commence pour les féliciter. Quand, après un obstacle franchi, ils les laissent reposer et souffler, ils descendent de leur siège, les frottent autour des yeux et sur le nez, les embrassent, leur tirent la mèche sur le front, entre les oreilles, et leur font toutes sortes de caresses en les traitant de bien-aimées... C'est absolument touchant à voir.

Quoi qu'il en soit des cochers, le directeur général avoue, pour terminer, que cette organisation laisse encore beaucoup à désirer; mais il ne désespère pas de l'avenir; il désirerait seulement qu'on lui laissât un peu plus de liberté d'action.

Pendant cette conversation, le train marche; depuis les hauteurs de Michaïloff et Souran, nous sommes entrés en Mingrélie. Nous longeons la charmante rivière Kwirilla, le principal affluent du Rion; son eau claire

et limpide, est tantôt resserrée entre des rochers à pic, tantôt court à travers de beaux pâturages, où paissent de nombreux bestiaux, dont beaucoup de cochons. Ces cochons sont nomades, paraît-il, et, pour les arrêter dans leur goût d'aventures, on leur attache au cou, en guise de collier, deux longs bâtons réunis ensemble; cela ne les gêne pas pour marcher, mais les empêche de traverser les haies.

De tous côtés ce sont des villages, des fermes, des maisons isolées, des châteaux en ruines, toujours perchés sur le point culminant des montagnes ou des collines. C'est ainsi que nous passons tout au pied d'un château appartenant au prince Abachidzé, un vrai nid d'aigle, posé fièrement sur le haut d'un rocher qui surplombe à pic la rivière Kwirilla. De l'ancien château, il ne reste plus que les quatre gros murs, pittoresquement découpés, contre lesquels sont collées, dans la cour intérieure, des constructions plus modernes, qu'habite encore l'un des princes de cette famille.

Ils étaient deux frères : l'aîné habite le château; le plus jeune, Nestor, nature ardente, guerrière, indomptable, a été brigand, brigand de grand chemin. Il arrêtait les gens sur les routes, les rançonnait; avec cela, d'une générosité folle, donnant tout ce qu'il..... gagnait ainsi, ne gardant rien pour lui. Dans le pays, tout le monde l'adorait, et plusieurs fois des amis inconnus l'ont fait évader de prison. Jamais il n'a tué que pour se défendre, quand on expédiait des soldats pour l'arrêter. Il en a tué ainsi trois ou quatre. Il y a deux ans et demi, surpris par un détachement de vingt-cinq

hommes, il s'est défendu comme un lion; mais, criblé de blessures, il a fini par être pris, garrotté et transporté sur une voiture à Kouteïs. Dans la ville, à cette nouvelle, la foule remplit les rues, l'attendant pour lui faire une ovation; pour l'encourager, les dames aux fenêtres l'appelaient par son petit nom, lui jetaient des fleurs, lui promettaient de le délivrer, ce qui ne l'a pas empêché cette fois d'être envoyé en Sibérie, où il est encore. Du reste, il n'est pas le seul parmi les princes géorgiens qui ait fait ce métier. On me cite aussi le prince Tato Tzouloukidzé. Celui-là opérait à Tiflis et dans les environs; mais lui, était à la tête d'une bande de vingt hommes et ne se gênait pas pour tuer et pour assassiner. Le prince Tato avait un courage, un aplomb incroyables; aussi était-il fort redouté. On me rapporte de lui un trait amusant. Un jour, il donne ordre à ses hommes d'incendier, à Tiflis, la maison d'un personnage auquel il en voulait particulièrement. L'incendie allumé, il se trouve que les hommes se sont trompés et ont mis le feu à la maison voisine. Immédiatement, le prince écrit aux journaux de Tiflis une lettre qu'ils s'empressèrent de publier, où il expliquait l'erreur de ses affidés et priait la victime innocente de croire à tous ses regrets et d'accepter ses excuses.

Le prince Tato était également la coqueluche des dames de Tiflis. Fait vingt fois prisonnier, il s'enfuit vingt fois, et l'on affirme que c'est grâce aux dames de la ville qu'il s'évadait toujours. Un beau jour pourtant, il fut pris aux environs de Kars, et cette fois fut la bonne. Il n'y a pas longtemps de cela. Amené à Tiflis, garrotté

et lié sur un char, il obtint, lui aussi, une entrée triomphale. Après son arrestation, il se croyait même si sûr de s'évader et de pouvoir alors se venger sur l'officier qui l'avait capturé, qu'il lui dit : « Tu as 24 ans ; tu n'en auras jamais 25. » Mais, de même que le prince Nestor, il fut condamné à la déportation en Sibérie, où tous deux peuvent réfléchir aux vicissitudes de la vie humaine.

A la station de Rion, je prends congé du général Paparigopoulo, et nous quittons le chemin de fer de Poti pour le petit embranchement de Kouteïs, qui a 7 verstes de long.

Il faut ici changer de voiture ; c'est une maladie en Russie que ces transbordements incessants. En effet, on fait toujours passer les lignes ferrées à 6 ou 8 verstes des villes importantes qu'elles doivent desservir. Rien n'eût été plus facile que de faire passer la ligne principale à Kouteïs même ; on a reconnu trop tard la faute commise, et il a fallu construire cet embranchement.

Nous avons marché très lentement toute la journée. Les arrêts ont été longs et fréquents ; aussi la nuit est-elle complète lorsque nous arrivons à Kouteïs, et, pour comble de désagrément, le temps s'est brouillé ; un orage éclate, et, au moment où nous sortons de wagon, il pleut à verse.

Deux fiacres découverts, qu'on appelle dans le pays, *phaétones*, et dont la capote relevée me rappelle la tarentasse déplorable de Bakou, nous conduisent à l'*Hôtel de Colchide*.

Le nom est bien beau ; par contre, la première im-

pression qu'on ressent en entrant n'est pas brillante. Il est vrai qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte, et, quand on est trempé, on est mal préparé à l'indulgence.

L'hôtel se compose de deux bâtiments collés l'un à l'autre, à angle droit, et donnant, d'un côté, sur une cour et un petit jardin plein de jolies fleurs, et de l'autre, sur la rue. Les chambres à coucher sont au premier et donnent toutes sur une très large galerie, qui forme antichambre, salon, tout ce qu'on voudra; c'est là qu'on se tient. Nous commençons par faire comme tout le monde, et restons sur la galerie à entendre tomber la pluie, ce qui ne laisse pas que de nous démonter un peu. Et, comme il faut prendre le temps comme il vient, nous finissons par aller nous coucher. Nos chambres sont grandes, mais embrasées; le toit de tôle qui règne juste au-dessus de nos têtes est encore tout brûlant de la chaleur de la journée. Nous voici obligés de laisser les fenêtres et les portes ouvertes. Cette confiance forcée, dans un pays où tout homme est un arsenal et où les brigands appartiennent à la meilleure société, nous coûtait bien un peu; mais on se fait à tout. Pendant la nuit, tandis que j'écoute la pluie tomber, j'ai des visites. C'est d'abord l'énorme bouledogue de la maison, qui entre par la fenêtre, passe l'inspection de ma chambre et ressort par la porte. Puis le chat, qui se couche sur mon lit, à mes pieds, et n'en veut plus quitter. Au matin, le temps est encore sombre et menaçant, mais il ne pleut plus: nous en profitons pour visiter la ville.

Kouteïs compte 25,000 âmes environ. C'est le siège du gouvernement et la capitale de la Mingrélie. La ville est charmante et passe pour la plus agréable à habiter du Caucase. Son climat est généralement sain, bien qu'il y règne parfois des fièvres que lui vaut le voisinage de Poti, qui est dans la région la plus malsaine et la plus enfiévrée de tout le littoral de la mer Noire. Le Rion, qui coule rapide et large, la traverse. Deux ponts de fer relient les deux rives. On voit aussi les restes d'un pont suspendu, dont le tablier est tombé dans l'eau il y a quelques années avec un fiacre qui passait dessus.

La ville a un aspect moitié asiatique, moitié européen; mais elle a son caractère propre et ne ressemble en rien aux autres villes du Caucase que j'ai pu voir jusqu'à présent. Les rues sont droites, larges, bien alignées, et la plupart des maisons entourées de jardins, ce qui donne à Kouteïs un air de fraîcheur et de gaieté qui contraste singulièrement avec l'aspect aride de Tiflis, calcinée par le soleil.

La population de Kouteïs se compose de Géorgiens et d'Irémédiens; ce nom est celui qu'on donne en général aux Caucasiens originaires des environs de Poti. Ici tout le monde, hommes et femmes, riches ou pauvres, porte le costume national : longue capote, ou noire, ou de couleur, même de piqué blanc, fermée d'un rang d'agrafes par devant, serrée à la taille, collante, sans plis à la ceinture, avec un collet droit et haut, agrafé très serré autour du cou, et qui cache complètement col de chemise ou cravate. La longueur de la capote

est un des moyens de distinguer les Géorgiens des Irémédiens. Les premiers ne la laissent descendre que fort peu au-dessous du genou; chez les autres, elle va presque jusqu'aux chevilles. La plupart des hommes ont les cheveux longs et crépus, coiffés en *coup de vent*. Ils se posent sur la tête un tout petit papak en astrakan; mais une autre coiffure très originale que je n'ai rencontrée qu'à Kouteïs, c'est le *papanak*. C'est un petit bout d'étoffe, en général blanche, brodée d'or, moins grand que les deux mains réunies, plat, et affectant la forme de deux ailes de papillon. On se pose le papanak sur le haut de la tête, et cela tient on ne sait comment. C'est plutôt une coiffure d'intérieur. Quand ils sortent, ils posent dessus un *bachlik*, capuchon très commode, à longues brides, qu'on roule autour du cou.

Les hommes portent un pantalon étroit, collant, entré dans de longues bottes molles, ou quelquefois retombant en se plissant par le travers sur des babouches noires ou de couleur. En somme, tout le costume est très gracieux. Mais je n'en dois pas oublier le complément indispensable, un énorme couteau qu'ils portent au milieu du ventre, passé dans une petite ceinture de cuir très étroit. Les domestiques eux-mêmes, qui vous apportent vos souliers cirés ou un verre de thé, sont habillés de la sorte, et ont cet énorme coutelas.

Géorgiens ou Irémédiens sont en général de taille élancée, minces, bien proportionnés, ils ont la figure fine et paraissent même efféminés, surtout les derniers, qui habitent un pays malsain et pauvre. Les Mingréliens, enfants d'une province plus saine et plus riche,

sont infiniment plus robustes. On les accuse d'aimer peu le travail, ce qui ne les empêche pas d'être furieusement rapaces. Souvent j'ai entendu dire : « Voleur comme un Géorgien. » Mais je ne puis certifier l'exactitude du proverbe. J'ai remarqué toutefois qu'ils ont la langue bien pendue et qu'ils adorent la discussion. Or, comme pour la plupart ils sont pauvres, voire même besoigneux, ils sont hommes à discuter deux heures pour un sou. Cette rapacité est un trait de caractère qu'on retrouve presque chez tous les Caucasiens. Elle me remet en mémoire un usage dont on me parlait récemment et qui en est la conséquence bien naturelle. Dans tout le Caucase, soit chez les Géorgiens, les Arméniens ou les Tartares, partout, les chefs de famille aiment mieux avoir des filles que des garçons. La raison s'en comprend : quand les garçons se marient, il est d'usage de leur donner une dot; mais, au contraire, quand, il s'agit de marier une fille, son futur est forcé de l'acheter aux parents par un contrat régulier; ainsi il leur verse une somme d'argent comptant, ou leur livre une ou plusieurs paires de bœufs, suivant les conditions débattues d'avance. C'est un véritable marché où les pères et mères vendent leurs filles sans même les consulter. Il n'y a pas loin de là aux procédés de leurs voisins de Circassie, qui vendent leurs filles pour garnir les harems de Constantinople.

Tout près de la ville, sur un coteau auquel aboutissent plusieurs chemins fort mauvais, mais très escarpés par manière de compensation, se trouvent les ruines d'une église qui a dû être fort belle si on en juge par

ce qui est resté debout. Auprès de l'église, un château fort, également en ruines. On peut encore monter au sommet d'une tour à demi démolie, et de là on jouit d'une vue fort intéressante sur la ville et les environs. Le panorama embrasse un large horizon, et le tableau est remarquable. A vos pieds, la ville avec ses églises de toutes sectes, arméniennes, grecques, catholiques, ses jardins, ses bazars, la superbe colonnade ruinée des anciens thermes. — Car à Kouteïs, comme dans tout le Caucase, on trouve des eaux minérales d'une grande efficacité. — Dans la plaine serpente gracieusement le Riou. Il ne manque en ce moment, pour faire vivre ce beau spectacle, qu'un élément indispensable : le soleil !

Au haut de la colline, près des ruines, se trouve le Gymnase des garçons, un grand bâtiment qui a fort bon air, ainsi que l'école des filles que j'ai vue en ville.

La pluie nous ramène au gîte. La première chose qui nous frappe en rentrant au fameux *Hôtel de Colchide*, c'est un gamin qui se tient sous la porte. Renseignement pris, c'est le groom d'un prince mingrélien fort riche. L'enfant porte avec aisance un costume charmant : veste marron sans col, ouverte sur le devant avec deux cartouchières d'argent sur la poitrine, veste de dessous en soie bleue, relevée de lacets d'or, serrée au cou ; les manches bleues, longues et flottantes, dépassent les manches marron ; culotte bleue très collante, galonnée d'argent avec bandes d'argent sur le passe-poil ; ceinture en soie de Syrie, rouge, jaune, blanche et bleue, formant par derrière un grand nœud dont les

franges retombent gracieusement. Dans cette ceinture, des armes de toute espèce : couteaux, pistolets, etc. ; des souliers en cuir noir, dits à la poulaine, avec des pointes très longues relevées sur le devant ; bachlik rouge et argent négligemment jeté sur les épaules ; tel était le costume de ce bambin bien tourné, qui le portait crânement avec un petit air très chic. Il est certain que ce gamin du Caucase a la meilleure opinion de lui-même.

Le déjeuner n'est pas aussi gai que d'habitude. Le mauvais temps qui gâte tout nous rend tristes. Aussi, ne pouvant après le repas courir la ville par une boue abominable, nous nous décidons à aller visiter le monastère de Gaëlathi, couvent de chrétiens Katzavel, construit au xe ou xie siècle. Il n'est qu'à 9 ou 10 verstes de Kouteïs, et on nous en garantit la route excellente.

Nous prenons pour cela deux de ces fameux phaéones, après en avoir bien débattu avec chacun d'eux le prix de la course, 15 roubles par voiture, pour nous conduire au monastère.

Nous traversons un faubourg de Kouteïs, un vrai Ghetto, qui n'est peuplé absolument que de juifs. Ils ont les mêmes usages, la même manière de vivre et portent tous le même costume que les Géorgiens, sauf la coiffure qu'ils remplacent par un haut chapeau fort disgracieux. Comme tous les juifs en général ils sont fort industrieux. Ils font toutes sortes de commerces, élèvent beaucoup d'animaux domestiques, entre autres des quantités de cochons qu'ils vendent aux Géorgiens.

Au sortir de la ville on continue à longer le Rion, et l'on s'engage dans la montagne par une route relativement très supportable, si l'on tient compte de la pluie diluvienne qui tombe sans discontinuer depuis vingt-quatre heures. Chemin faisant, tout en montant, nous passons à côté de gisements de houille, absolument à fleur de terre et qui paraît d'excellente qualité; un peu plus loin, dans une grande tranchée, nous en rencontrons encore un filon superbe de plusieurs mètres d'épaisseur. Il est assez difficile de comprendre comment cette houille reste là inexploitée, surtout quand on sait que les locomotives du chemin de fer de Poti à Tiflis sont chauffées au bois, ce qui constitue une consommation si effrayante que beaucoup de gens affirment que si cela continue ainsi, dans dix ans le pays sera déboisé. Mais voilà la clef du mystère : il paraît que beaucoup de concessionnaires se sont présentés pour obtenir ces houillères qui appartiennent au gouvernement; mais ils ont tous reculé devant les prétentions exorbitantes non pas du gouvernement qui ne demandait, me dit-on, que 1 million de roubles, mais de certains hauts fonctionnaires qui en exigeaient bien davantage pour faire ratifier le marché. Arrivés au sommet de la côte, nous voyons devant nous le monastère bâti sur le flanc boisé de la montagne qui nous fait face. Une grande église de style byzantin, terminée par une coupole, domine de grands bâtiments d'assez laide apparence qui sont groupés à ses côtés. Une large vallée au fond de laquelle coule la Krassni-Riga, ou rivière Rouge, nous sé-

pare du monastère. Pour descendre, la route est bonne, sauf un diable de petit pont jeté sur un ravin profond. On avait accumulé là force branches d'arbres sous prétexte de réparer le tablier dont une partie avait été enlevée par les pluies. Jolie réparation, ma foi! Mme Dubourg conservera longtemps le souvenir de ce pont et des émotions qu'il lui a causées.

Au bas de la côte, au bord de la rivière, on trouve un petit village. Là un long colloque s'établit entre nos cochers et quelques paysans. Il résulte de tous ces pourparlers : 1° Qu'il n'y a pas de pont sur la rivière. Il y avait autrefois un pont en bois, mais il a été enlevé par une crue il y a environ un an et demi, et on a jusqu'à présent oublié de le remplacer; 2° que la rivière est trop grosse pour qu'il soit possible de songer à la passer en voiture; on serait inévitablement entraîné par le courant.

On peut se faire une idée de ma colère à cette nouvelle. Nos coquins de cochers se sont joués de nous. Ils sont du pays, pratiquant journellement cette route pour conduire les étrangers au monastère, aussi savaient-ils fort bien qu'il n'y a pas de pont sur la rivière Rouge et qu'après les grandes pluies, il faut attendre plusieurs jours pour la passer à gué. C'est donc sciemment qu'ils nous ont trompés en nous proposant de nous conduire à Gaëlathi. Ils protestent, il est vrai, de leur ignorance et discutent longuement sans la prouver. J'insiste pour passer quand même. Alors c'est le tour de Mme Dubourg. Elle s'insurge. Elle a encore trop présent à la mémoire le souvenir de la rivière que je

lui ai fait traverser par surprise. Aussi descend-elle de voiture en déclarant que ni pour or ni pour argent elle ne se laissera entraîner plus loin. Je demande alors à passer tout seul. Mon cocher refuse net, à aucun prix il n'y consentira. Un paysan offre de me louer son cheval, à mes risques et périls s'entend. Mon cheval, dit-il, est brave, excellent nageur, vous avez l'air solide, et ce serait bien le diable si vous n'arriviez pas l'un portant l'autre à traverser la rivière qui est large, sans doute, mais qui n'a pas plus de 4 archines de profondeur. Cette proposition du cheval bon nageur a pour résultat de me calmer immédiatement, et nous prenons le parti le plus sage : nous retournons à Kouteïs en renonçant à la visite au monastère.

Rentrés à l'hôtel, nous avons grande affaire à régler nos comptes avec nos cochers. Une interminable discussion s'engage à ce sujet. Nous les avons engagés à raison de 15 roubles chacun pour nous conduire à Gaëlathi, ils savaient ne pas pouvoir exécuter le marché et ne nous ont conduits que jusqu'à la rivière, nous ne leur devons donc que 10 roubles à chacun. C'était clair, mais ils n'en discutèrent pas moins deux heures avec M. Kunégel d'abord, et avec notre hôte ensuite, sans vouloir se rendre. Nous terminons en leur donnant 12 roubles par tête, et en guise de pourboire nous nous réunissons tous en chœur pour les traiter de fripons.

Pendant qu'on prépare notre dîner, ou notre souper si l'on préfère, je profite d'une éclaircie pour remonter sur la colline aux ruines. A mon retour je suis assez surpris de trouver M. et Mme Dubourg installés dans la

salle à manger et causant avec un grand Géorgien, long, mince, ayant très bon air, et parlant français comme s'il n'avait jamais quitté Paris. Tout en m'attendant, ils avaient lié conversation avec lui. C'était précisément ce prince Abachidzé dont nous avions vu le château la veille au bord de la rivière Kwirilla, et dont le frère Nestor, l'héroïque brigand, est actuellement en Sibérie. Le prince cause fort bien, avec beaucoup d'esprit, nous rapporte une foule de détails intéressants sur le pays et finit par nous inviter à aller le voir un de ces jours à son château lorsque nous repartirons de Kouteïs.

Pendant cette conversation, entre dans la salle un autre Géorgien que nous avions déjà aperçu la veille au soir sur la galerie de l'hôtel, avec le prince Abachidzé et au milieu d'une nombreuse compagnie de dames et de messieurs. En entrant, le nouveau venu enlève d'un geste superbe le bachlik qu'il portait sur la tête pardessus son papanak; notre prince, sans se déranger, se contente de lui faire un bonjour de la tête, et lui souhaite la bienvenue en géorgien.

« Vous connaissez ce monsieur? s'écrie alors tout haut Mme Dubourg.

— Parfaitement, répond le prince, c'est un de mes bons amis.

— Oh ! je vous en prie alors, demandez-lui donc de ma part de remettre et d'ôter de nouveau son bachlik comme il l'a fait en entrant, son geste était vraiment superbe, d'une grâce incomparable. »

Le prince transmit immédiatement en géorgien au

nouveau venu la demande de Mme Dubourg; l'autre s'exécuta sans mot dire, avec le sourire le plus gracieux du monde, et quitta un instant après la salle en nous saluant.

« C'est le prince Mama Kuriel, » nous dit son ami, dès qu'il fut sorti.

Ce nom en disait long. Le prince Mama Kuriel en effet est un personnage bien connu au Caucase. Jeune, beau cavalier, brave, très riche, il est la coqueluche des dames, et l'histoire de ses bonnes fortunes est devenue légendaire. Il a beaucoup couru le monde. Il a vécu à Paris, est très connu à Pétersbourg, à Vienne, un peu partout. Sa vie n'a été jusqu'à présent qu'une longue suite de succès. A Tiflis on nous en avait souvent parlé, aussi étions-nous charmés d'avoir pu apercevoir ce héros si renommé.

L'heure du dîner est arrivée. Le prince Abachidzé nous quitte ne pouvant partager notre repas, car il est engagé ailleurs. Notre hôte s'est mis en frais pour nous faire apprécier sa cuisine, et de fait, jusqu'à présent, nulle part au Caucase nous n'avons aussi bien mangé qu'ici. Il nous sert d'abord un excellent schislik perfectionné, la viande de mouton ayant été marinée dans le vin avant d'être grillée. C'est très fin. Après cela un tout petit filet de bœuf rôti à la broche, une broche de bois qu'un marmiton est chargé de tourner ; elle est encore piquée dans le filet quand on nous l'apporte, bien cuit à point et tendre, exquis en un mot. Comme bouquet on nous sert un plat d'aubergines sautées « à la géorgienne ». Cela, c'est un rêve. C'était

le cas de le dire : Ah ! pour des aubergines, voilà de bien bonnes aubergines !

Pendant notre repas, notre hôte, un Géorgien pur sang, qui ne parle absolument que sa langue natale, vient causer avec nous par l'intermédiaire de M. Kunégel, qui a longtemps habité Kouteïs, et dont il est l'ami. C'est ainsi qu'il en vient à nous raconter que sa femme, cruellement malade, est en ce moment à Paris où elle est allée pour se faire faire une opération chirurgicale des plus graves. Le malheureux mari est bien tourmenté de la savoir si loin toute seule. Et il me supplie d'aller la voir dès que je serai de retour à Paris ; il me remet les photographies de ses enfants pour les lui porter, me priant d'écrire ensuite à M. Kunégel qui lui transmettra les nouvelles que j'enverrai. Je le lui promets de bien bon cœur[1].

Après le dîner, M. Kunégel nous raconte ses voyages en Perse où il a été plusieurs fois chercher des *loupes*. Les loupes sont des excroissances, sortes de grandes verrues, qui poussent sur le tronc de certains noyers très vieux. La Perse a beaucoup de noyers sauvages. Aussi les chercheurs de loupes y vont-ils souvent tenter la fortune. Mais dans les régions facilement abordables, on a fait rafle de tout ce qui s'y trouvait. Il faut maintenant s'enfoncer dans le pays, pour avoir chance de réussite. Et la Perse n'est rien moins qu'un pays sûr.

1. Malheureusement je n'eus pas la peine de tenir ma promesse, car en rentrant à Paris, je trouvai une lettre de M. Kunégel m'informant que la pauvre femme était morte ici des suites de l'opération.

Ce qui fait que le métier de loupeur est rude et dangereux, car il ne s'agit pas seulement de trouver les loupes, mais il faut les transporter à de grandes distances, dans un pays sans routes, sans chemins. Ces loupes sont apportées à Paris où l'on en fait des bois de placage très recherchés en ébénisterie. C'est avec ces plaques que l'on fait ces meubles de noyer d'un dessin si tourmenté et si fantastique. Comme elles deviennent de plus en plus rares, ces loupes sont cotées fort cher; quelques-unes, exceptionnellement belles, se sont vendues à Paris jusqu'à 15,000 et 20,000 francs. Mais aussi, que d'affaires, que de peines, que de périls pour les transporter! Si l'on connaissait l'histoire de chacune de ces loupes, le prix ne paraîtrait certes pas trop élevé.

La soirée s'est ainsi passée tout en causant. Nous regagnons nos chambres; par malheur il y fait toujours une chaleur étouffante, et il faut encore laisser tout ouvert comme la veille.

La même société que dans la soirée précédente est encore là sur la galerie, à cinq pas de mes fenêtres. Je reconnais dans les groupes nos deux princes Abachidzé et Mama Kuriel : tout ce monde boit, fume, chante et fait un tapage d'enfer; impossible de fermer l'œil. Si encore j'avais pu comprendre ce qu'ils disent; mais la conversation se fait en géorgien, rarement en russe. Je m'étais assoupi un moment, un crescendo me réveille en sursaut; le nombre des bouteilles vides augmente toujours et la société est de plus en plus excitée. Tout à coup, j'entends deux de mes tapageurs, un monsieur

et une dame, qui se parlent tout haut en français, et en excellent français.

« Oui, disait la dame sans s'inquiéter aucunement des personnes présentes, oui, je le vois bien, vous ne m'aimez plus, et pourtant j'ai tout quitté pour vous qui êtes mon idéal, ma vie. »

L'autre se défendait de son mieux, disant qu'il l'eût aimée volontiers, mais qu'il ne pouvait avoir confiance dans l'affection d'une femme mariée qui trompait son mari...

La querelle amoureuse dura longtemps sur ce ton et je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, mon premier soin est de demander quels sont ces aimables buveurs, ces galants tapageurs nocturnes et particulièrement les deux personnes qui ont parlé français.

Notre hôte paraît fort surpris que j'y aie pris garde ; je lui semble sans doute un peu naïf, et il m'affirme que les mœurs au Caucase n'ont rien de patriarcal. Ces galanteries sont journalières; et par occasion, de propos en propos, il me raconte un drame terrible qui s'est passé il y a quelques mois à Tiflis, drame mystérieux dont on n'a pas encore le mot.

Une demoiselle de vingt-deux ans, très riche et d'excellente famille, était une nuit enlevée de chez elle, étranglée et jetée dans la Koura, où l'on retrouvait son cadavre le lendemain matin. On fit de nombreuses arrestations, on arrêta entre autres son beau-frère, le mari de sa sœur, le seul qui parût avoir un intérêt direct à cette mort, puisque sa femme héritait de la

morte. On arrêta également son intendant, et deux autres personnes. Le procès dura longtemps et passionna toute la ville de Tiflis. Enfin une ordonnance de non-lieu renvoya le mari. L'intendant fut seul condamné à la déportation en Sibérie, où il subit sa peine en ce moment. Le principal accusé se trouvait donc acquitté par le fait, mais on ne put empêcher bien des gens de dire : « Quel intérêt l'intendant avait-il à commettre le crime, dès lors qu'aucun vol n'a été constaté? Et s'il n'avait pas d'intérêt personnel, il agissait donc pour le compte d'un autre? Or, le seul intéressé était le beau-frère.... »

Le raisonnement était logique; aussi, malgré l'ordonnance de non-lieu, certains le considèrent comme le vrai coupable si d'autres le tiennent pour innocent. Mais le plus intéressant de l'histoire, c'est que parmi les tapageurs qui avaient troublé mon repos se trouvaient précisément la sœur de la demoiselle assassinée et son mari.

Le lendemain, même temps désastreux; nous flânons un peu par la ville, ne pouvant nous résoudre encore à quitter Kouteïs; mais enfin, las d'attendre un soleil qui ne veut pas reparaître, nous partons, ou plutôt voulons partir pour Borjom. Mais le dernier train a passé; comment faire? Il y a encore un train de marchandises. Nous donnons un pourboire princier et on nous laisse monter dans ce train qui, parti à minuit, nous dépose seulement le lendemain à neuf heures et demie du matin à Mickhaïloff, où nous attend une calèche envoyée par M. Mouriez, que j'avais par télégramme prévenu de notre arrivée.

Il y a deux postes ou 29 verstes jusqu'à Borjom, la route est belle, large, bien entretenue ; rien d'étonnant d'ailleurs à cela quand on sait qu'elle conduit à la résidence d'été du gouverneur général du Caucase.

Après avoir quitté la station, on court en plaine plusieurs verstes, puis on s'engage dans des défilés de montagne qu'on ne quitte plus.... Le pays est beau, boisé, égayé par quelques villages; enfin à une heure nous nous arrêtons à *Cavalierski Gostinnitza* (*Hôtel des Cavaliers*), où M. Mouriez est venu au-devant de nous.

Borjom est le Bade du Caucase, mais ses eaux minérales n'auraient pas suffi à le mettre en vogue. Le grand-duc Michel a jadis acheté vingt lieues carrées du pays; il s'y est fait construire une fort belle villa, délicieusement située dans un beau parc; il traça des allées; sous ses ordres s'élevèrent un certain nombre de pavillons et de maisons, puis un hôtel, espèce de kurhaus très confortable pour recevoir les baigneurs. Enfin il prit l'habitude de venir tous les ans avec sa famille passer quelques mois à Borjom.

Naturellement cela suffit à attirer une foule de gens qui voulaient se faire bien venir du grand-duc ; les uns construisirent des villas pour les habiter, d'autres, par spéculation, firent bâtir pour louer, si bien qu'aujourd'hui Borjom est une station thermale tout à fait lancée. Quand le grand-duc y est, on compte au moins 500 baigneurs et visiteurs, et tous les ans ce nombre s'augmente.

Cette année, il est à Bade avec la grande-duchesse (sœur du grand-duc de Bade) et avec son fils aîné âgé

de vingt ans. Ses trois autres fils sont seuls à Borjom avec le personnel attaché à leur service ; mais leur mère veille et commande à distance. Ainsi, pendant mon séjour, il fut question pour eux d'assister à une chasse. On dut télégraphier à la grande-duchesse pour lui en demander la permission... et il en est de même en toute chose.

Après notre visite au kurhaus où nous prenons chacun un bon bain d'eau minérale dans une baignoire de marbre blanc, nous faisons une longue promenade à pied, dans les bois au fond de la vallée.

Au nombre des hôtes actuels de Borjom, on nous fait voir le prince et la princesse Héraclée, fils et belle-fille du dernier roi régnant de Géorgie. La princesse m'a fait l'effet d'une charmante femme ; quant au prince, c'est un bel homme, affable, de physionomie sympathique, la tête est remarquable avec ses cheveux et sa barbe entièrement blancs.

Lors de la conquête, la Russie, en dépossédant le roi son père, assura à perpétuité à l'aîné de la famille une rente annuelle de 40,000 roubles.

Le lendemain matin, à la première heure, une bonne voiture nous promène à travers des sites charmants qui se renouvellent à chaque instant. Nous visitons les ruines de deux très anciens monastères géorgiens, qui remontent, dit-on, au XIe siècle. A dire vrai, on n'y voit plus grand'chose de curieux ; la plupart des murs sont effondrés, les morceaux qui restent encore debout ont appartenu aux églises. Ces ruines, cachées au fond du bois, sont le prétexte d'une charmante promenade.

Pour y aller, jusqu'à la forêt la route est admirable; de la lisière il faut marcher quelques pas.

Le premier de ces couvents s'appelle *Ziloney monaster* (monastère vert), le second *Semenia monaster* (monastère des serpents). Pour arriver jusqu'à ce dernier, il nous faut traverser un village géorgien éloigné de la grande route. Il y a fête dans la dernière maison, des femmes sont sur la galerie au premier étage, en grand costume, avec la couronne d'or et le voile, et dansent la danse nationale géorgienne au son d'une espèce de tambour de basque de très grande dimension et garni de grelots.

Les alentours du village sont parfaitement cultivés, ce sont partout de superbes champs de maïs (le blé du pays) très fréquentés, paraît-il, par les ours qui sont nombreux dans ces parages et très friands de maïs; parfois, en une seule nuit, ils détruisent une grande partie de la récolte. Le paysan emploie pour s'en préserver un stratagème assez bizarre.

On enfonce quatre perches en terre auxquelles on lie, à 2 mètres de hauteur, quelques traverses sur lesquelles on place des nattes et de la paille; cela fait dans chaque champ une sorte de guettoir. On y installe des enfants qui ont mission de faire tapage pendant la nuit. Ils crient, chantent, jettent des pierres, frappent sur des casserolles, de façon à effrayer les ours. Le moyen est regardé comme excellent et fort employé dans le pays, ce qui n'empêche pas les ours d'être très impudents, car il n'est pas rare qu'on en rencontre même en plein jour; et vingt-quatre heures avant mon

arrivée, l'un d'eux était venu se promener jusque dans le parc du grand-duc.

La chasse est superbe aux environs de Borjom, le gibier foisonne, bouquetins, chevreuils, faisans, tout ce qu'un chasseur émérite peut souhaiter en fait de gibier, plume ou poil.

Le soir nous reprenons le train et rentrons à Tiflis. Mais malgré le cordial, le très excellent accueil que nous a fait M. Mouriez, nous sommes moins enchantés de Borjom que des autres parties du Caucase que nous avons visitées. Je comprends que l'endroit plaise beaucoup aux personnes condamnées à passer l'été à Tiflis; elles trouvent là une fraîcheur charmante qui les repose des chaleurs tropicales de la capitale; mais, cet avantage mis à part, les Pyrénées, les Alpes et même les Vosges nous offrent cent stations plus attrayantes et plus pittoresques.

CHAPITRE XVIII

DE TIFLIS A WLADIKAWKAS

Aussitôt rentré à Tiflis, je prends mes dernières dispositions pour mon départ. Les Dubourg et moi, nous partons ensemble, c'est convenu. Nous retenons en conséquence à la poste une grande et très confortable calèche; le courrier suivra dans une téléga avec les bagages.

Le dimanche matin à quatre heures et demie nous nous mettons en route. A côté du cocher a pris place un courrier spécial. C'est une gracieuseté du général Paparigopoulo. Sur tout le parcours nous sommes déjà annoncés, mais le courrier qu'il nous donne est en outre chargé de lever toutes les difficultés qui pourraient se présenter pendant le voyage.

Au sortir de la ville, il y a une descente assez raide, qui n'a rien d'autrement remarquable, si ce n'est que l'empereur Nicolas a failli s'y tuer en versant avec sa voiture. Un monument de pierre, que nous laissons sur notre droite, est chargé de perpétuer le souvenir de cet accident.

Nous repassons auprès de la colonie allemande d'Alexanderdorff, et, toujours marchant bon train, nous arrivons à Mpchet, l'ancienne résidence des rois géorgiens, que nous avons déjà vue du chemin de fer en allant à Kouteïs.

A la poste, nous trouvons nos chevaux de relais nous attendant, tout garnis, prêts à être attelés. Mais par malchance, notre téléga, partie de Tiflis en même temps que nous et qui avait ordre de nous suivre, n'est pas arrivée ; convaincus que nous allons la voir déboucher au premier tournant, nous ne nous inquiétons pas d'abord, mais un quart d'heure se passe, puis une demi-heure... enfin, au bout d'une heure, nous voyons arriver à cheval M. Kunégel, qui avait absolument tenu à nous faire la conduite jusqu'au premier relais et qui, ne trouvant pas de place dans la calèche, s'était installé dans la téléga sur les bagages. Il nous raconta qu'à 4 verstes en arrière la voiture s'est cassée ; on a essayé de la raccommoder sur place, mais n'y arrivant pas, il s'est décidé à dételer un des chevaux pour venir nous prévenir de l'incident. Heureusement, nous trouvons à la poste une téléga de rechange ; elle est attelée aussitôt et part à la recherche de nos bagages qu'elle ramène escortés par Péter, le courrier des Dubourg. Ce petit accroc nous fait perdre deux heures.

En quittant la poste, nous traversons sur un beau pont de pierre la Koura, qui roule en mugissant au fond d'un profond ravin. Nous passons à côté de l'église Sainte-Anne, nous longeons les murs crénelés de l'ancienne forteresse de la reine Tamara et entrons

dans une grande plaine entourée de hautes montagnes. La route est excellente. Nous dépassons un régiment d'artillerie montée qui revient de Kars et s'en retourne en Russie.

A la deuxième station, il faut à peine dix minutes pour changer nos chevaux, et nous repartons à fond de train. A partir de là, la route monte jusqu'à la troisième station de Dussiet, l'une des plus importantes du parcours.

De Tiflis à Wladikawkas, il y a 200 verstes partagées en treize stations de poste ou *stanzias*, trois grandes et dix petites. Dans chacune des petites, il y a quatre grandes chambres, tandis que dans les grandes il y en a quinze ou seize. Partout on trouve quelque chose à mettre sous la dent, mais les grandes sont naturellement mieux approvisionnées.

A Dussiet, on nous promet un déjeuner splendide, un vrai festin, une soupe au borsch, du bœuf rôti, des pommes de terre, du pain et du vin. Nous n'avons garde de refuser, et, tandis qu'on le prépare, je m'en vais dessiner un vieux château fort en très bon état, bâti sur le haut d'une colline, à quelques centaines de mètres de la stanzia. Il domine tout le pays d'alentour, ses murailles blanchies à la chaux sont crénelées et les festons de ce crénelage sont arrondis dans le goût des fortifications persanes. Contre ces murs sont collées quelques baraques en ruines qui ajoutent au pittoresque. De beaux arbres, une grande mare d'eau où se vautrent des buffles, des charrettes dételées au bord, tout cela forme un charmant tableau.

Mon croquis fait, je m'en vais déjeuner ; mais, hélas ! quelle déception m'attend ! Pendant mon absence, il était arrivé une voiture contenant, non pas même de gros fonctionnaires, mais la femme et les filles d'un gros fonctionnaire, ce qui est bien pis, la femme et les filles d'un inspecteur des postes, l'un des subordonnés du général Paparigopoulo. Or, il paraît qu'au Caucase, comme en bien d'autres pays d'ailleurs, les employés d'administration craignent plus les saints que le bon Dieu ! Aussi le smatritell n'a-t-il plus maintenant d'attentions que pour ces dames. Et il leur donne notre déjeuner, tandis qu'il nous sert un repas détestable. Notre borsch n'est plus que de l'eau chaude dans laquelle nagent des morceaux de chou absolument crus ; le bœuf rôti est du buffle invulnérable, les dents et les couteaux ne sauraient l'entamer ; seuls le vin de Kakétie et le pain sont bons ; nous en usons pour nous consoler et nous repartons bon train pour devancer les malencontreuses dames.

A 2 verstes de la station, nous apercevons la petite ville de Dussiet collée contre la montagne ; elle ne semble pas très digne d'intérêt.

La descente est longue jusqu'à Ananour, ancien monastère fortifié, perché de façon pittoresque sur la crête d'une colline, tout entourée de hautes montagnes. Au pied de la colline, dans le fond de la vallée, roule un torrent. Le monastère est vide aujourd'hui. Les hautes murailles qui l'entourent sont en ruines, l'église seule est debout et sert encore au culte. L'ensemble est d'un pittoresque achevé ; nous tournons autour de la colline.

Pendant qu'on change de chevaux, je fais un croquis à la hâte et nous repartons. Le relais suivant est long, 21 verstes dans le fond d'une vallée sur une bonne route longeant le torrent. Ananour étant à une altitude de 2,335 pieds et la station suivante à 3,621 pieds [1], nous avons à monter 1,300 pieds; nous le faisons sans presque nous en apercevoir, tant la pente est douce.

La vallée est charmante. Des deux côtés, des montagnes bien découpées, très escarpées, tantôt boisées, tantôt couvertes de pâturages d'un beau vert. Sur tous les sommets de vieilles tours crénelées, d'anciens châteaux forts, des villages et des fermes isolés, tous également fortifiés, mais dont les murs crénelés menacent ruine. Les terrasses des maisons tiennent lieu de greniers à foin : c'est là qu'on élève les meules de fourrage. Tout cela est curieux, intéressant; mais la chaleur est tropicale, nous avons le soleil dans les yeux, et un vent qui souffle derrière nous et nous enveloppe d'un épais nuage de poussière, nous prive de toute fraîcheur.

Chemin faisant nous rencontrons des chariots et beaucoup de gens, des soldats, des cavaliers, deux bonshommes entre autres sur le même cheval; plus loin une femme assise à califourchon sur une pauvre bique étique avec un gros enfant de trois à quatre ans, également à califourchon, qui se cramponne derrière elle, tandis qu'elle donne à teter à un poupon.

Enfin, à six heures du soir, nous arrivons sans en-

1. 1 pied russe équivaut à $0^{m},305$.

combre à Mlet. Nous avons fait la moitié de la route de Tiflis à Wladikawkas. Nous sommes ici à la principale stanzia de la route. Nous pourrions peut-être, avant de nous arrêter pour coucher, gagner encore un relais. Mais le pays est charmant, le site très pittoresque, la maison de poste a bon air ; puis, je l'avoue, je me laisse convaincre par le smatritell, qui, prévenu de mon arrivée depuis la veille, affirme qu'il a passé la dernière nuit à m'attendre. Eh bien! mal nous en prit de notre faiblesse. A peine étions-nous installés que la calèche des dames qui nous ont déjà mangé notre déjeuner à Dussiet, arrive avec grand fracas, et aussitôt on les fait entrer dans la partie du bâtiment réservée aux membres de la famille impériale. A partir de ce moment, c'est fini, nous ne comptons plus. Toutes les provisions qu'on nous avait offertes, telles que truites, poulets, etc., ont disparu comme par enchantement. Tout est pour ces dames et nous sommes contraints de faire maigre chère.

Nous les voyons se promener en se pavanant sur leur balcon. Je ne sais qui elles sont, ni d'où elles viennent; mais certainement ce ne sont pas des princesses mingréliennes. Je croirais faire injure à Mme Paparigopoulo, si élégante, si fine, si distinguée dans toute sa personne, si je la comparais à ces femmes.

A quelques pas de la station est la petite ville ou plutôt le village de Mlet. Il est coquettement campé sur un petit plateau dans un cirque dominé par de hautes murailles de rochers à pic. Au pied du village, dans un profond ravin, coule tumultueusement la rivière que

nous avons remontée depuis Ananour; son eau a cette couleur gris trouble des torrents qui sortent des glaciers.

Autour du village sont des campements destinés aux colonnes militaires de passage; il y a un groupe de tentes blanches en toile, et un peu plus loin des tentes rondes pareilles à celles des Kalmouks que nous avons visitées sur la rive droite du Volga, en face d'Astrakan. Il paraît que l'armée russe se sert beaucoup de ce genre de tentes en campagne, dans les pays chauds.

Ce campement, quoique occupé seulement par quelques soldats, donne une grande animation au village, d'autant plus que tout autour sont des boutiques, des *doukans*, espèces de bazars, dans lesquels on vend un peu de tout.

Comme dans tout le Caucase, autour des villages, il y a une agglomération de charrettes, de chariots, de bêtes de trait et de somme de toutes races, qui sont à l'abri sous les arbres immenses qui entourent le village.

A quelques centaines de pas en arrière de la station de poste, des terrassiers sont en train de terminer un immense talus de 10 à 12 mètres de hauteur, destiné à la protéger contre les avalanches trop fréquentes qui descendent des montagnes environnantes. L'an dernier les écuries ont été détruites par une de ces avalanches, les 52 chevaux qui s'y trouvaient ont été écrasés ou entraînés dans la rivière, il n'en a pas échappé un seul.

Dans la soirée, une petite pluie fine vient rafraîchir le

temps et abattre la poussière. Que n'est-elle tombée dans l'après-midi pour nous permettre de jouir en toute satisfaction du charmant trajet d'Ananour à Mlet.

La nuit est bonne. Au petit jour, notre courrier extraordinaire est prêt, les voitures sont attelées. Dès que nous avons traversé le torrent, nous commençons à monter; il n'y a que 15 verstes jusqu'à Toudaour, la prochaine station; mais comme elle est à 7,977 pieds d'altitude, tandis que Mlet n'est qu'à 4,961, il s'agit pour nous de grimper plus de 3,000 pieds. La route est superbe, admirablement construite, en parfait état d'entretien et monte en zigzag avec une pente relativement très douce d'environ 5 pour 100. Aux tournants, il y a des parapets et des poteaux; à chaque instant nous rencontrons des maisons de cantonniers ou de conducteurs des ponts et chaussées. Cette route étant la seule communication de terre entre la Russie et le Caucase, il faut forcément qu'elle soit toujours, non seulement entretenue, mais praticable. Et cela ne doit pas être facile en hiver par les temps de neige et à cette hauteur.

Pendant longtemps nous voyons Mlet au-dessous de nous. A mesure que nous montons, nous dominons tous les *aouls* fortifiés, perchés sur des pointes de rochers ou sur le sommet des collines. D'en bas on ne voit généralement que quatre murs crénelés que domine une tour carrée ; mais ici, les voyant de haut en bas, nous distinguons fort bien leur mode de construction. On en rencontre de trois types différents; mais tous se composent d'une haute muraille de pierre, crénelée,

formant un carré long. Seules les dispositions intérieures varient. Dans les uns, la tour carrée est collée contre le mur d'enceinte; à l'intérieur, sur le milieu de l'un des côtés longs et dans un des angles de la cour, est la maison d'habitation, basse, à terrasse. Dans les autres, la moitié de la cour est occupée par la maison. dont le mur d'enceinte forme trois des côtés sans ouvertures à l'extérieur. En ce cas, la tour carrée est collée dans un angle en face de la maison. Dans le dernier type, toute la cour est couverte par une terrasse au milieu de laquelle s'élève la tour carrée, et c'est par cette tour que le jour pénètre à l'intérieur.

Et ce ne sont pas seulement les habitations isolées qui sont ainsi construites, j'en ai rencontré par groupes, formant de petits villages fortifiés, chaque maison pouvant soutenir un assaut. Pendant des siècles, ces populations turbulentes et batailleuses ont vécu dans un état de guerre intestine ou étrangère permanent. Ce n'est guère que depuis la chute de Schamyl que la tranquillité a commencé à régner. Et il faudra bien des années encore pour que les habitants renoncent à se tenir toujours sur la défensive.

A mesure que nous montons, la végétation diminue. Nous arrivons à un énorme plateau tout couvert de rhododendrons violets. Au loin, dans le fond de la vallée, la rivière que nous avons quittée à Mlet sort des glaciers et forme une magnifique cascade : du haut d'une immense paroi verticale de rochers, elle tombe en faisant un saut gigantesque.

A la chaleur de la veille succède un froid très vif;

dans les replis du terrain, tout contre la route, nous commençons à voir des traînées de neige, et malgré cela, tout autour de nous, sur toutes les crêtes des montagnes, nous apercevons encore des villages. C'est que la prudence forçait les Géorgiens à s'établir le plus haut possible et toujours en des lieux d'où ils pouvaient dominer le pays d'alentour, de crainte de surprises. Il est rare que les maisons de ces villages si élevés soient fortifiées. Quatre murs et une terrasse, pas d'ouverture autre que la porte, pas de cheminée. L'été, toute la famille couche sur la terrasse enveloppée dans des couvertures; s'il fait froid, l'hiver, on vit dans l'intérieur, dans l'obscurité, comme des marmottes.

Nous passons devant des pâturages magnifiques sur lesquels il n'y a relativement, à ce moment, que peu de bestiaux. Partout des masses de fleurs, les camomilles blanches et les gentianes jaunes dominent maintenant; plus bas on ne voyait que des rhododendrons.

La station de Toudaour est à quelques centaines de mètres seulement du sommet, qui est absolument nu. Pour toute végétation, une petite herbe courte, mais plus une fleur. Et là, à 7,977 pieds au-dessus du niveau de la mer, vivent des hommes et des chevaux; mais quelle vie triste et monotone, quand les neiges vous emprisonnent pendant les longs mois de l'hiver!

A partir de là on recommence à descendre. Kobi, la prochaine station, ne sera plus qu'à 6,500 pieds. Le col de Toudaour est le point de partage des eaux. Au sud coulent les affluents de la Koura, au nord ceux du Térek. Ces deux fleuves se jettent dans la Cas-

pienne, le premier sur les frontières de la Perse, le second au-dessus de Pétrowsk.

Notre descente est vertigineuse, nous marchons tout le temps à fond de train. Mais quel admirable panorama nous avons devant nous! C'est fantastique et impossible à traduire avec la plume.

Au loin, devant nous, barrant l'immense vallée dans laquelle nous sommes engagés, se dresse une énorme muraille de rochers nus, de couleur foncée. Au-dessus de ces rochers, le massif immense, colossal de l'un des géants du Caucase, le Kasbek, qui lève au ciel son front pointu, d'un blanc pur, éblouissant, à 16,546 pieds de haut. On l'a devant soi comme la Yungfrau du haut de la Wengernalp, dans l'Oberland bernois. A gauche et à droite, des parois de rochers à pic, couronnant de hautes montagnes d'une pente rapide de 55 à 70° d'inclinaison, couverts de beaux pâturages. Et toujours, et partout, à chaque anfractuosité de rochers, à chaque petit promontoire isolé, les montagnards méfiants ont planté des tours carrées qui forment une des notes les plus pittoresques du pays. Plus bas, sur deux monticules qui sont au-dessous de nous, à gauche et à droite, sont deux villages dont nous voyons à nos pieds les maisons à terrasses, bâties en amphithéâtre sur les flancs escarpés de la montagne. Celui de gauche est tout entouré de hautes murailles qui descendent jusqu'au fond de la vallée. Celui de droite est protégé par une forteresse en ruines perchée à l'extrême pointe d'un immense roc taillé à pic. Tout au fond coule le Térek, qui, modeste ruisseau d'abord, ne prendra que plus loin

les proportions qui en font un torrent si redoutable.

Tout ce paysage aux lignes superbes est rendu plus splendide encore par la façon dont l'éclaire la lumière admirable du soleil du matin. La paroi qui nous fait face est dans la pleine ombre. Les accidents des roches forment des touches d'un violet foncé presque noir, mais d'une finesse extrême et presque transparentes. A gauche des pâturages verts et des rochers rouges tout ensoleillés, à droite un rayon qui filtre et rase, n'éclairant que les saillies. Les deux villages sont dans l'ombre, mais l'eau écumeuse du Térek et plus haut l'immense Kasbek, brillent comme de l'argent poli. C'est fantastique ! Quel panorama sublime pour un peintre! Mais qui oserait le tenter? Aux premiers plans qui serviraient de repoussoirs, des chariots, des cavaliers, des troupeaux.

A mesure que nous approchons des rochers de gauche, leur couleur rouge s'accentue davantage. Le minerai de fer y est d'une abondance telle que jamais je n'en vis autant; le sol est rouge. Les ruisseaux, qui sortent de toutes parts, coulent sur des lits d'un rouge vif; on voit que l'eau est saturée de fer plus qu'elle n'en peut retenir, et à certains endroits où elle baigne des rochers nus, on voit des plaques énormes comme des croûtes de plus de 100 mètres de long sur 30 ou 40 mètres de large, d'une couleur jaune d'ocre, qui ne sont que de prodigieuses accumulations de sels déposés par les ruisseaux. Cela seul suffirait à donner une idée de la richesse du terrain; mais personne n'y prend garde. Ces eaux vont rejoindre le Térek, et le minerai

reste inexploité. Et toutes les pierres qu'on emploie pour macadamiser la route sont des pyrites qui proviennent de ces énormes rochers. Quelles richesses enfouies, négligées, perdues dans cet admirable pays ! le jour viendra évidemment où l'on en tirera parti, mais un vieil industriel comme moi ne peut voir sans crève-cœur de pareils trésors inutilisés. Et la route est superbe et le transport serait facile, et l'on pourrait établir là des usines bien situées auxquelles des bras ne manqueraient pas. Mais c'est toujours la même réponse : le gouvernement ne peut exploiter lui-même, il ne veut pas donner de concessions à des étrangers, et d'ailleurs ces concessions sont impossibles à obtenir à cause de la rapacité des fonctionnaires.

Kobi est un petit village bâti au fond de la belle vallée que nous traversons depuis que nous avons quitté Toudaour. D'immenses murailles de rochers à pic l'entourent. A côté du village, sur une vaste langue rocheuse, est bâtie l'église, près d'une vieille tour crénelée. Un certain nombre d'habitations sont creusées dans les parois mêmes des murailles de roc ; d'autres dans le sol, la terrasse faisant toiture se trouvant au niveau du chemin. Un trou formant escalier conduit à la microscopique porte d'entrée. Du milieu de la terrasse sort parfois une cheminée ; c'est contre les avalanches que toutes ces précautions sont prises.

Après Kobi, on continue à descendre vers Kasbek, la stanzia bâtie au pied même du fameux pic de ce nom, qui a 16,546 pieds de haut; seul l'Elbrouz est plus élevé, il a environ 18,000 pieds.

Pour arriver à la station, il faut traverser en voiture une partie du lit de la rivière, le pont que l'on fait actuellement n'étant point encore complètement achevé ; mais il y a peu d'eau et le passage est facile.

La station est importante et se compose de constructions épaisses et massives. Nous y avons fait un excellent déjeuner de truites et d'œufs sur le plat, arrosés de vin blanc de Kakétie; mais nous avons été tout le temps harcelés par des nuées d'enfants qui nous voulaient vendre les cristaux qu'ils trouvent dans les rochers. C'est un cristal de roche teinté de toutes nuances ; j'en ai vu de beaux échantillons, gros, clairs, bien formés, mais on nous en demandait des prix ridicules.

A Kasbek, on ne nous donne plus que deux chevaux par voiture, la route continuant à descendre sans la moindre montée. A quelques centaines de mètres de la station, on s'engage dans ce qu'on appelle *les portes du Darial.* Depuis là, la route parcourt une distance de 15 verstes, collée tantôt à une paroi de rocher, tantôt à l'autre, dans une gorge où le Térek lui-même, qui déjà commence à prendre des allures de grand garçon, se trouve encaissé et doit parfois, pour passer, prendre corps à corps ces murs de granit et leur montrer qu'il est le plus fort. La pente est assez raide par moments ; certains tournants sont un peu courts, mais il était impossible de mieux faire. Cette route est le chef-d'œuvre des ingénieurs russes qui l'ont construite.

A l'entrée du défilé, nous sommes suspendus à pic.

Au-dessus de nos têtes, entre les parois des rochers, un petit bout de ciel; à nos pieds, à une profondeur considérable, le Térek qui roule avec un bruit assourdissant son eau noire et sale. En face de nous, une grande roche sombre et menaçante; cela ne ressemble à rien que je connaisse; je ne saurais le comparer qu'aux gorges de Pfeffers, près Ragaz en Suisse, en y mêlant le souvenir des passages les plus étroits du Val-de-Moustier, mais alors dans des proportions tout autres, sur une échelle bien plus vaste. Le site n'est pas seulement grand d'aspect, il est effrayant, colossal.

Et la formation de ces roches est on ne peut plus curieuse. Tantôt ce sont d'immenses veines parallèles, horizontales, tantôt d'une inclinaison qui varie de 45 à 90°, et formant des dessins fantastiques; plus loin, les veines se croisent, se contrarient; d'autres fois des bandes larges de 20 à 25 mètres, presque horizontales, sont séparées entre elles par d'autres bandes de même largeur, mais disposées verticalement et se coupant à angle droit; cela ressemble à un gigantesque damier. Quel travail intérieur, quelles convulsions il a fallu pour produire ces mélanges bizarres!

Dès le début, je me trouve en présence d'une chose des plus intéressantes : un grand rocher de formation basaltique qui a l'air, du haut en bas, d'être composé d'un amas de macaronis, dont les filaments auraient de 20 à 25 centimètres de diamètre, ronds, parallèles, bien rangés les uns à côté des autres, mais par millions et milliards, et tout au milieu de ces macaronis, un trou effrayant, une grotte ronde de 20 mètres d'ou-

verture, qui nous présente sa gueule noire et béante sur la paroi verticale ; et, chose extraordinaire, ces filons ne sont pas brisés à l'endroit où se trouve la grotte. Arrivés à l'ouverture, ils se séparent, tout en conservant leur parallélisme, pour se rejoindre plus haut, ainsi que les veines du bois, lorsqu'elles rencontrent un nœud, l'entourent sans cesser leur évolution. Ce caractère basaltique de la roche se continue presque tout le long du défilé, mais avec des variantes curieuses dans les dispositions. Les bandes nuancées sont plus ou moins épaisses ; à un certain point, deux énormes veines horizontales et parallèles sont distantes l'une de l'autre de plusieurs centaines de mètres, dans une paroi verticale. L'intervalle est rempli par des nervures verticales droites formant comme d'immenses colonnes rondes qui semblent chargées de soutenir la tête de la montagne. Que sont à côté de cela les colonnes du temple de Karnak! Elles ressembleraient à des baguettes de tambour.

Et ce spectacle dure ainsi pendant 15 verstes! La nature a accompli là un merveilleux travail qui pourrait fournir matière à de bien intéressantes études.

La pente a de 6 à 7 pour 100, les tournants sont la plupart du temps d'une brièveté effrayante, bien qu'ils soient toujours bordés de murs qui forment parapets. Par moments, pendant des centaines de mètres, le chemin est creusé à même le roc : qu'on se figure un tunnel dont une des parois serait ouverte sur un immense précipice. Dans de pareilles routes, lancés à fond de train comme nous le sommes à la descente, il

serait quelque peu dangereux de rencontrer des voitures ou des charrettes lourdement chargées et se rangeant difficilement, ou même des troupeaux qui ne vous font jamais place. Lorsqu'un prince du sang, le grand-duc Michel ou tout autre, voyage sur cette route, le trajet se fait avec une vitesse vertigineuse, à ce point d'accomplir en dix ou douze heures le trajet de Tiflis à Wladikawkas et *vice versa*. Mais aussi, deux jours avant, la circulation est-elle absolument suspendue sur la route. Voyageurs, piétons, cavaliers, troupeaux, rien ne passe plus pendant deux jours. On met le chemin en état, on comble les ornières, on enlève les pierres qui roulent constamment de la montagne, ou se détachent des parois du roc, et alors le train impérial ou grand-ducal passe comme un ouragan. M. Mouriez nous racontait que, lorsque le grand-duc Michel voyage, il faut dix-sept voitures qui se suivent pour l'emmener lui, sa famille et sa suite. On ne peut s'empêcher de songer à la bousculade affreuse qui résulterait d'un accident arrivé à la première voiture; rien qu'un cheval qui s'abattrait au milieu de ces descentes fantastiques du Darial, toutes les autres viendraient se briser contre l'obstacle ou seraient lancées dans le précipice.

Au milieu du défilé, la vallée s'entr'ouvre pour un moment; mais, comme si la nature s'était fait un malin plaisir de rendre ce passage impraticable, au beau milieu de l'élargissement se dresse, barrant la route, un grand roc pointu de 80 à 100 mètres d'élévation, taillé à pic sur trois côtés et d'un accès presque impos-

sible sur le quatrième. Cependant, au haut de cette belle défense naturelle, on voit les ruines d'un fort de la reine Tamara. Les Russes ont laissé là le fort séculaire; mais, au bas du rocher sur lequel il est perché, ils ont construit un fortin moderne avec de belles et solides murailles, flanquées de tours; et dans les embrasures de ces tours des pièces d'artillerie montrent leurs gueules luisantes. Des ponts-levis conduisent à l'intérieur du fort, qui n'a pour le moment comme garnison qu'une ou deux compagnies de vétérans.

A la sortie de ce long défilé du Darial, que les anciens appelaient les Portes Caucasiennes, on arrive à Lars à 3,682 pieds d'altitude. La route a donc descendu de 2,000 pieds en 15 verstes.

A Lars, le spectacle change! La vallée commence à s'ouvrir, les hautes parois de roches s'écartent, leurs formes s'adoucissent, s'arrondissent, et les tours crénelées reparaissent sur toutes les crêtes.

Seize verstes après Lars, nous arrivons à la stanzia de Balta, petit village situé à l'extrémité du défilé, au bord de la plaine. De là à Wladikawkas, il ne reste plus que 12 verstes en pays plat. La route, toujours excellente, suit le Térek. Malheureusement le temps se gâte, et c'est par une pluie battante que nous faisons notre entrée à Wladikawkas, où nous descendons à l'*Hôtel de France*.

CHAPITRE XIX

LA PETITE-RUSSIE

Wladikawkas compte 25,000 habitants. Elle ne ressemble en rien aux villes du Caucase que je viens de parcourir. Bâtie dans une vallée très ouverte, entre deux files de montagnes relativement peu élevées si on les compare à celles que j'ai traversées avant d'y parvenir, elle a un grand aspect de propreté ; des rues très larges, des maisons d'un seul étage construites en briques, généralement entourées de jardins ombragés de grands arbres; c'est vraiment une ville russe d'où les types du Caucase ont presque entièrement disparu. Station militaire, où les fonctionnaires tiennent le haut du pavé, elle est de création récente. Ici le climat est des plus sains, ce qu'on ne peut dire de Tiflis, et les cas de fièvre y sont peu fréquents.

Comme monuments publics, églises, casernes, écoles, rien de remarquable. Le jardin public, sorte de jardin botanique, ne mérite d'être mentionné que pour la variété des essences d'arbres qu'on y a plantés.

Wladikawkas est au sud de l'Empire le point extrême du réseau des chemins de fer russes. Aussi a-t-elle beaucoup perdu de son importance depuis la pacification complète du Caucase; et comme elle ne vit que de son transit, le jour où le chemin de fer sera prolongé jusqu'à Tiflis, tout son commerce sera frappé de mort.

La pluie tombe à torrents. J'ai voulu toutefois faire en voiture un tour par la ville; mais j'ai dû bientôt rentrer à l'hôtel. Par chance nous sommes bien logés. Notre hôte, M. Delalande, ou pour mieux dire M. Hector, nom sous lequel il est plus connu ici, est un Français, ancien chef de cuisine, et son hôtel est vraiment bien tenu. Le soir il dîne avec nous, et le repas qu'il nous sert est très bon. Il nous raconte après dîner une aventure qui lui est arrivée avec un voyageur allemand, M. Thielmann, au temps où il tenait un hôtel à Kouteïs.

M. Thielmann est un savant allemand qui a publié de son voyage au Caucase une bonne relation. Il était arrivé dans le pays en compagnie de deux jeunes gens. ses compatriotes. Tous trois descendirent à Kouteïs chez M. Hector et passèrent huit jours dans son hôtel.

L'incident se passa en 1872, au lendemain de nos désastres. M. Hector est bon Français et a la fibre patriotique chatouilleuse. Les deux jeunes gens qui accompagnaient M. Thielmann et qui tous deux avaient fait la campagne de France, furent très convenables pendant leur séjour, et prirent garde d'éveiller par leurs propos les susceptibilités françaises de leur hôte. Mais il n'en fut pas de même de M. Thielmann qui ne se lassait pas de faire des allusions désobligeantes, de prononcer des

paroles malsonnantes, entremêlant tous ses discours des mots : *Verfluchter Franzose* (maudit Français) par lesquels il désignait M. Hector, et encore était-ce la moindre de ses aménités. Malheureusement pour lui, M. Hector entendait l'allemand et résolut de se venger.

Je l'ai déjà dit, quand on voyage dans le Caucase aussi bien et peut-être plus que partout ailleurs, il faut faire son prix d'avance, pour toutes choses, et toujours. Nos trois Germains avaient omis de prendre cette précaution à leur arrivée à Kouteïs. Et M. Hector en profitant leur présenta au départ une note de 900 roubles pour leur dépense à tous trois durant une semaine. C'était raide, sans doute, mais il leur démontra qu'il avait chaque jour changé leurs draps de lit et leurs oreillers, qu'ils avaient dans leurs chambres douze bougies, et que lui-même chaque soir avait pris soin de les allumer toutes les douze et de les remplacer le lendemain ;— à 50 kopeks par bougie, rien que cela faisait 42 roubles. — Il leur rappela de plus qu'ayant reçu du vin de Kakétie de diverses qualités, enfermé dans de grands pots, ils avaient voulu le goûter, satisfaction qu'il n'avait eu garde de leur refuser. Il leur avait donc monté dans leur chambre un pot de chaque qualité ; ils y avaient puisé à leur gré, et lui ne s'était pas inquiété de ce qu'était devenu le reste qui n'était pas rentré dans la cave. Coût : 150 roubles. Ces messieurs usaient aussi largement des sagouskis. Ordinairement on ne les compte pas à part, ils sont compris dans le prix du repas. Mais c'est affaire à l'hôtelier qui peut sur ce point agir librement ; et maître Hector en profita pour enfler

le compte d'une bonne somme. C'est ainsi, d'article en article, qu'il arriva au total de 900 roubles. L'Allemand fit une terrible grimace; mais M. Hector lui ayant répondu avec flegme qu'il prenait à sa manière sa revanche des 5 milliards, il fallut bien qu'il s'exécutât.

M. Thielmann s'en vengea en traitant fort durement dans son livre « l'affreux gargotier » de Kouteïs, mais il se garda bien de dire le fin mot de l'incident. Il passa de même sous silence une autre mésaventure que sa manière d'être par trop arrogante, paraît-il, lui attira, dit-on, dans le château du prince Mélikoff, gouverneur du Daghestan.

Pour notre part, nous n'eûmes qu'à nous louer de M. Hector; connaissant à fond le Caucase, chasseur déterminé, bravant toutes fatigues, il a tout vu dans cette région, et les récits qu'il nous fait sont fort intéressants. Il nous raconte, entre autres, certain passage de rivière en voiture, qui fit si bien triompher Mme Dubourg que je crois devoir en mentionner les détails. Le prince X.... Colonel de Cosaques, homme aussi aimable qu'énergique, revenait en voiture d'une tournée dans le Daghestan. Il n'était plus guère qu'à 20 verstes de Wladikawkas... à vol d'oiseau; mais pour rejoindre le pont sur le Térek, il fallait faire un détour considérable qui doublait le trajet. Son cocher, probablement surexcité par une absorption exagérée de petits verres de vodka, lui proposa de tirer au plus court et de traverser le fleuve; on gagnerait ainsi 20 verstes. Le colonel fit bien remarquer qu'il avait plu, que l'eau devait être trop haute, le courant trop fort; pourtant il se

laissa convaincre. Les voici au bord du fleuve. Ils s'y engagent. D'abord tout va bien ; mais tout à coup les chevaux, perdant pied, se mettent à nager ; seulement la voiture fort lourde ne nageait pas, elle ; aussi le colonel avait-il de l'eau jusqu'au cou. Arrivé au plus profond, le cocher se retourne, et de l'air le plus calme du monde : « Petit père, je te prie, fais attention à mon pain, il est dans la poche de la capote et il pourrait se mouiller. »

En résumé les chevaux finirent par gagner le bord, avec la voiture. Le colonel était trempé ainsi que son bagage, et il arriva dans cet état chez M. Hector, qui dut lui prêter des habits pendant que son ordonnance faisait sécher les siens. Mais il les sécha si bien que lorsqu'on vint pour les chercher sur le poêle, où il les avait placés, on ne trouva plus qu'un monceau de chiffons calcinés.

Toutes ces histoires nous font passer une bonne soirée ; nous nous disposons à gagner nos appartements, quand un étranger se présente et vient à nous. C'est le prince géorgien, ami de M. Barnet, dont M. et Mme Dubourg ont occupé la tarentasse de Bakou à Tiflis. Il vient s'informer si sa voiture est de retour à Tiflis et si elle a pu y arriver en bon état. Il a bien couru lui-même, à ce qu'il nous raconte, depuis ce moment : parti de Bakou par mer pour Pétrowsk, il est venu en téléga de cette ville à Wladikawkas.

Le lendemain la pluie a cessé, nous faisons une promenade en ville, tout en nous dirigeant vers la gare où nous prenons le train qui doit nous mener à Kharkoff en quarante-huit heures, directement et sans arrêts.

Le train doit partir à 7 heures et demie du matin; mais l'exactitude n'est pas la vertu dominante à Wladikawkas. Le train est déjà énorme et l'on ajoute encore des voitures à mesure que le nombre des voyageurs augmente.

Une famille géorgienne composée du père, de la mère, de deux enfants, garçon et fillette de trois et deux ans, montent et s'installent près de nous dans notre compartiment. Le petit garçon, qui ne me viendrait pas au genou, est vêtu d'une tcherkesse à cartouchières. Il a des bottes ; sur la tête un papak sous lequel il disparaît et est attaché, plutôt qu'il ne le porte, à un énorme kandjar long de 75 à 80 centimètres; à peine peut-il marcher accoutré de la sorte. Mais le père est affairé, et la mère, qui a laissé traîner dans la boue, en venant la queue de sa robe en soie violette, fume tranquillement sa cigarette.

Nous attendons toujours. Déjà nous comptons une demi-heure de retard. Enfin arrivent un certain nombre de gros bonnets tout galonnés. Ce sont eux qu'on attendait, paraît-il. A peine sont-ils dans le train, nous roulons. Il est huit heures.

Le chef de train qui vient nous demander nos billets est un beau monsieur, vêtu d'un superbe uniforme avec des bottes molles et des éperons... Des éperons ! un chef de train ! sans doute cela lui faisait plaisir..... et en somme ça ne me gêne guère.

A dix heures et demie le train s'arrête. Je regarde. Pas la moindre gare. On s'informe et il se trouve que le Térek a débordé ; la plaine est inondée, la voie est en-

vahie et transformée en un véritable torrent qui a enlevé le sable d'abord, puis la terre, découvrant les traverses, les déplaçant, si bien que le peu de rails que nous voyons émergeant hors de l'eau décrivent des zigzags peu rassurants. Au milieu d'un courant rapide, les gros bonnets, que nous avons attendus une heure, descendent de voiture et, marchant dans l'eau, vont voir ce qu'il y a à faire. Sur la voie se trouvent un certain nombre d'ouvriers qui font semblant de travailler, enfonçant des piquets pour faire une sorte de digue destinée à changer la direction du courant. D'autres placent des traverses supplémentaires sous les rails pour tenir lieu de celles qui ont été enlevées. On travaille ainsi tout doucement sans se remuer beaucoup. Grands et petits, tous ont l'air de se dire : « Quand l'eau aura baissé, tout cela se raccommodera tout seul. »

L'important, pour l'heure, c'est de faire semblant de s'occuper jusqu'à ce que la solution arrive d'elle-même. Et il y a longtemps qu'on attend ce dénouement, car l'inondation date déjà de vingt-quatre heures. Le train de la veille avait subi le matin le même arrêt que nous, et avait dû rentrer à Wladikawkas. Et je remarque alors seulement que la locomotive a été placée à la queue du train, ce qui prouve bien qu'on savait à quoi s'en tenir avant de donner le signal du départ. En tout autre pays on eût utilisé ces vingt-quatre heures pour réparer la voie. Mais en Russie ! Ah ! bien oui ! Pourquoi se donner tant de mal ? Ceux qui n'arriveront pas aujourd'hui arriveront demain. C'est ainsi qu'on rai-

sonne ici, et c'est ce que se sont dit les ingénieurs. Ils attendent la baisse des eaux.

Pendant que nous assistions, spectateurs impuissants, à ce gaspillage de temps, et rôtis par un soleil tropical, un voyageur, sans doute impatienté, sort de voiture, s'arrête sur le marchepied pour défaire sa culotte, la jette sur son épaule, ouvre son parapluie, relève sa chemise et se met tranquillement à l'eau. C'est un propriétaire des environs qui ne craint pas de prendre un bain. Nous le suivons longtemps des yeux, marchant dans la plaine, où il a souvent de l'eau jusqu'à la ceinture.

Enfin, au bout d'une éternité, un mouvement insolite se produit parmi les gros bonnets. L'un de ces messieurs vient d'avoir une idée! En effet, on décroche le wagon de tête, on le pousse à bras par plus d'un pied d'eau à une distance de quelque cent mètres jusqu'au delà de la partie défoncée de la voie. Puis c'est au tour d'un deuxième, d'un troisième, et enfin tout le train, moins la locomotive, franchit le pas difficile et va se reformer de l'autre côté. Cette manœuvre a pris plusieurs heures. Une machine appelée par le télégraphe sans doute, et venue je ne sais d'où, vient nous prendre et nous repartons après avoir perdu à peu près trois heures.

Il est déjà deux heures et nous n'avons pas encore déjeuné. Nous nous arrêtons à une petite gare où j'ai la chance de découvrir de loin dans une affreuse échoppe et au milieu de choses innomables... des œufs durs! Je les rafle tous, à la grande indignation des autres voyageurs. Heureusement qu'au moment du départ,

j'avais acheté à Wladikawkas une livre de grosses cerises noires. Ces cerises et les œufs durs constituent un très bon déjeuner pour des gens qui ont fait la route de Bakou à Tiflis.

Nous marchons lentement, et sur un beau pont de fer nous traversons le Térek qui se dirige vers l'ouest. Je lui fais mes adieux, je ne le verrai plus...

Les montagnes s'abaissent de plus en plus et s'éloignent. Nous sommes maintenant dans une vaste plaine. Aux environs de Wladikawkas, il y avait encore un peu de culture de maïs, du foin, des tournesols, du millet; maintenant c'est fini: le sol est absolument inculte, non que la terre ne soit de bonne qualité, elle est superbe, noire, et produirait tout ce qu'on voudrait; mais les bras manquent pour la cultiver. C'est tout au plus si l'on trouve un personnel pour faucher l'herbe qui pousse toute seule et récolter les foins. En certains endroits, nous voyons des milliers de meules, ailleurs pas même de foin. La terre est nue.

Le soir, nous nous arrêtons à la station de Mineral-Wada. C'est ici que descendent les voyageurs à destination des bains thermaux de Petigors, renommés non seulement dans tout le Caucase, mais même dans toute la Russie; on parle déjà de faire un embranchement qui permette de franchir en chemin de fer les 18 verstes qui séparent Petigors de Mineral-Wada. En attendant ce sont des voitures, des omnibus qui transportent les nombreux voyageurs qui se rendent à ces eaux.

Les montagnes ont entièrement disparu de l'horizon; depuis le matin, comme je l'ai dit, nous voyageons dans

une plaine immense, absolument nue. Mais à Mineral-Wada nous apercevons, au loin sur la gauche, quelques ondulations de terrain au milieu desquelles s'élèvent plusieurs massifs de rochers abrupts taillés à pic, de 700 à 800 mètres de hauteur. C'est là qu'est Petigors.

Le mouvement des voyageurs est considérable, nous en déposons beaucoup et nous en reprenons presque autant et nous repartons. Une bonne route sur laquelle circulent beaucoup de chariots attelés de bœufs longe la voie. Mais voilà que l'attelage de l'un d'eux prend peur et chargement et chariot dégringolent dans le fossé.

Plus loin ce sont de nombreux troupeaux de moutons, de bestiaux, mais aucune culture. Cette admirable terre noire est abandonnée à elle-même, et l'on ne voit pas un arbre à l'horizon.

Près de la station de Souvorows-Kaya, peu après Mineral-Wada, tout au milieu de la plaine, nous voyons une redoute russe avec de grands baraquements protégés par des remparts de terre.

Nous continuons à avancer dans la plaine ; partout la steppe à perte de vue, inculte, plane, pas trace d'habitation. Le soir vient, et, pareil à un immense globe de feu d'un rouge écarlate très foncé, le soleil descend à l'horizon, puis il semble qu'il s'enfonce lentement dans la terre ; il disparaît enfin à l'extrémité de cette plaine sans fin : on dirait un coucher de soleil en pleine mer. C'est un spectacle majestueux, grandiose. Le ciel, d'abord d'un rouge vif, se coupe bientôt de bandes brillantes, et la nuit vient après un court crépuscule.

Maintenant, les Dubourg et moi nous sommes seuls dans notre compartiment. Après un maigre souper. nous nous installons de notre mieux pour la nuit.

Le lendemain au réveil nous nous retrouvons toujours dans la même grande plaine, le paysage n'a pas changé. Seulement, à l'horizon, on voit des milliers de meules de foin. Nous approchons de Rostow. D'abord nous apercevons quelques rares champs de maïs, puis c'est du millet, ensuite du blé avec des épis énormes montés sur de courtes pailles, du lin, du tournesol. Tout à l'heure cette immense steppe était triste et morne: maintenant, tout s'anime, tout vit, les champs sont pleins de travailleurs, les villages se succèdent, les foins ont fait place aux meules de blé, on sent qu'on approche d'un grand centre de population.

Chose bizarre et curieuse, depuis Wladikawkas, toutes les gares sont en réparation, et les chefs de gare, les employés de la voie ont dû déménager et s'installer provisoirement dans des fourgons de bagages, transformés par eux en appartements, très bien meublés d'ailleurs; nous y voyons des lits, des tables, des chaises, des malles, etc. Ils y demeurent, y font leur cuisine, y mangent, et chaque fourgon est muni d'un grand escalier. On voit que tout ce transbordement a dû se faire militairement le même jour sur toute la ligne.

Notre train marche avec une désespérante lenteur; c'est à se demander si nous arriverons jamais à Rostow. Enfin, nous voici dans un grand faubourg, plein d'églises et de petites maisons de torchis; nous croyons être arrivés; erreur. Après ce faubourg, nous nous enga-

geons dans une interminable série de marais; cela dure quatre verstes; mais ensuite, à un tournant, nous avons devant nous la vraie ville.

Rostow se présente bien. La ville est grande, bâtie sur le dos d'une longue colline, au pied de laquelle coule le Don. Partout des églises, des clochers, de grands monuments, de la verdure, de beaux arbres. A gauche, à l'horizon, on aperçoit une ligne d'argent, longue, brillante : c'est la mer d'Azow.

Nous traversons le Don sur un vaste pont de fer très élevé, et enfin nous entrons dans la gare, construction de grandes proportions et bien aménagée.

Mais nous faisons une triste entrée. Comme nous descendions du wagon, Mme Dubourg est heurtée par une espèce de butor, portant une grosse malle sur son épaule; le coup l'a atteinte à la tête et le choc est si violent, qu'elle tombe à terre, étourdie, sans connaissance. Nous sommes obligés de la porter dans une salle d'attente, où, peu à peu, elle reprend ses sens.... Elle a six heures pour se remettre et se reposer avant le départ du train qui doit nous conduire à Kharkow, car c'est à peine s'il est besoin de constater que notre arrêt forcé, dû à l'inondation de la veille, nous fait manquer la correspondance des trains.

J'en profite pour aller faire une tournée en ville, malgré la chaleur, qui est accablante; mais je ne rencontre que désillusions. Je l'ai dit, la ville, de loin, a vraiment bon air; mais, y entre-t-on, ce ne sont que baraques de bois, maisons de boue, couvertes de tôle ou de tuiles; presque pas de constructions en briques.

Il est vrai que les rues sont larges, droites, bien alignées; mais il y fait une chaleur étouffante; on y avale une poussière horrible; ajoutez des trous de 50 centimètres de profondeur, où le pied s'enfonce à chaque instant. Le bazar est nul. Les églises, les monuments publics sont dépourvus de tout caractère. La seule chose qui mérite de vous intéresser, ce sont les bords du Don. Là, on retrouve la vie. Quelle animation! On charge et l'on décharge des milliers de grosses barques pontées; toute une nuée de bateaux à vapeur vont et viennent d'une rive à l'autre, remontant ou descendant le fleuve. J'y vois un joli steamer en partance pour Taganrog. Ah! si les Dubourg étaient là, si mon bagage n'était pas resté à la gare, comme je profiterais vite et joyeusement de l'occasion, au lieu d'attendre dans cette fournaise le départ du train pendant plusieurs heures.

Fatigué, ennuyé, je rentre à la gare. Mme Dubourg souffre encore de sa contusion. Dans la salle d'attente. qui est comble, la chaleur est atroce; ici, les costumes si pittoresques et si beaux du Caucase ont disparu. Ce ne sont que paletots vulgaires. Le seul être qui se distingue de cette foule, c'est un petit prêtre kalmouk en robe rouge, qui se promène, sa valise à la main et son parapluie sous le bras.

Enfin nous partons. Pendant longtemps, nous avons à notre gauche le Don, sillonné de barques de commerce ou de pêche, des villages en quantité, une très belle culture aux environs de Rostow; puis tout cela disparaît; nous approchons de la mer, et ce ne sont plus que des roseaux. Le sol est très bas à notre gauche et

tout en marais; à droite, au contraire, nous sommes adossés à des collines couvertes de beaux pâturages, sur lesquels paissent de nombreux troupeaux.

Le Don a disparu, tournant vers le sud-ouest, et nous longeons la mer d'Azow; nous la dominons d'assez haut. Le panorama est remarquable avec cette mer d'un beau vert-bleu. Au loin, devant nous, vers l'ouest, une grande ville, où paraissent se diriger des centaines de navires, grands et petits : c'est Taganrog, ville de 50,000 âmes, le port le plus important de la mer d'Azow. A mesure que nous avançons, nous traversons une interminable série de cottages, de maisons de campagne, dont le luxe révèle la richesse des habitants. Nous arrivons en gare au moment du coucher du soleil. Je me hâte de courir en ville pour y jeter au moins un coup d'œil, ne pouvant disposer que d'une heure. Les Dubourg restent au buffet, où ils dînent médiocrement, et pourtant j'ai eu tort de ne pas les imiter, car je ne vois rien d'intéressant, et quand j'arrive en gare, il faut partir sans avoir eu le temps de rien me mettre sous la dent.

Nous repartons à neuf heures de Taganrog. La nuit est complète. Le lendemain, nous nous réveillons dans une plaine immense et admirablement cultivée : c'est le grenier de la Russie, à la terre toute noire. On y laboure en ce moment avec six bœufs attelés à chaque charrue.

Comme nous approchons de Kharkow, l'aspect du pays change et la belle culture disparaît. A la terre de labour succède un sol calcaire, où poussent vigoureu-

sement les bouleaux, les hêtres, les chênes. Kharkow est environnée de forêts très belles, qui forment à la ville une vaste ceinture d'ombrages.

Grâce à son excellente situation, c'est une des villes les plus florissantes et les plus riches de la Russie. Il s'y tient tous les ans quatre grandes foires, qui finiront, il est vrai, par disparaître, les facilités des relations commerciales qui s'accroissent chaque jour diminuant leur importance. Malgré cela, la population va croissant d'année en année. Aujourd'hui, elle compte plus de 100,000 habitants. Elle en aurait 200,000 et plus à l'heure présente, m'assure-t-on, sans les fautes commises par sa municipalité.

La ville est bâtie en plaine et traversée par une petite rivière insignifiante. Elle renferme peu de monuments, mais que d'églises, avec leurs dômes bleus ou verts! Elle possède une Université de premier ordre, une belle bibliothèque, etc. Pour la plupart, les maisons sont en briques couvertes de tôle; partout on y voit de beaux magasins. Les rues sont larges, belles, bien entretenues, éclairées au gaz, mais affreusement poussiéreuses, l'arrosage étant nul ou tout au moins insuffisant, faute de conduites d'eau. On a peine à comprendre que, dans une ville aussi grande, qui dispose de richesses considérables, on ne soit pas arrivé à provoquer une entente mutuelle pour capter et amener en ville un des nombreux cours d'eau des environs. Les places publiques sont en grande quantité, et j'ai vu là de beaux squares plantés d'arbres. On se sent réellement dans une grande cité et dans un vrai centre civilisé.

Les hôtels ne manquent pas. Le meilleur est, sans contredit, le *Grand Hôtel*, tenu par un Français, M. Andrieux.

Tout à côté de la ville est une colline, appelée la *Montagne froide*, où l'on monte en voiture par une excellente route. De là, on a une très belle vue d'ensemble sur toute la ville et ses environs. Kharkow est comme cachée dans une forêt de verdure. Les toits, rouges et verts, disparaissent partout au milieu des arbres des jardins qui entourent le plus grand nombre des maisons. Les églises, jaunes ou blanches, avec leurs toits rouges et leurs dômes de couleur, émergent seules de cet océan de verdure. Le coup d'œil est des plus séduisants et des plus gais.

De l'autre côté de la ville est le bois de Boulogne de l'endroit, disposé au milieu d'une belle forêt. Un Belge a monté là un café-restaurant très en vogue et adopté par la bonne société.

Pour y parvenir, la route est superbe, bien ombragée, et la promenade au bois est charmante.

La colonie française est peu nombreuse à Kharkow Ce sont des négociants pour la plupart, et principalement, comme toujours, des coiffeurs, des modistes, des tapissiers, qui représentent ici la France. On me dit qu'il y faut ajouter le prince Lucien Murat, qui habite assez volontiers Kharkow.

Le hasard me fit faire connaissance du major commandant la place. C'est un homme très jeune encore et fort aimable. Il me parle longuement de la dernière campagne, à laquelle il a pris part. Il me raconte les

incidents du siège de Kars. Et je retrouve partout la même observation. Ce qui a le plus frappé d'étonnement les Russes, c'est l'immense approvisionnement des Turcs, non seulement en armes et en munitions, mais aussi en vivres, en habillements. Dans certaines affaires, il a vu de ses yeux des groupes de soldats turcs tués qui avaient auprès d'eux des masses de cartouches vides et plus encore de cartouches pleines. Durant chaque engagement, des centaines d'ânes étaient employés à alimenter continuellement de cartouches non seulement les corps d'armée, mais toutes les colonnes détachées, tous les groupes isolés. Telle était la quantité de munitions récoltées par les Russes, qu'il leur est arrivé quelquefois, eux qui se trouvaient dans le cas inverse, d'armer des bataillons entiers de fusils turcs enlevés aux prisonniers ou ramassés sur le champ de bataille, parce qu'ils pouvaient bien plus aisément les approvisionner ainsi de munitions avec les cartouches turques récoltées après chaque affaire.

Le major se plaint fort des atrocités que le fanatisme a fait commettre à certains corps turcs. Dans ces troupes, il est vrai, il y avait un mélange de toutes sortes d'éléments barbares ; on avait fait venir, en effet, des frontières les plus éloignées, des tribus absolument sauvages. Il me donne sur ces hordes étranges des renseignements fort intéressants, mais qui seraient trop longs à reproduire, et m'entraîneraient hors de mon cadre. Je me bornerai à citer ce qu'il m'a dit d'une tribu kurde, les Izis, qui vivent aux environs du mont Ararat : ils croient en Dieu et au diable ; mais ils adres-

sent uniquement à ce dernier toutes leurs prières, lui demandant de les ménager, de les préserver du mal... Leur raisonnement est d'une logique serrée : Dieu est bon, disent-ils, donc il ne nous fera pas de mal et nous n'avons pas besoin de le prier; mais le diable est méchant, il faut donc tâcher de gagner ses bonnes grâces pour qu'il nous ménage.

Kharkow est actuellement gouvernée par le général Loris Mélikoff, qui est déjà très aimé dans le pays, bien qu'il n'y soit encore que depuis peu de temps. La population compte beaucoup sur lui pour doter la ville d'une foule d'améliorations urgentes que la municipalité a été incapable de mener à bien. Il passe pour très ferme et très énergique, mais aussi pour humain, juste et bon. Il a déjà sa légende et l'on m'a raconté de lui une foule de traits qui parlent très haut en sa faveur.

L'université de Kharkow est très renommée. C'est l'une des plus importantes de la Russie. Mais son recteur est, au dire général, un esprit assez étroit et une intelligence sourde. Les élèves d'une classe ayant à faire une composition sur un sujet de leur choix, l'un d'eux développa dans sa composition tout un programme de gouvernement très libéral. Le recteur tout effaré, quand il eut le devoir entre les mains, courut chez le gouverneur lui demandant instamment l'envoi immédiat en Sibérie de cette brebis galeuse dont les principes subversifs étaient capables d'empoisonner toute l'Université. Loris Mélikoff lut la composition, la trouva ingénieuse et bien faite et appela près de lui l'étudiant qui l'avait écrite. Il causa longuement avec

lui, et se trouvant en face d'un garçon d'une très vive intelligence, il lui dit tout amicalement qu'il était encore bien jeune pour tracer des programmes politiques et donner des leçons au gouvernement, qu'il serait bon de commencer d'abord par beaucoup étudier et beaucoup apprendre, et qu'alors, devenu tout à fait un homme, il lui serait loisible d'y songer. Bref, au lieu de le malmener et de sévir contre lui, il fit si bien que le jeune homme revint auprès de ses camarades enchanté du gouverneur, et qu'ayant raconté comment il avait été traité, il lui conquit toutes les sympathies, et Loris Mélikoff est aujourd'hui l'idole des étudiants.

Un autre étudiant fut accusé de faire de la propagande nihiliste. Le gouverneur le fit venir et lui demanda d'expliquer sa conduite. Le jeune homme répondit très franchement qu'il avait terminé ses études, et qu'en dépit de ses diplômes il ne trouvait pas de quoi vivre et ne possédait pas un kopek. En conséquence, il croyait user de son droit en combattant un gouvernement qui non seulement ne protège pas les étudiants, mais les laisse même mourir de faim. Le gouverneur, au lieu de l'envoyer en Sibérie, lui donna 25 roubles et peu après lui trouva un petit emploi.

N'étant pas Russe, je n'ai pas à prendre parti pour ou contre la politique intérieure de la Russie. Je peux toutefois émettre cette opinion, que le gouverneur de Kharkow combattait plus intelligemment de la sorte le nihilisme que les autres généraux commandants d'états de siège avec toutes leurs rigueurs.

A propos du recteur dont je viens de parler, on me

raconte une plaisante histoire qui mérite d'être mentionnée. Un jour qu'il devait assister à une cérémonie publique où sa présence était d'absolue nécessité, il reçut au moment de partir une lettre anonyme lui disant que le comité nihiliste avait l'œil sur lui et que s'il avait le malheur d'assister à la cérémonie en question, il n'en reviendrait pas vivant. Le malheureux recteur partit en proie à des terreurs folles. La cérémonie se passa sans incident. Mais quand il voulut rentrer chez lui, il ne retrouva pas sa voiture, qui avait dû changer de place pour un motif ou pour un autre. Comme il l'attendait, il se disait dans des transes mortelles : « C'est le moment choisi, ils vont me frapper, je suis perdu!!! » Mais la voiture arrive. Il y monte et parvient à l'Université sain et sauf. Là, on lui remet une seconde lettre l'avisant qu'on lui a fait grâce. Loin de comprendre qu'il avait été la dupe d'une mystification, il crut que le fait lui donnait une importance nouvelle, et tout fier il courut porter au gouverneur les deux lettres.

Loris Mélikoff sourit, le rassure et le renvoie. Puis, resté seul avec ses aides de camp : « C'est, dit-il, une bonne farce qu'ont trouvée là les étudiants, et ils ont eu bien raison, ma foi ! »

C'est décidément à Karkow que les Dubourg me quittent. Je désire, moi, retourner à Paris par le chemin le plus court. Eux, au contraire, croient devoir passer par Moscou pour savoir où en sont leurs affaires et en même temps rejoindre les bagages de madame. Notre dernier repas est triste. Comme nous ne partons

qu'à minuit, nous allons au cirque Godefroy passer encore une bonne soirée ensemble.

Enfin, à minuit, nous nous séparons et nous nous embarquons pour des destinations opposées. J'ai le cœur serré en me trouvant tout seul en wagon. On ne passe pas par toutes les émotions que nous avons partagées depuis notre rencontre à Nijni, sans s'attacher les uns aux autres et sans se regretter au moment où l'on se quitte. . . . . .

Au réveil, je traverse Pultava, grande et belle ville, bien située sur un vaste plateau, au haut d'une colline. Sa population est un peu moins considérable que celle de Kharkow, mais elle a pour elle deux avantages importants : elle est traversée par une rivière navigable, ce que n'a point Kharkow, et, se trouvant plus à l'ouest, elle est plus voisine de l'Europe civilisée.

Après Pultava vient Krementschouk, jolie ville de 12,000 à 15,000 habitants, cachée par une ceinture de beaux arbres, bâtie sur la rive gauche du Dnieper qu'on traverse sur un pont de fer d'une interminable longueur. Des millions de sacs de blé sont entassés à la gare et proclament suffisamment la richesse agricole du pays.

Le train a 25 minutes d'arrêt pour permettre aux voyageurs de dîner. Le délai serait suffisant si le buffet n'était pas atroce. Il est infecté de mouches, au point que je n'en vis jamais autant : une assiette de tranches de pain bis en était tellement couverte que je pris cela pour du kawiar.

En face du Krementschouk, sur la rive droite du

Dniéper, est Kroukoff. Les deux villes ne sont séparées que par le fleuve tout couvert de bateaux, de radeaux, etc.

A la gare de Kroukoff, je vois remisés plus de cinq cents fourgons d'ambulance portant une grande croix rouge; sans doute ils viennent de Kars, mais dans quel triste état!

Le Dniéper est très large, et quoique dans la saison où nous sommes les eaux doivent être moins hautes qu'en hiver, il n'en reste pas moins parfaitement navigable.

Avant et après Krementschouk et Kroukoff, le pays est d'une richesse extrême, toutes les cultures y réussissent le mieux du monde. J'y vois du blé, du chanvre, du maïs, du sarrazin, de l'avoine; nous sommes en plein dans le pays de la terre noire.

Elisabethgrad est une jolie ville bâtie dans un fond, au milieu d'arbres, entourée d'importants travaux de défense; elle est traversée par un affluent du Dniéper, encaissée entre deux rives très élevées en manière de talus, couvertes de belle végétation; c'est gai, riant, semé de coquettes maisons de campagne. On dirait la Marne aux environs de Paris.

Novo-Ukranka, ville de huttes de terre couvertes de chaume, espacées régulièrement les unes des autres, couvrant un très grand espace de terrain, est bâtie sur un plateau coupé en deux par une rivière. Là, pas une construction en pierre, si l'on en excepte les casernes autour de la ville; de vastes pâturages sont couverts de moutons.

A Birsula, nous rejoignons la ligne d'Odessa. Je change de voiture pour la quatrième ou cinquième fois depuis Kharkoff. Nous sommes en plaine toujours, toujours dans le pays du blé. Nous passons à Schmerinka après avoir traversé, depuis Birsula, de très belles forêts dans lesquelles je remarque des chênes gigantesques. Enfin nous arrivons à Voloschisk, frontière russe où l'on me prend mon passeport pour ne me le rendre qu'à la station suivante, à la frontière de la Gallicie. Cette restitution se fait avec un cérémonial militaire tout à fait russe. A un coup de sonnette tout le monde doit se rendre dans une grande salle, où un employé de la police fait l'appel des noms : les Russes d'abord, les Allemands ensuite. puis le reste pêle-mêle. Cette opération dure une éternité. C'est là aussi que se trouve la douane autrichienne où l'on passe les bagages à la visite.

Le trajet est long depuis Wladikawkas ! Ce que j'ai de fois changé de voiture, ce que j'ai subi d'heures d'arrêt n'est pas à croire ; mais l'expérience m'a convaincu qu'il n'y a en Russie, pour les étrangers habitués à voyager en train express, que deux lignes acceptables : Berlin à Pétersbourg — et Pétersbourg à Moscou. Là tout est parfait. tandis que partout ailleurs on ne marche pas ; les voitures sont mauvaises et les buffets plus mauvais encore, sans compter cet autre désagrément des plus vifs dans les longs parcours de Russie : tout le monde fume dans les wagons jour et nuit, impossible de trouver un coin où se défendre de cette odeur qui finit par être insupportable pour celui qui ne fume pas.

Nous repartons enfin, nous sommes en Gallicie!... et le changement est complet. On voit de suite que nous avons quitté la Russie; ici tout est propre, les gens, les employés, les wagons, les gares. le pays même, tout a pris une autre physionomie. C'est une métamorphose instantanée, féerique, opérée comme par un coup de baguette.

Dans la nuit nous passons à Lemberg; le matin, au petit jour, nous avons devant nous les monts Karpathes, avec leurs cimes neigeuses. Nous arrivons à 7 heures du matin à Cracovie, ville fortifiée, mais beaucoup des ouvrages sont en terre.

Pressé de rentrer à Paris, je ne puis m'arrêter et je le regrette, car la ville paraît des plus intéressantes. C'est d'abord le rocher escarpé sur lequel est perchée une tour épaisse, massive, avec force embrasures, dominant une large rivière chargée de bateaux. Plus loin, sur un monticule au centre de la ville, un grand château, le château royal, flanqué de tours, puis la vieille cathédrale où est enterré Jean Sobieski. Enfin, sur un tertre, le tombeau de Kosciusko. Les rues sont propres, larges, bien alignées; beaucoup de vieilles maisons antiques, témoins des siècles passés, qui feraient les délices d'un artiste. Partout dans la ville règnent la vie, la gaieté. Lorsqu'on a dépassé Cracovie, la vue d'ensemble est fort pittoresque; des clochers de toutes formes et de tous styles; les pignons pointus des anciennes maisons dépassant les constructions modernes; on distingue les bâtiments de l'Académie, morceau gothique du XIVe siècle, l'église non moins gothique de Sainte-Marie; au fond, derrière

la ville, se profilent les derniers versants des Karpathes. Sur le haut d'une colline, un ouvrage fortifié très important qui regarde et domine Cracovie et permettrait de réduire la ville en cendres en quelques heures. Comme surface, Cracovie est immense. Autrefois elle comptait 400,000 habitants ; aujourd'hui elle est relativement vide !....

Les environs sont beaux, pittoresques et ressemblent fort à la Suisse saxonne.

Parmi mes compagnons de wagon se trouve un habitant d'Odessa, avec lequel je voyage depuis plus de vingt-quatre heures, mais dont la langue ne se délie qu'après que nous avons eu passé la frontière. Il me parle longuement d'Odessa et des faits et gestes du général Totleben, gouverneur de la ville, qui cherche à détruire les germes du nihilisme par des moyens diamétralement opposés à ceux qu'emploie le général Loris Mélikoff à Kharkow. C'est ainsi qu'un jour, à ce qu'on rapporte, il fit arrêter environ 200 étudiants, les réunit à la prison et leur tint à peu près ce langage : « Je vous ai fait arrêter parce que je vous crois tous coupables, les uns plus, les autres moins ; mais ce n'est qu'une nuance. Si je vous faisais passer en jugement, les premiers seraient condamnés à des peines très sévères, les autres moins punis ; aussi, dans votre intérêt même, pour éviter à quelques-uns des châtiments terribles, je fais une cote mal taillée en vous traitant également ; la moyenne y gagnera. » Et là-dessus, il les fit conduire à Vichni-Volotchok, la grande prison centrale entre Pétersbourg et Moscou, pour être de là

expédiés sans jugement dans les diverses provinces de Sibérie. Là, ils resteront comme simples déportés libres, sous la surveillance de la police, ne pouvant jamais rentrer en Russie. On leur épargne les travaux forcés, mais comme on les abandonne là sans un kopek, il leur faudra se résigner à toute espèce de métiers forcés pour vivre.

Mon compagnon de route ajoute quelques détails sur Odessa, qui est une fort belle ville de 200,000 habitants, qui compte des fortunes immenses, chez les Juifs et chez les Grecs. Ces derniers passant généralement pour avoir gagné leur argent plus honorablement que les premiers. Beaucoup sont arrivés là sans un rouble, qui ont gagné des millions, surtout dans le commerce des blés.

Quelques-unes de ces fortunes sont menacées en ce moment : le gouvernement a des différends graves avec les maisons qui ont soumissionné les fournitures de la dernière guerre. Sous prétexte de fraudes commises, il refuse de rien payer, et on nomme force commissions d'enquête. Mais on sait ce que durent les enquêtes en Russie, et les fournisseurs seront ruinés pour la plupart avant la décision des commissions d'enquête.

Les Grecs tiennent à Odessa le haut du pavé. Les Juifs viennent ensuite, puis les Arméniens, qui n'y ont pas en général de grandes situations de fortune. Quant aux Russes, moins adroits, inexpérimentés, mal inspirés en affaires, ils y jouent un triste rôle.

Pendant cette causerie, le train marche, nous traver-

sons Breslau, et le soir nous arrivons à Vienne. Et de là je repars immédiatement pour Paris sans m'arrêter.

J'ajouterai peu de mots à ces notes que je livre au lecteur telles que je les ai prises au cours de mon voyage.

Je ne cacherai pas la satisfaction que j'ai éprouvée à visiter ces pays nouveaux pour moi et dont j'ai gardé des impressions très vives.

Pour me résumer :

Moscou est toujours superbe!

Nijni est pendant la durée de la foire fort intéressante à visiter.

Le Volga m'a séduit beaucoup moins : trajet fort long, des rives dépourvues de pittoresque et, sauf Kazan, peu de villes dignes d'attention.

Mais la Caspienne et Derbent vaudraient à elles seules le voyage.

Quant au Caucase, on m'avait conseillé de ne pas m'arrêter à la région entre Bakou et Tiflis comme étant la moins curieuse, et tout au contraire c'est cette partie du voyage qui m'a le plus vivement intéressé. C'est à ce point que c'est là seulement que je voudrais pouvoir retourner. Mais alors je voudrais le faire dans de tout autres conditions, ne pas être contraint de marchander mon temps, séjourner à l'aise. Chasser à ma guise, planter ma tente partout où il me plairait. Ah ! Schoumaha!... Élisabethpol ! laquelle est la plus belle?... C'est le paradis, les légendes le disent et elles ont raison.

J'aime moins le pays compris entre Tiflis et la mer Noire. Quant à la traversée montagneuse de Tiflis à Wladikawkas, c'est une merveille.

Somme toute, le Caucase est très attachant, plein d'éléments de curiosités. Les difficultés du voyage ne sont pas trop grandes pour vous rebuter, pour peu qu'on ait de la patience et des roubles. Assurément les hôtels ne sont pas partout d'un confort achevé, les menus des repas laissent quelquefois à désirer, mais au retour ces petites misères disparaissent et s'oublient. et il ne reste plus que les souvenirs vivaces d'une promenade intéressante au milieu d'une contrée splendide.

Je termine en disant que si j'ai été quelquefois sévère pour l'administration russe, il n'en est pas moins vrai que le Caucase est un pays plein d'avenir : il ne lui faut que la paix et des bras.

FIN

TABLE

Avant-Propos 1
Chap. I. — Nijni-Novgorod 3
— II. — Le Volga 16
— III. — Kazan 35
— IV. — La Kama 45
— V. — La Sibérie 51
— VI. — Simbirsk. — Samara 71
— VII. — De Saratow à Astrakan 90
— VIII. — Astrakan 108
— IX. — La mer Caspienne 122
— X. — Pétrowsk. — Derbent 139
— XI. — Bakou 155
— XII. — Le Naphte 168
— XIII. — De Bakou à Schoumaha 188
— XIV. — De Schoumaha à Élisabethpol 205
— XV. — D'Élisabethpol à Tiflis 234
— XVI. — Tiflis 252
— XVII. — Koutéis. — Borjom 273
— XVIII. — De Tiflis à Wladikawkas 306
— XIX. — La Petite-Russie 324

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS
55, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS, 55

Gravé et Impri

Paris - J. Hetzel, Editeur. 18 rue Jacob

DK
511
C1K6

Koechlin-Schwartz, Alfred
Un touriste au Caucase

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY